

MAGALI

Saison perdue



BeQ

Magali

Saison perdue

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 257 : version 1.0

Saison perdue

I

La voix percuta dans le silence. C'était une voix déchirante, haletante et angoissée, une voix de fièvre et d'appel, une voix hachée, aux stridences insolites.

– À l'aide !... Sortez-moi de là !... Au secours !... J'étouffe ! À moi !...

– Chut !... Ne vous agitez pas. Vous rêvez, voyons...

L'autre voix, anonyme et basse, portait en elle une faculté d'apaisement.

Elle tenta de soulever ses mains... ses mains sans forces... ses mains mortes comme son corps.

Le bruit de pompe qui lui emplissait le cerveau diminua peu à peu, s'éloigna, comme un moteur s'éteint. L'eau continua à ruisseler autour d'elle... à s'épandre... à s'étaler en nappes fluides. Elle eut vaguement conscience d'une écœurante

odeur d'éther, de mains qui s'emparaient d'elle la saisissaient... Mais toutes ces impressions, très vagues, continuaient à tourbillonner dans son rêve. Livrée à tous les fantômes sans visage qui resserraient autour d'elle leur ronde vertigineuse, elle replongea dans le gouffre sans fin. Elle était épuisée...

Des mains... – les siennes, toujours en rêve, – tentaient de s'agripper à des parois inconnues, griffaient le poli d'une muraille sans faille.

Elle ressentait une vague douleur au sommet du crâne. Pour la première fois, elle en eut conscience et gémit.

– Vous souffrez ? interrogea la voix calme.

Audrey eut la certitude qu'elle aurait pu, maintenant, ouvrir les yeux. Elle n'en avait pas envie. Il semblait que, tant qu'elle gardait ses paupières closes sur le mystère de son monde intérieur, le danger qu'elle courait était moindre.

Son front, puis son poignet, subirent un attouchement plein de sollicitude. Elle se raidit pour y échapper.

– La fièvre est en nette régression, chuchota la voix grave et sereine de l’infirmière.

– Vous croyez? dit une troisième voix qui n’avait encore rien exprimé. C’est bon signe, n’est-ce pas ?

– Excellent.

Les mots parvenaient ouatés et enveloppés de brume à la perception d’Audrey. Un volet battit quelque part, rejeté sur un mur de pierre. Elle sentit la lumière sur ses paupières, une lumière douce, et respira une odeur fraîche et un peu acide, une odeur de jardin nouveau. Cette odeur s’effaça bientôt devant une autre odeur qui se rapprochait, une odeur familière de santal, d’essences compliquées.

– Où donc sont-elles parties ? murmura Audrey d’un accent soudain curieux.

Elle entendait le frémissement d’une robe. Quelqu’un s’approchait du lit. Donc, elle était bien dans un lit. Cette conviction l’alléga, comme si on lui enlevait brusquement un poids de sur la poitrine.

– De qui parles-tu, chérie ?

– De mes jambes. Je ne les ai plus.

Un rire léger résonna.

– Mais si, tu les as toujours. Elles sont dans le plâtre, ne t'inquiète pas.

– Que font-elles dans le plâtre ?

Audrey avait fini par ouvrir les yeux. Les traits morcelés d'un visage dansèrent bizarrement devant elle comme sur l'écran un dessin animé avant de reconstituer son puzzle... puis les morceaux se rassemblèrent, toutes les pièces se mirent en place. Audrey eut, devant son regard qui se dégageait lentement des brumes qui le voilaient, la charmante figure un peu lasse d'Ellen.

Ellen... ses yeux violets, sa bouche soigneusement fardée, sa peau sans ride, son éclat des roses d'automne que les saisons avaient à peine effleuré, son aspect correct, soigné, élégant... Ellen, belle, et lointaine, et indifférente... Ellen, sa jeune belle-mère égoïste et gentille, qui n'avait rien d'une marâtre et

encore moins d'une maman, occupée surtout de sa petite personne, de son standing, de ses relations, de sa dignité de veuve distinguée... Ellen qui partageait avec Audrey la vieille demeure dans les Midlands et l'appartement de Londres, depuis que l'amiral était mort.

Le chagrin de la mort de son père, demeuré vivant après trois années, reflua au cœur d'Audrey qui grimaça de souffrance. Ainsi, elle sut qu'elle remontait lentement à la vie.

– Ellen ?...

– Oh ! chérie, tu me reconnais donc ?

Ellen pencha ses cheveux auburn sur la mince figure crispée. L'odeur de santal se fit plus forte.

– Tu vas mieux, Audrey ? Enfin, tu parles sans divaguer ! Ne te fatigue pas. Tu nous as fait une belle peur !...

Audrey n'était pas de force à approfondir ce « nous ». Elle murmura :

– Qu'est-il arrivé ?

– Tu ne te souviens pas ?

Le vrombissement d'un moteur commença sa ronde vertigineuse dans le cerveau vide d'Audrey.

– Je vois... Oh ! c'était Croydon, n'est-ce pas, Ellen ?

– Mais oui... tu y es !... Et puis, ma petite fille ? Ensuite ?

– Ensuite...

Les lèvres d'Audrey remuèrent. Son masque altéré se creusa dans l'effort qu'elle faisait pour chercher les images qui se dérobaient.

– Et puis... je ne vois plus rien... Il y a un trou... un trou noir dans ma mémoire... Oh ! Ellen...

– Quoi, ma chérie ?

– Lisbeth ? Qu'est devenue Lisbeth ? Elle était partie dans l'avion avec moi.

– Ah ! tu commences à t'y retrouver... Tu y vois plus clair...

Sous les cheveux soigneusement ordonnés, le visage lisse eut une curieuse expression, tandis

qu'Ellen se penchait attentivement sur sa belle-fille.

– Que vois-tu encore ?

La main pâle d'Audrey se porta à ses tempes moites.

– Je ne vois rien, soupira-t-elle, découragée, plus rien ! Ai-je eu un accident, Ellen ?

Elle essaya de se soulever pour dévisager sa belle-mère. Elle ne put y arriver. Ses jambes la tenaient clouée sur sa couche.

– Oui, tu as eu un accident, mais tu vas te rétablir très vite maintenant.

Elle ajouta, avec une vivacité soudaine, en scrutant la petite figure torturée :

– Et puis, j'ai une bonne nouvelle qui aidera à ta prompte guérison.

– Une bonne nouvelle ?

– Ah ! ah ! je vois que notre petite impotente a repris du poil de la bête, éclata à cet instant une voix joviale, coupant net la confidence chuchotée d'Ellen, qui tressaillit.

Mais, quand elle tourna vers l'arrivant sa jolie figure fardée, elle avait pris son air candide et un peu absent.

– Bonjour, docteur. Je suis contente ! Audrey a parlé.

J'essayais de la remettre sur la voie du souvenir, de réveiller sa mémoire.,

La face du docteur se rembrunit.

– Docteur Félix, dit-il à l'intention d'Audrey Je viens vous voir tous les jours, et parfois plusieurs fois par jour, mais je gage que vous ne saviez pas encore comment j'avais le nez fait, hé ?

Audrey le considérait avec surprise. Non, elle était certaine de n'avoir jamais rencontré encore ce colosse rieur et placide. Mais elle n'était pas fâchée de le voir. Elle aimait ses épaules carrées, sa bonne face aux traits lourds, ses joues rouges et saines sous la brosse grisonnante et le regard de ses yeux gris.

Tel qu'il était, avec sa grosse voix tonitruante qui résonnait dans la pièce, il lui inspirait

confiance.

– Bonjour, miss Ardington, s'exclama-t-il en lui tendant une main grande comme un battoir et singulièrement agile cependant.

– Bon... jour... articula Audrey, d'une voix étonnée.

– Vous voilà revenue parmi nous ? Vous venez de faire un petit voyage, hein ?

– Un petit voyage ?

Elle réfléchit. Ses yeux s'éclairèrent.

– En avion, oui !... Je suis partie de Croydon. J'ai déjeuné à l'aérogare avec...

Le docteur et Mrs. Ardington échangèrent un regard.

– Avec Lisbeth. Au fait, où est-elle, Lisbeth ? Elle interrogeait Ellen anxieusement.

– Mais, voyons, tu sais bien que Lisbeth est partie avec l'*Iberia* où elle tient, à bord, un magasin de frivolités. Ils font une croisière.

Les mains d'Audrey remontèrent à son front crispé.

– Elle était en congé. Elle devait passer quelques jours avec moi. Où ça ? Je ne sais plus...

– À Gstaad, dit Ellen.

– AGstaad ? Pour le ski ?

Ellen inclina la tête. Le docteur écoutait en silence et observait.

– Mais pourquoi n’y sommes-nous pas ? L’avion a eu un accident ?

Audrey tenta à nouveau de toucher ses jambes, rencontra l’enveloppe dure et rigide et esquissa une exclamation :

– C’est pourquoi mes jambes...

– Non, ce n’est pas un accident d’avion, coupa brusquement le docteur. C’est un accident de montagne.

– Un accident de montagne ?

Les yeux d’Audrey s’élargirent.

– Mais... je ne suis pas allée à la montagne, docteur. Pas encore. Je vais aller faire du ski. Du moins, je devrais y aller. J’étais engagée dans la compétition mondiale. Oh ! pourrai-je seulement

y participer ? Serai-je rétablie à temps ?

Son œil égaré parcourut le décor blanc et bleu de cette chambre de clinique, se porta sur la fenêtre entrouverte. Un pommier du Japon fleurissait sur la pelouse d'un vert frais et neuf.

– Je rêve, fit-elle, décontenancée. À quelle époque sommes-nous ?

– En avril. Vous êtes en Suisse et dans cette clinique depuis le 17 mars.

– Le 17 mars ? répéta Audrey sur un ton d'incrédulité. Ce n'est pas possible. Je suis partie le lendemain de Christmas.

– Et vous ne voyez pas ce que vous avez fait depuis le moment où vous avez mis le pied dans l'avion ?

Le visage souffrant d'Audrey exprima la tension intérieure.

– Non, fit-elle en secouant la coulée de cheveux qui ruisselait sur son épaule. Oh ! ma tête...

Le docteur lui tapota la main, paternellement.

– Ne cherchez pas. Vous avez eu une commotion. La mémoire vous reviendra. Pour le moment, il faut éviter tout effort cérébral.

Il se tourna vers Ellen, attentive, et qui avait suivi anxieusement le dialogue entre sa belle-fille et le docteur Félix.

– Ne lui imposez pas une fatigue supplémentaire, madame Ardington. Elle doit être calme, très calme, et ne pas se tourmenter. On va la faire dormir maintenant.

Ses yeux clairs et sagaces revinrent au petit visage déconcerté et tout plissé par l'effort d'une concentration intérieure intense.

– Ne vous tourmentez pas, ma petite enfant. Vous êtes tombée. Vous vous êtes fracturé les jambes. L'essentiel est de demeurer immobile pour qu'elles se recollent proprement. Quant à votre amnésie passagère, cela reviendra, avec du temps et de la patience. Vous avez heureusement évité la fracture du crâne qui eût été beaucoup plus grave. Ne pensez plus qu'à vous détendre et à dormir pour activer votre guérison.

Il lui sourit et s'éloigna. Elle suivit de ses yeux inquiets sa silhouette imposante, puis son regard revint à Ellen.

– Je ne comprends rien à ce qui m'arrive, murmura-t-elle plaintivement. Dès que je veux rassembler mes idées, le fil m'échappe et c'est le chaos. Je me souviens pourtant bien de Croydon. Après... après...

– Après, ne te tracasse pas, chérie. Tu as bien entendu ce que vient d'affirmer le toubib. Tu n'as aucune lésion grave. Tout vient du choc que tu as reçu.

– Je voudrais pourtant savoir...

– Tu as fait du ski d'une façon un peu imprudente. Tu as eu une chute. C'est tout.

– Mais je ne le revois pas... Tout cela m'échappe, fuit devant moi. J'ai l'impression que je vais saisir une idée et elle s'évanouit aussitôt. Oh ! est-ce possible ? s'exclama-t-elle avec une rageuse impatience.

Son cri accueillit l'infirmière qui entra à cet instant et qui jeta un regard de reproche vers

Ellen.

– Le docteur a interdit qu'on la fatigue. Elle doit prendre un sédatif, maintenant, et dormir.

– Je m'en vais, acquiesça Ellen.

Elle se pencha pour embrasser Audrey. Ses cheveux frôlèrent la joue pâle.

– Tu sais, lui chuchota-t-elle, tandis que ses yeux s'animaient d'une flamme brillante et insolite, ton fiancé est ici.

– Mon... mon fiancé ?

Le visage de la patiente exprima la plus parfaite stupeur.

– Mon fiancé... J'ai donc un fiancé ?

– Voyons, chérie, ne me dis pas que tu as aussi oublié Don ?

– Don... Je ne me souviens pas de Don ! cria Audrey désespérément.

Cette fois, l'infirmière poussait Ellen sans ménagement vers le couloir.

– Je vous en prie, madame Ardington.

Elle revint vers le lit avec son verre et ses gestes onctueux et précis.

– Prenez votre cachet, miss Ardington, vous serez beaucoup mieux au réveil.

Abattue, Audrey avala docilement la pilule qu'elle lui offrait.

– Là ! dit l'infirmière, vous allez vous endormir bien sagement.

Elle alla tirer le rideau sur le jardin clair.

Audrey abaissa les paupières vers ses mains. C'était la première fois qu'elle les regardait depuis qu'elle avait repris conscience des choses. Elle eut un sursaut d'étonnement en apercevant la bague qui brillait à son doigt, une bague qu'elle ne connaissait pas... une aigie-marine de la plus belle eau.

Des mots sortirent du chaos de sa mémoire sans qu'elle pût distinguer quelle bouche les avait prononcés :

« Vos yeux... vos yeux d'aigie-marine. »

Des bribes de phrases sans lien se promenaient dans sa tête. Tout à l'heure, le nom de Don avait

éveillé en elle quelque chose de très vague, un éclair fulguré dans son cerveau, mais il lui en restait rien qu'un sentiment d'impuissance et de malaise. Et, maintenant, cette bague...

Fiancée... C'était curieux, tout de même, d'être fiancée sans le savoir ! Fiancée avec qui ?... À ce Don inconnu... Mais était-il vraiment inconnu ?

Le moteur se remit à tourner et Audrey sombra dans le sommeil.

II

Quand Audrey se réveilla, le moteur avait cessé de tourner dans sa tête et les eaux de ruisseler. Un garçon maigre et blond se tenait devant la fenêtre. Sa silhouette lui rappelait vaguement quelque chose. Il se retourna et elle aperçut son profil.

– Donald !

Elle l'avait reconnu comme elle avait reconnu Ellen.

– Oh ! Donald, quelle chose étrange m'est arrivée ! Il s'approcha d'elle et la regarda avec ravissement.

– Audrey, enfin, vous voilà consciente ! J'étais si anxieux à votre sujet.

Des branches de lilas fusaient hors d'un vase de cristal à long col. Leur senteur délicate amena un sourire furtif sur le visage d'Audrey.

– C’est vous qui m’avez apporté ces merveilleuses fleurs, Don ?

Comme elle prononçait ce nom, elle subit un choc. Ses yeux bleus devinrent méditatifs. Elle demeura silencieuse un moment.

– Don...

Il s’assit et lui prit la main gentiment.

– Audrey ?

Tout d’un coup, un film se mit à se dérouler sur l’écran de sa mémoire. C’était sur le terrain, juste au moment où elle allait embarquer dans l’avion, avec Lisbeth. Don était venu pour accompagner sa sœur. Lisbeth et lui avaient beau avoir plus de douze ans de différence, il restait toujours pour elle un frère aîné très attentionné.

Audrey parlait aux journalistes venus lui prendre une interview : elle était engagée dans les compétitions de ski internationales qui allaient se dérouler en Suisse. Chacun cherchait à lui extorquer une information sensationnelle.

Enfin, Donald avait réussi à l’arracher aux reporters et à l’emmener à part. Il lui avait posé

avec violence une question touchant une demande qu'il lui avait faite l'avant-veille, lors de leur dernière soirée au Savoy.

– Audrey, voulez-vous écouter sérieusement une chose sérieuse ?

Elle était restée sidérée. Sidérée et gênée. Don était le frère de Lisbeth, sa meilleure amie. Elle n'aurait pas voulu lui faire la moindre peine, mais l'idée qu'il pût devenir pour elle autre chose qu'un ami fraternel ne lui était pas venue.

Sur l'instant, elle avait écarté sa proposition comme une préoccupation importune. Et, pour couper court, elle avait dit à Donald – le docteur Donald O'Sullivan :

– Je vous écrirai, Don...

Autant qu'elle pouvait se souvenir de ses sentiments d'alors, elle n'était pas sûre d'aimer Don... comme il voulait être aimé. Sa brusquerie, son intransigeance, son manque de diplomatie la heurtaient.

Elle avait donc découvert par la suite qu'elle l'aimait assez pour faire de lui fiancé ? Mais

quant au processus de cette aventure, il lui échappait complètement. Avec ce trou dans la mémoire et cette confusion qui s'attachait aux faits qui avaient précédé son départ d'Angleterre, elle n'était sûre de rien.

Elle regarda Donald qui la regardait.

– Si j'en crois ma belle-mère, nous... nous serions fiancés, Donald ?

– J'ai ce bonheur, Audrey. Si vous saviez comme vous m'avez rendu heureux !...

Sa figure maigre et creusée était radieuse. Il ne ressemblait pas à Lisbeth qui avait pris toute la beauté de la famille, mais sa minceur élégante n'était pas sans charme.

Audrey se souvint qu'enfant elle avait une espèce d'aversion pour Donald. Elle lui trouvait l'air « pion », comme elle disait, parce qu'il lui faisait sans cesse des observations et s'autorisait de son droit d'aîné pour la morigéner autant qu'il morigénait Lisbeth.

La vie est pleine de surprises...

Il jouait avec la main fine d'Audrey. Elle la lui

retira doucement et fit glisser sa bague de son doigt. Elle ne la portait pas à l'annulaire, mais au médius, car ses doigts avaient maigri.

Elle examina l'anneau.

À l'intérieur du cercle d'or étaient gravés leurs deux noms : Don à Audrey...

Ce cadeau qui les liait était tellement effacé de sa mémoire qu'elle ne se souvenait même pas l'avoir jamais vu. Cela faisait partie de toute cette période qui lui échappait si étrangement.

– Quand me l'avez-vous donnée ? demanda-t-elle, curieuse et troublée.

– Je vous l'ai envoyée pour sceller notre accord, lorsque j'ai reçu votre lettre. Vous la portiez quand on vous a ramassée, blessée et inconsciente, au fond du ravin où les équipes de sauveteurs avaient dû aller vous recueillir.

Les longs cils d'Audrey frémirent.

– Mais enfin qu'est-ce qui s'est passé ? J'ai beau chercher... Parfois, je réussis à saisir quelques brèves images... des visions de neige... de l'eau... Peut-être ces taches vertes sont-elles

des sapins sur une route d'hiver ?... Puis tout se brouille et s'efface dans mon esprit.

– Vous faisiez votre entraînement. Un soir, vous n'êtes pas rentrée à votre hôtel. C'est un jour où une avalanche a coupé la route. On a pensé que vous vous étiez réfugiée en montagne. L'hôtel était resté isolé du monde pendant quatre jours. Après cette période, on vous a recherchée. On vous a trouvée délirante et à demi morte de froid dans le fond d'une faille.

– Mais je devais être gelée ?

– Vous l'étiez... un peu... Car la faille dans laquelle vous vous trouviez était protégée du terrible vent par une sorte de terrasse naturelle. On a réussi à vous sauver.

Il ajouta, avec un frisson involontaire :

– Dieu merci, votre belle-mère et moi nous n'avons été mis au courant de votre accident qu'après que vous fûtes hors de danger ou presque, transportée, en tout cas, dans cette clinique où l'on vous a soignée. Nous sommes venus aussitôt.

– Mais Lisbeth ?

– Lisbeth ? C'est curieux que vous ne vous rappeliez pas. Lisbeth vous avait quittée tout de suite au début, après votre arrivée en Suisse. Elle vous accompagnait pour un bref séjour, car son bateau partait le 10 janvier.

L'esprit d'Audrey continuait d'aller à la dérive. En vain, essayait-elle de s'accrocher à quelque vision fugitive ; pour elle, l'aventure se terminait à la minute où, sur l'aérodrome de Croydon, elle avait décollé du terrain. Après, c'était le noir complet, l'abîme, le mystère insondable et déprimant.

– C'est terrible de ne pas se souvenir ! murmura-t-elle, avec une grimace de souffrance.

– Ma chérie, ne vous tourmentez pas. Tout cela est consécutif à votre chute dans le ravin. Vous avez reçu un coup sur la tête. Il arrive parfois qu'à la suite d'un traumatisme, un morceau de votre existence vous échappe. Vous êtes atteinte d'amnésie temporaire. Le docteur Félix et moi-même l'avons constaté dès que, revenue à vous, vous n'arriviez pas à vous

raccrocher aux événements qui ont précédé votre sauvetage. Cela eût pu être plus grave. Vous auriez pu perdre la mémoire complètement.

– Mais je me sens frustrée, gémit-elle, dépouillée injustement ! Et si fatiguée...

– Pauvre Audrey, victime de son courage et de son esprit sportif ! Cela reviendra, ma chérie.

Il effleura de ses lèvres ses paumes brûlantes, remonta doucement au poignet. Elle aurait voulu protester contre les caresses de Don, ses baisers qui se posaient maintenant sur ses joues, sur son front. Elle n'en avait pas la force. Elle éprouvait une affreuse sensation d'épuisement.

– Oh ! Don, mes pauvres jambes ! Pourrai-je jamais refaire du ski ?

– Bien sûr, ma chérie. Je vous le garantis.

– Il me semble que je ne pourrai jamais plus marcher. Ce docteur qui était là tout à l'heure...

– Le docteur Félix ? Celui qui vous soigne ? C'est un excellent praticien. Il vous a admirablement remis les membres en place.

– Que vous a-t-il dit ?

– Il m’a assuré – ce qui confirme mon propre diagnostic – que les fractures de vos jambes sont en très bonne voie.

– Et si j’allais rester infirme toute ma vie ?

L’angoisse creusait la voix de la jeune blessée.

– Folle, pauvre petite folle ! dit Donald gaiement. Vous vous faites des idées absurdes. Vous guérirez, je vous l’affirme, Audrey.

Son ton était persuasif et sa voix chaleureuse.

– Vous ne me dites pas cela pour me rassurer ? Vous ne me mentez pas, Donald ?

– Certainement non, ma petite bien-aimée.

Ma petite bien-aimée... C’était curieux d’entendre ces mots comme s’ils ne s’adressaient pas à elle. Rassurant aussi. Donald aurait-il voulu épouser une infirme ? Il était médecin. Il avait besoin d’une compagne valide.

Ce qui lui avait plu, chez Audrey, c’était son activité sportive, sa belle santé...

– Écoutez, dit Don, pour vous rassurer tout à fait, je vais vous faire une proposition. Une

proposition qui me tient à cœur. Je ne veux pas que vous soyez sortie de vos plâtres pour célébrer ce mariage qui me rend fou de joie, Audrey. Je veux vous épouser ici même, dans la chapelle de la clinique. Nous rentrerons en Angleterre mariés et nous éviterons ainsi toutes les corvées de cérémonie spectaculaire, les questions, les journalistes, tout cela que vous n'appréciez pas plus que moi, je présume ?

Audrey leva ses yeux perplexes vers Donald. Elle était troublée et touchée. Un peu effarée aussi.

– Voyons, Don, je ne peux prendre une telle décision en ce moment, sans être sûre que je ne vous imposerai pas une impotente pour le reste de vos jours !

– Mais, petite entêtée, cela seul vous démontre que vous n'avez aucune crainte de cette sorte à garder. Je vous demande en grâce d'accepter ma proposition !

C'était réconfortant d'entendre la voix de Donald affirmer ces choses rassurantes.

Audrey laissa le bras de son fiancé se glisser sous sa nuque, sa main tapoter les oreillers. Elle sourit :

– Cela aura tout l’air d’un mariage in extremis, Don.

– Je n’aime pas ce mot, dit-il, en posant vivement sa main sur la bouche d’Audrey. Ce sera un mariage romanesque et tout simple et beau comme je n’aurais pas osé en rêver. Pour témoins, le toubib et votre belle-mère.

– Nous n’allons pas attendre Lisbeth ?

– Lisbeth ne reviendra pas avant la fin du printemps. Et, moi, j’aurai besoin de m’occuper de mon cabinet, que j’ai laissé tomber pour venir ici.

– Je vous donne bien du mal, soupira Audrey.

L’oreiller était doux et douce et émolliente la main de Donald sous sa joue. Qu’il était bon et gentil, ce Donald ! Et ce serait charmant de devenir la belle-sœur de Lisbeth.

Elle commença à somnoler. Elle n’arrivait plus à contrôler ses pensées. Des images de

montagne se présentèrent à son esprit, puis passèrent comme des silhouettes fugitives sur un théâtre d'ombres.

De la neige... un chant... comment était-ce donc ?... Quel air venait de traverser sa conscience obscure ?... Pendant une seconde, elle sentit qu'elle était sur le point de saisir quelque chose de très important... pour elle... de le retenir... Et puis, elle s'abandonna.

Elle entendit la voix de sa belle-mère :

– Elle dort ?

– A-t-elle accepté ?

– Oui... Bien sûr.

– Parfait, dit Ellen. Il n'y a plus qu'à mener vivement la chose. C'est mieux que vous rentriez à Londres mariés.

– Tout à fait mon avis, dit Donald. L'odeur de santal arriva vaguement jusqu'à la conscience d'Audrey, tandis qu'Ellen se penchait sur elle.

– Donnez-moi un miroir, dit Audrey.

L’infirmière la regarda en riant. Le ton autoritaire de la jeune patiente était de bon augure et aussi cette coquetterie qui reprenait ses droits.

Elle reposa le plateau du petit déjeuner, alla tirer les rideaux.

– Non, dit Audrey, têtue, je veux voir quelle horreur je suis devenue pendant tous ces mois où je ne sais pas où a passé mon identité.

– Une charmante horreur, dit l’infirmière en lui rapportant la petite glace qu’elle avait décrochée à côté du lavabo.

Audrey s’en saisit vivement. Dans le miroir, un joli visage, un peu pâle, en dépit du hâle, la regardait.

« Dieu merci, pensa-t-elle avec allègement, je ne me suis pas perdue. C’est toujours moi. »

Avec une joie puérile, elle retrouvait le profil délié et fin, l’ovale, – un peu aminci, – le dessin charmant de la bouche charnue aux coins relevés et surtout les yeux bleus, bleus comme un ciel

d'été, que vantaient les reporters. Et ces cheveux si blonds, presque argentés, ces cheveux qui l'apparentaient à quelque princesse nordique qu'on eût cru sortie d'un conte d'Andersen, montée sur un traîneau attelé de quatre rennes blancs.

– Eh bien ! fit l'infirmière qui l'observait avec un secret amusement, vous vous plaisez ?

– Pas mal, acquiesça Audrey, en clignant de l'œil à son reflet.

– Allons, je constate que vous êtes en bonne voie. C'est fou les progrès que vous avez pu faire depuis trois jours que vous avez repris conscience.

– Sauf que je ne retrouve pas les mois perdus, rectifia Audrey, rembrunie.

– Ne faites pas d'efforts surtout ! recommanda vivement l'infirmière. Cela doit revenir tout seul. Et il faut éviter toute tension d'esprit qui compromettrait le résultat.

Audrey éloigna docilement sa pensée de ce point crucial auquel elle revenait malgré elle. Le

thé sentait bon dans la tasse et, sous la cloche, les toasts apparurent, dorés à point. La jeunesse de la convalescente reprenait le dessus. Elle mangea avec un appétit d'ogre.

L'infirmière resta dans la chambre. Elle rapportait les vases de fleurs qu'elle retirait toujours pour la nuit. Or, depuis qu'Audrey était revenue à la vie normale et à la compréhension, il y avait eu, tous les matins, un bouquet nouveau pour elle.

Aujourd'hui, c'étaient des roses d'un rouge profond et somptueux : la carte de Donald était épinglée à la gerbe.

— Comme vous êtes gâtée ! remarqua l'infirmière.

Attendrie, Audrey hocha la tête. C'est vrai, Don était plein d'attentions pour elle. Elle regarda le fauteuil roulant dans un coin de la chambre : c'est lui qui le lui avait procuré. Il devait lui faire faire, avec Ellen, sa première promenade dans le jardin.

À travers la large porte-fenêtre, elle considéra

le paysage : le pommier rose sur la pelouse d'un vert tendre, les tulipes aux couleurs si gaies, les primevères et les crocus. Au bout, on voyait briller le lac sur lequel glissaient des voiles blanches. Tout était riant et doux.

Audrey aurait dû se sentir tout à fait bien. Pourquoi persistait-il en elle une sorte de malaise, de manque, de désenchantement ?... Sans doute cette impression passerait quand elle aurait retrouvé ces jours qui s'étaient envolés de sa mémoire sans y laisser de traces. Comme s'effacent des pas dans le sable de la grève. Surtout quand elle aurait regagné sa vieille maison des Midlands et commencé la vie avec Donald.

Au fond, ce qui faisait cette vague tristesse demeurée en elle, c'est que ses sentiments mêmes lui échappaient. Toute une partie mystérieuse de son âme lui demeurait étrangère et cette exaltation dont elle avait fait part à Ellen durant la période où elle était si amoureuse de Don, qu'elle avait éprouvé le besoin de clamer sa joie à sa belle-mère.

Elle allongea la main vers la table de chevet, y prit une lettre : c'était sa lettre, sa propre lettre écrite par elle à Ellen et que sa belle-mère lui avait communiquée pour essayer de la remettre sur le chemin des sensations perdues.

La lettre était datée du 12 mars, peu avant son accident.

« Grande nouvelle, écrivait-elle à Ellen. Ellen, ma chère, il m'arrive une chose inouïe. J'aime et je suis aimée et cela me fend jolie de bonheur. J'ai pris le temps de la réflexion avant de me rendre à l'évidence, mais je présume que je devais L'aimer depuis que j'étais une petite fille au berceau et que cet amour devait être Notre amour. Je veux me marier dès mon retour, car j'ai un grand projet dont je te parlerai. Prépare la maison pour cet événement, chère Ellen, mais sois discrète. Garde bien notre secret. Nous ne voulons ni reporters, ni photographes. Nous deux et c'est assez.

Ta radieuse, Audrey. »

Quand elle relisait ces lignes, Audrey n'en revenait pas. Comment avait-elle pu être à ce point dithyrambique, elle, l'insoucieuse, qui n'aimait que le sport et les compétitions et refusait systématiquement tous les partis qui s'étaient présentés depuis la mort de son père ! Dieu sait qu'il y en avait, avant que Don se soit mis sur les rangs !... Audrey était brillante, jolie, presque célèbre, bien pourvue du côté des avantages matériels. L'amiral lui avait laissé une fortune appréciable, même après les coupes sévères qu'y avaient apportées la guerre et les sacrifices que chacun avait dû faire pour les finances du pays.

Mais justement à cause de cette fortune qui lui assurait l'indépendance, Audrey restait hostile au mariage. Elle avait vingt-deux ans. Elle était folle de sport et surtout du ski. La montagne la passionnait, ce qui était assez curieux pour la fille d'un marin. Elle avait l'amour de la neige, des ascensions, des cimes. Elle pratiquait les « sports blancs » jusqu'en juin et était réputée comme une des meilleures skieuses européennes.

Or, brusquement, elle s'était éprise de Donald, auprès de qui elle avait passé toute son adolescence sans lui accorder la moindre attention !...

Lisant et relisant ces lignes que sa main avait tracées, elle s'était efforcée de retrouver cette mystérieuse euphorie qui les avait dictées. Elle n'y arrivait pas. Elle s'entêtait néanmoins. Cet amour dont sa mémoire avait perdu la flamme, elle arriverait bien à le ranimer. Elle le retrouverait, en même temps que cette saison perdue qu'elle recherchait désespérément dans les brumes de l'oubli où elle s'était évanouie.

Lasse de réfléchir et de tourner en rond des problèmes insolubles dans sa tête fatiguée, elle s'abandonna passivement aux mains expertes de l'infirmière.

III

Ellen Ardington faisait son entrée, frileusement enveloppée dans sa veste de castor.

– Allô, chérie, c'est aujourd'hui que tu commences à faire tes premiers pas ?

– Oui, sourit Audrey, je me sens beaucoup mieux.

Elle apportait des tulipes qu'elle disposa dans un vase jaune. La chambre d'Audrey prenait des airs de loge d'artiste, un soir de première.

– Les papiers sont arrivés, annonça Ellen. Quand nous partirons d'ici, tu seras Mrs O'Sullivan pour le meilleur et pour le pire. Te voilà satisfaite, je pense ?

– Mais oui, dit calmement Audrey.

Elle sourit à Donald qui surgissait à son tour, nanti d'une énorme boîte de chocolats. Il avait du rire aux lèvres et dans ses yeux bruns. Il portait

une veste de daim fauve sur son fuseau et l'air frais lui avait fardé les joues. Il avait ce teint clair de certains Anglais, que le hâle, même celui de la montagne, n'altère pas.

– En forme, chérie ?

– Oui, Donald. Je me réjouis de cette première promenade au dehors. J'étais un peu comme une lionne en cage.

– Nous allons vous ouvrir les grilles, chère petite chose.

Il la prit entre ses bras musclés et la posa sur un fauteuil avec tendresse. Il arrangea autour d'elle les plis de son déshabillé bleu et disposa par-dessus un plaid aux chaudes couleurs.

Le soleil avait dissipé les brumes. La tiédeur du jardin les accueillit comme une caresse. Dans les allées soigneusement ratissées, le chariot roulait sans heurts. Ellen avait enlevé son court manteau. Sa robe de jersey gris moulait son corps sculptural. Le gris lui allait bien. Et en la regardant marcher dans la lumière du matin, avec ses longues jambes fuselées, Audrey se dit

qu'elle était loin de paraître les quarante ans qu'elle aborderait bientôt.

Elle n'avait jamais beaucoup aimé Ellen. Quand l'amiral l'avait épousée dix ans plus tôt, c'était une jeune femme effacée et timide. Elle avait été dans les W.A.F.F. pendant la guerre et se trouvait sans autre espoir qu'un modeste emploi dans les bureaux de la Marine.

L'amiral l'avait rencontrée là, s'était épris de sa silhouette harmonieuse, de ses yeux bleu gris, de ses cheveux couleur de châtaigne. Audrey était la seule, avec l'intéressée, à savoir que ce ton de châtaigne était dû à l'habileté du coiffeur d'Ellen. Son père n'avait même jamais dû s'en apercevoir.

Il avait vécu sept ans auprès de la jeune femme. À ce moment, Audrey venait peu à la maison. Elle faisait ses études à Cambridge. Après, elle avait mené une vie indépendante, car, en dehors de la fortune paternelle, elle avait hérité de sa grand-mère, la douairière, à qui appartenaient la maison et le domaine.

Celle-ci non plus n'aimait pas beaucoup Ellen, cette trop jeune épouse dont son fils vieillissant

s'était épris. Elle s'était fort bien entendue avec sa première belle-fille, la mère d'Audrey. Gladys était beaucoup plus dans la note des Ardington : sérieuse, distinguée, affable, sachant tenir ses distances et mener une maison.

De plus, ce n'était pas elle qui eût passé des après-midi entières dans un institut de beauté pour se faire masser et subir de coûteux traitements dans le but de sauvegarder sa jeunesse. Hélas ! Gladys était morte à l'hôpital de Coventry pendant la guerre, sous un bombardement. Elle avait pris du service comme infirmière, tandis que la grand-mère s'occupait de la petite Audrey.

Pauvre Audrey, orpheline à huit ans d'une mère si méritante à tous points de vue !... La douairière avait encore vécu plusieurs années, pendant lesquelles la fillette était devenue une adolescente qui commençait à prendre conscience de sa jeune personnalité. L'année même où l'amiral s'était remarié, la grand-mère avait fait un testament léguant à sa petite-fille tout ce qu'elle pouvait, ne laissant à son fils que

l'usufruit.

L'amiral décédé, Ellen eût pu être mise à la porte par Audrey si celle-ci avait eu l'âme vindicative. Mais Audrey n'avait manifesté à sa jeune belle-mère aucune hostilité. Elle la considérait un peu, malgré leur différence d'âge, comme une enfant gâtée et inoffensive. Si Ellen avait fait un calcul en épousant l'amiral, la mort prématurée de celui-ci l'avait bien déçue.

Certes, elle avait sa pension de veuve, mais pas le moindre capital. Et si elle avait dû quitter la maison des Midlands et l'appartement de Londres, cela eût changé considérablement son train de vie. Elle avait su gré à sa belle-fille d'avoir maintenu le statu quo. De son côté, Audrey convenait qu'Ellen était une compagne facile à vivre et qui ne la contrariait jamais.

Au contraire, dans la mesure de ses moyens, elle s'efforçait de lui rendre service, s'occupant des domestiques et épargnant à l'héritière des soucis de gestion qui eussent bien ennuyé l'indépendante fille.

En somme, rien n'avait été changé depuis la

mort de l'amiral, sauf que les deux femmes s'étaient rapprochées l'une de l'autre.

« Elle est bien moins égoïste que je ne croyais, pensa Audrey, repentante et regrettant le jugement qu'elle avait porté sur Ellen. C'est une bonne fille. Elle se réjouit de mon mariage, alors qu'il va la priver de l'existence douillette qu'elle menait à mon côté. Avec un mari au foyer, il n'y aura plus de place pour elle. En tout cas, ce ne sera plus du tout la même chose. »

Elle se promet de faire installer pour Ellen un pavillon de jardinier qu'on n'occupait plus depuis que les temps nouveaux avaient amené des restrictions de personnel.

« Je pourrais y faire des aménagements pour le rendre tout à fait confortable et cela lui fera un loyer de moins à payer. »

Ellen était loin de se douter qu'elle était le sujet des préoccupations de sa belle-fille. Elle avait guidé le conducteur du chariot vers la piscine ouverte qui faisait aussi office de serre. Des azalées roses y fleurissaient déjà et l'eau de la piscine avait des tons d'émeraude.

Des matelas aux gaies couleurs étaient étalés sur le rebord de ciment rose. Derrière le bar, la barmaid remuait des boissons multicolores dans de hauts verres irisés.

La préposée aux cabines s'approcha des arrivants, ses tickets à la main. On roula le chariot tout au bord de la piscine pour qu'Audrey pût jouir du coup d'œil. Par-delà les hublots, elle pouvait apercevoir le triangle clair des voiles qui traversaient le lac.

Ellen était allée revêtir un maillot clair. Elle plongea dans un impeccable style et se mit à nager, aussi à l'aise dans l'eau qu'une naïade. Quand elle passa près d'Audrey, elle lui sourit gentiment et lui cria :

– Ne t'inquiète pas. Ce sera bientôt ton tour.

Audrey lui rendit son sourire. Elle se sentait pleine d'amitié et d'altruisme à son égard.

« J'espère, supputa-t-elle, que Donald s'entendra avec Ellen. Je n'ai pas d'autre famille, après tout. »

À nouveau, son esprit se reporta en avant, sur

la route qu'elle allait suivre désormais. Elle envisageait sa vie future au côté de Donald sans enthousiasme.

« On n'aura jamais vu fiancée moins exaltée que moi ! » soupira-t-elle.

Elle se remémorait les mots de sa lettre, les étudiait – sa mémoire en avait enregistré les moindres termes – et essayait d'en extraire leur chaleur secrète. Mais c'était pour elle comme si, au lieu d'une flamme, elle eût touché une cendre morte.

« Pourvu que mon cœur se réveille ! » pensa-t-elle avec une soudaine épouvante.

– Vous avez l'air bien songeuse, darling ?

Arrivé sans bruit, Donald s'ébrouait près d'elle. Occupée à suivre les évolutions d'Ellen, elle ne l'avait pas vu se baigner, dans la partie de la piscine réservée aux hommes. Il riait et ses dents brillaient. Sa chevelure blonde gardait encore de scintillantes gouttelettes d'eau. Ainsi, avec le reflet des vitres qui jouait sur sa peau, il avait l'air frais, neuf, attirant. Il pouvait sembler

séduisant à bien des femmes. Pourquoi demeurait-elle si froide près de lui ?

Il répéta sa question. Elle avait rougi légèrement.

– Je... je pensais à nous...

– À NOUS ?

Toute sa face s'alluma de joie.

– Oh ! chérie, que vous me faites plaisir !

– Justement, non, reprit-elle précipitamment... je ne voudrais pas... Je... C'est bizarre, cette amnésie, cela m'a toute changée.

Elle posa spontanément sa main sur son bras nu et humide et la retira comme si elle s'était brûlée.

– Don, j'ai si peur de ne pas être capable de vous rendre heureux !

Il lui prit la main au vol et la baisa avec emportement.

– Audrey, ma bien-aimée, qu'allez-vous chercher ? Mais votre présence déchaîne en moi un monde de félicité. C'est bien simple. Depuis

que j'ai reçu votre lettre, depuis que vous m'avez écrit ce « oui » que toute mon âme attendait...

– Ce qu'il y a de terrible, Don, interrompit-elle, gémissante, c'est que je ne me souviens pas davantage de cela !

Il eut un geste rassurant.

– Vous vous en souviendrez plus tard, je vous l'ai dit. C'est le processus habituel, après un choc comme celui que vous avez subi. Il y a une déchirure dans votre mémoire. Il faut laisser la plaie se cicatriser. Je suis médecin, chérie, faites-moi confiance ?

« En tout cas, reprit-il gravement, en la regardant au fond des yeux, personne ne pourrait vous aimer plus que moi, Audrey. Je vous aime plus que ma vie.

Touchée, elle écoutait la déclaration passionnée de cet homme si froid d'ordinaire et elle s'en voulait de ne plus être au diapason. Elle se prit à espérer de toutes ses forces que son diagnostic fût bon et qu'elle retrouvât très vite cette euphorie que manifestait sa lettre à Ellen et

les sentiments qu'elle avait exprimés alors.

Oui, elle s'y ferait. Sa répugnance actuelle venait de son état de faiblesse, de ce dégoût maladif qu'elle éprouvait depuis son réveil. Cela faisait partie de sa convalescence. N'arrivait-il pas qu'au cours d'une fièvre, d'une maladie grave, on en vînt à détester ce qu'on aimait le plus d'ordinaire, à ne pas reconnaître le goût des aliments les plus savoureux, à prendre en grippe les gens les plus aimés ?

C'était un phénomène bien connu.

– Dès que nous serons rentrés en Angleterre, tout votre trouble s'évanouira progressivement, assura-t-il, persuasif et tendre. Vous vous retrouverez vous-même, Audrey. Vous retrouverez les sentiments, les sensations qui demeurent enfouis, enlisés, quelque part dans votre subconscient. Vous reprendrez votre joie de vivre et vos facultés d'aimer, acheva-t-il en pressant son poignet.

– Je le souhaite tant, mon chéri.

Elle eut une vraie minute d'émotion tandis

qu'il se penchait pour l'embrasser. Ses lèvres gardaient la fraîcheur de l'eau. Ce baiser n'était pas désagréable.

Quand elle releva la tête, Ellen était sortie de la piscine et elle se tenait tout près d'eux. Ses paupières mi-closes et ses longs cils recourbés voilaient son regard, mais il y avait sur son visage brillant et humide une expression d'allègement et de satisfaction.

Elle rencontra les yeux d'Audrey fixés sur elle et lui sourit :

– Tu es contente, chérie, n'est-ce pas ?

– Oui, Ellen. Et je le serai encore plus quand j'aurai retrouvé notre bonne vieille Angleterre.

– Moi aussi, j'ai hâte de t'emmener d'ici, appuya Ellen d'un ton convaincu.

Sous le casque brillant de ses cheveux, le modelé de sa tête apparaissait parfait, ravissant.

« Elle est encore plus belle que du temps de papa », se dit Audrey, sans la moindre jalousie.

Donald était allé s'habiller. Ellen se dirigea vers le bar et revint avec deux jus de fruits. Elle

tendit un verre à Audrey.

– Chérie, chérie, à ton bonheur.

– À mon bonheur, dit Audrey, en écho.

*

Le mariage eut lieu dans la chapelle de la clinique qui donnait sur le beau jardin printanier. Les deux époux, d'origine irlandaise, appartenaient au culte catholique et ce fut un prêtre qui les unit.

Les religieuses qui faisaient partie des services médicaux et avaient leur communauté dans l'établissement même abandonnèrent pour la circonstance leurs blouses d'infirmières et chantèrent, en l'honneur du jeune couple, avec des voix fraîches et éthérées qui sont si émouvantes à entendre.

La mariée était encore soutenue par ses béquilles, mais son compagnon veillait si tendrement sur elle qu'elle n'eut à redouter aucun faux pas.

Donald était rayonnant. Quant à Ellen, fine et sobre dans son tailleur gris un peu austère, elle figurait au banc des témoins et son visage respirait le contentement.

– ... *Jusqu'à ce que la mort vous sépare,* acheva le prêtre de sa voix monocorde et solennelle.

Quelque chose souleva Audrey.

– Non ! cria-t-elle, angoissée, le bras dressé vers l'officiant.

Le cri avait retenti dans la chapelle silencieuse comme un appel au secours. Il y eut un moment de panique. La béquille d'Audrey était retombée avec un bruit sec sur les dalles.

Tous les visages des assistants, le docteur Félix à côté de Mrs Ardington, les petites sœurs dans le chœur et les deux jeunes assistants que l'on avait requis comme témoins se penchèrent en avant pour regarder avec stupeur cette mariée récalcitrante.

Il semblait à Audrey qu'elle vivait un cauchemar. Tout à coup, toute cette histoire ne lui

avait pas semblé vraie. Et elle n'avait pu empêcher l'exclamation véhémement de jaillir d'elle, comme si une autre se fût servie de sa voix pour protester.

Son mari – car il était maintenant son mari – tournait vers elle une face inquiète et pâlie.

– Chérie, chuchota-t-il, vous ne vous sentez pas bien ?

Le silence dans la nef parut pesant comme une pierre. Le prêtre, interdit, avait arrêté son geste bénisseur et il dévisageait la jeune femme avec perplexité.

Ellen quitta sa chaise et s'avança sur le côté pour soutenir sa belle-fille défaillante. Audrey se raidit. Allait-elle faire un esclandre ? Qu'est-ce qui lui avait pris tout à coup ? Elle regarda autour d'elle d'un air égaré, tous ces visages étonnés et anxieux, puis ses yeux revinrent vers sa main où brillait maintenant l'anneau que Donald venait de lui passer au doigt et que le prêtre avait béni.

L'inutilité de toute tentative pour échapper à ce piège où elle avait maladivement l'impression

de s'être laissée enfermer lui apparut. Avec l'inconvenance d'une telle situation.

Elle s'accrocha fébrilement au bras de Donald.

– Excusez-moi, murmura-t-elle d'une voix altérée. J'ai eu un malaise. Mais je suis plus forte maintenant.

Elle leva des yeux confus vers le prêtre qui, allégé, fit demi-tour avec componction et regagna le pied de l'autel.

Avec un léger sourire de détente, elle reprit sa place auprès du docteur Félix.

– Cette épreuve était un peu prématurée pour notre convalescente, chuchota celui-ci. Elle n'est pas entièrement remise. Il lui faudra beaucoup de calme... Heureusement, elle épouse un médecin. Mon jeune confrère pourra la suivre de très près.

Elle acquiesça et répondit *mezzo voce* :

– Oh ! j'ai confiance. La nature saine et robuste d'Audrey reprendra vite le dessus. J'augure beaucoup de bien de leur retour en Angleterre. Les images familières auront un pouvoir salutaire sur l'esprit d'Audrey.

– Certainement, confirma le docteur.

Maintenant, chacun se dirigeait vers la petite sacristie, Audrey tendrement soutenue par le bras de son mari.

Sans trembler, elle déposa sa signature sur le registre, à côté de celles de Don et des témoins. Puis, pâle et souriante, elle accepta les félicitations et les compliments. Elle s'était excusée auprès du prêtre d'un air malheureux.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris... Ma pensée m'a échappé tout à coup. Il m'a semblé que j'étais... ailleurs... je ne sais où...

Son visage trahit soudain le désarroi. Elle chercha du regard celui de son mari pour y puiser un réconfort, une certitude.

– Ne vous inquiétez pas, dit fermement Donald. Vous avez encore besoin de quelques semaines de repos et surtout de l'air vif et revigorant de notre chère Angleterre. Dans trois mois, vous aurez retrouvé tout votre tonus.

Il lui prit vivement la taille et l'entraîna.

– Venez vous détendre. Et puis, on fera les

bagages. Nous prenons le train de tout à l'heure pour Genève. Nous y passerons deux ou trois jours. Ce sera notre première étape. Il faut que vous vous réhabituez à la vie, avant de regagner l'Angleterre.

Il prévoyait tout, avec une efficacité qu'elle appréciait. Elle le suivit, reconnaissante et contrite. Pourquoi ne pouvait-elle rendre immédiatement à un tel homme tout l'amour et la tendresse délicate dont il la comblait ? Elle espérait y arriver...

Mais, pour l'instant, elle n'avait jamais été aussi triste. Il lui semblait que quelque chose de très précieux venait de mourir en elle, comme un rêve avorté...

« Je dois être plus malade qu'on ne me le dit », pensa-t-elle avec amertume.

Sous ses yeux, dans la chambre qu'elle allait quitter, sa belle-mère rangeait les valises. Elle devait rentrer par l'avion afin de préparer la vieille demeure pour le retour du nouveau couple.

De l'armoire, elle retirait les vêtements de

sport qui avaient été sortis des malles et rangés là au moment où l'on avait apporté les bagages d'Audrey, restés dans sa chambre d'hôtel. Il y avait ses tenues de ski, ses fuseaux, ses anoraks. En les regardant, les larmes vinrent aux yeux d'Audrey.

Elle ne se souvenait plus de rien à leur propos. Dans quelles circonstances les avait-elle portés, durant cette période qui échappait à sa mémoire d'amnésique ? S'ils avaient pu lui parler, que de choses lui auraient-ils racontées qui lui auraient rendu cette période de sa vie dont elle se sentait si amèrement frustrée.

Mais ils étaient comme des amis chers qui l'auraient trahie...

À un moment, elle aperçut entre les mains de sa belle-mère un objet qui attira brusquement son attention. Ellen allait le jeter. C'était une chose sans forme et sans couleur... un edelweiss accroché au revers d'une de ses vestes... et qui avait été fripé et sali.

– Donnez ! dit-elle en tendant la main, tandis que son petit visage anxieux prenait soudain une

expression avide.

Ellen la regarda d'un air surpris.

– Ce n'est qu'une fleur fanée, ma chérie. Que veux-tu en faire ?

Les doigts amaigris d'Audrey caressaient les pétales rugueux qui laissaient sur sa peau une impalpable poussière.

– Une fleur fanée...

Cette fleur lui semblait soudain plus réelle que tout ce qui venait de se passer sa maladie mystérieuse, son mariage, son départ. Elle lui parut contenir une terrible signification.

Une seconde, elle sentit qu'elle était sur le point d'accrocher une pensée... une image... quelque chose de très important pour elle... Intérieurement, elle se débattit comme une noyée qui cherche à s'accrocher à une épave, et puis, tout se brouilla, s'effaça. Épuisée, elle se rejeta en arrière avec un gémissement.

– Tu n'en peux plus, ma pauvre chérie, fit Ellen, apitoyée. Comme c'est pénible pour toi de chercher sans cesse à te souvenir ! N'y pense

plus, voyons... Ce n'est pas tellement important, une saison de ski. Tu en auras tellement d'autres dans ta vie... et de plus belles, tu verras...

Ce n'était pas tellement important. Sans doute, Ellen avait-elle raison. Pourquoi toujours se torturer avec cette hantise qui la rendait nerveuse et compromettait sa guérison ?

Sa belle-mère se pencha sur elle et ses belles lèvres calmes et pulpeuses déposèrent un tendre baiser sur le front couvert de sueur.

Puis, douces mais inexorables, ses mains efficaces détachèrent les doigts crispés sur la fleur et elle la jeta dans la corbeille à papier.

IV

La maison des Ardington, Peacock Castle, près de la rivière du même nom et non loin de la forêt de Sherwood où l'on croit encore entendre le faible écho des flèches et des chants du romantique Robin Hood, était une vieille demeure située dans les Midlands. Elle appartenait à la famille depuis des générations.

Avant la guerre, durant l'enfance d'Audrey et du vivant de l'amiral et de sa femme Gladys, le train de maison comportait encore une assez importante domesticité. Mais les années terribles avaient bouleversé la manière de vivre de beaucoup de familles, surtout celles qui passaient pour fortunées.

Les difficultés ménagères empiraient tous les jours.

Après la mort de la douairière, il ne restait plus guère, pour servir l'amiral et sa seconde

femme Ellen, quand par hasard ils quittaient leur appartement de Londres pour s'offrir quelques semaines de campagne, qu'un couple de vieux serviteurs, Martin et Nelly Forbes, aidés éventuellement par leur nièce Maggy, aussi dévouée que peu efficiente, à vrai dire.

Ellen était obligée d'amener sa femme de chambre de Londres quand celle-ci voulait bien consentir à renoncer pour quelque temps au dancing et au cinéma et à venir s'isoler dans un paysage sauvage, au milieu des bois.

Audrey, dès qu'elle se retrouva seule avec sa belle-mère, résolut la difficulté. Elle ferma les deux ailes de l'imposant manoir, modernisa les pièces les plus habitables, sans pour cela leur enlever leur cachet artistique, et s'installa confortablement, de façon à réduire le service au strict minimum.

Les Forbes, qui l'avaient vue naître, l'adoraient et ils lui seraient restés fidèles, même sans gages, pour le seul plaisir de la voir arriver joyeuse et pressée, sa voiture pleine de cadeaux, d'objets nouveaux, de petits meubles baroques,

qu'elle éparpillait un peu partout, au gré de sa fantaisie.

C'est là qu'Ellen vint, deux jours avant l'arrivée des nouveaux époux, préparer l'appartement qui leur était destiné. Donald O'Sullivan avait ouvert un cabinet à Londres, qu'il partageait avec un camarade de promotion. Il possédait, dans la petite ville proche de Peacock Castle, une maison de famille qu'il avait habitée avec sa sœur Lisbeth, avant qu'ils eussent pris chacun une situation de leur côté.

Souvent, durant l'été ou aux périodes de vacances, il était venu à Peacock Castle jouer au tennis ou prendre part à quelque garden-party. Aussi, quand Ellen annonça à la gardienne que sa jeune maîtresse rentrait pourvue d'un époux qui était le docteur Donald O'Sullivan, celle-ci sut tout de suite de qui il s'agissait.

Kate ne manifesta pas un vif enthousiasme. Sa maigre figure exprima le doute et l'incertitude.

— Ce n'est pas encore celui-là qui gardera la mouette en cage ! grommela-t-elle en hochant la tête.

L'humeur vagabonde de sa jeune maîtresse était un de ses constants soucis. Depuis la mort de la vieille dame, elle n'avait cessé de trembler pour sa pigeonne, comme elle disait. N'avait-elle pas raison, puisque Audrey avait failli mourir loin de tous et qu'il lui en était resté quelque chose d'un peu détraqué dans le cerveau ?

– Mais non, pas détraqué, s'impatientait Ellen. Amnésique. Elle a perdu la mémoire, la mémoire de ce qui s'est passé immédiatement avant sa chute. En fait, elle était loin de nous, en Suisse. Mais tout se remettra en place. Dès qu'elle aura retrouvé le cadre, les sites, tout ce qui lui est familier.

Kate reniflait, peu convaincue.

– Ce que je vous recommande, dit sévèrement Ellen, c'est de ne pas faire cette figure d'enterrement devant elle. Sauf cette absence de mémoire, elle est la même. Plus heureuse que d'habitude même, puisqu'elle vient d'épouser le docteur O'Sullivan qu'elle aimait.

– Qu'elle aimait ? formula la servante, incrédule.

Ellen lui jeta un coup d'œil aigu.

– Qu'y a-t-il ? Vous avez des raisons d'en douter ?

– Pour sûr. Miss Audrey et miss Lisbeth s'entendaient comme deux sœurs, mais pour ce qui est du docteur... Bon, j'aurais jamais cru à ce mariage-là, moi.

– Vous vous y ferez, dit philosophiquement Ellen.

Kate essuya ses larmes et s'en fut dans sa loge expliquer à Martin l'étonnante nouvelle.

Ni l'un ni l'autre ne dormirent, cette nuit-là.

*

Le quadrimoteur s'était envolé de Genève dans un ciel un peu nuageux. Au-dessus de Lyon, les nuages avaient disparu et à Paris le ciel était éblouissant.

Audrey et Donald survolèrent le réseau serré des voies de communication et aperçurent la tour

Eiffel surgissant des pâtés de maison, à perte de vue. Puis, ce fut la vision des lourds vaisseaux remontant l'estuaire. La Tamise brilla le long des silhouettes dentelées des monuments gothiques. La tache rouge des bus sillonnant la capitale britannique alterna avec le vert des grands parcs et des pelouses dans la grisaille des immeubles : Audrey était rentrée chez elle.

Un autre avion les mena de Croydon à Manchester. Ils avaient résolu, pour terminer la convalescence d'Audrey, de passer un mois dans le calme de Peacock Castle, où le printemps avait fait refleurir l'océan des pommiers, des pruniers et des poiriers et où Audrey retrouverait ses verts vallons et la solitude de ses bois natals.

Donald comptait sur toutes ces impressions, fortement ancrées dans l'âme de sa compagne, pour provoquer chez elle les réactions salutaires qui lui feraient retrouver son équilibre et combleraient cette maladive lacune de mémoire qui la hantait.

Elle pouvait maintenant marcher presque sans le secours de ses béquilles, et quand elle

descendit de l'avion à Manchester, elle le fit au bras de son mari, comme une femme tout à fait valide. Le secret avait été bien gardé sur la personnalité des passagers. Car ce n'était pas miss Audrey Ardington, championne de ski et proie habituelle des journalistes qui avait franchi le channel, mais Mrs O'Sullivan, plus obscure et qui n'avait aucune raison d'attirer les interviews.

Ce fut donc dans la plus parfaite quiétude que les nouveaux époux retrouvèrent, dans le garage de la ville, la voiture d'Audrey qu'Ellen avait demandé qu'on tînt prête.

Don prit le volant de l'Austin et fonça sur la route qui menait à Rothsay, dont Peacock Castle n'était distant que de quelques lieues.

Audrey retrouvait avec émotion les paysages qu'il lui semblait avoir quittés depuis des années. Ils longèrent les rivières rapides, paradis des pêcheurs de truites et de saumons, et les vallées qui retentissaient à la saison des chasses du bruit des meutes et des chevaux.

Ils traversèrent les villages pittoresques où rien ne semblait avoir changé depuis des

certaines d'années. Après les cottages riants et les modernes installations de la Suisse, ces maisons aux fenêtres en ogive surplombant les petites rues sinueuses, les vieilles enseignes grinçant au moindre vent, les gens attablés dans les archaïques tavernes devant leur pot de bière et d'ale, formaient un contraste saisissant.

On se serait cru transporté dans un autre monde et pourtant tout cela parlait au cœur d'Audrey un langage connu. Elle connaissait chaque bois, chaque roc, chaque miroitement de l'eau. Elle aimait ce ciel de tulle bleuté, la vallée accidentée, submergée de verdure, et la couleur des paysages. Tout ceci avait ces teintes adoucies et gracieuses qu'ont les vieilles gravures.

Chère vieille Angleterre, traditionnelle et familière !

Ici, au moins, Audrey éprouvait enfin une impression réconfortante de stabilité. Jusque-là, elle avait cru vivre un rêve mué parfois en cauchemar. Maintenant, enfin, elle retrouvait son âme.

Donald avait eu raison. Il suffisait de ce retour

pour dissiper son trouble et apaiser ce malaise qui, depuis son accident, flottait en elle comme une imprécise menace.

Elle appuya sa tempe sur l'épaule du conducteur et ses larmes jaillirent. Des larmes bienfaisantes qui l'allégeaient d'un mal sourd et imprécis. La main de Don alla chercher la sienne et la serra.

– Je comprends ce qui se passe en vous, Audrey, je comprends l'émoi de ce retour. Ne vous tourmentez pas, ma chérie. Peu à peu, la sérénité vous reviendra, vous verrez, et cette insouciante gaieté que j'aime tant chez vous. En attendant, je ne veux rien brusquer. Je ne serai près de vous, tant que vous le désirerez, que le plus tendre et le plus fraternel des amis.

Un flot de gratitude submergea le cœur d'Audrey.

– Oh ! Don, vous êtes bon. Je vous remercie.

Elle rougit furtivement d'avoir été devinée. En fait, elle s'était vaguement dit qu'elle eût mieux aimé revenir seule au bercail. Et voilà que Don

avait surpris sa pensée secrète. Il comprenait, il compatissait. Il apaisait d'avance toutes ses appréhensions. Quel merveilleux ami il pourrait être !

Oh ! oui, elle l'aimerait. Elle débusquerait pour lui cet amour enterré au fond de sa conscience. Il fallait qu'elle rendît à Donald tout ce qu'il faisait pour elle en cette pénible période.

Elle s'enquit soudain :

– Quand Élisabeth rentre-t-elle ?

– Je pense que son bateau ne tardera pas à toucher Southampton.

Il ajouta :

– Elle sera agréablement surprise de nous trouver mariés.

– N'était-elle pas au courant de nos fiançailles ? s'enquit Audrey.

– Sans doute. Mais elle ne pouvait se douter que le mariage se ferait si vite.

– Ne sera-t-elle pas fâchée que nous ne l'ayons pas attendue ?

– Elle appréciera les circonstances, soyez tranquille, et ne nous en voudra nullement. Trop heureuse que vous soyez devenue sa belle-sœur.

C'était vrai et c'était le seul avantage de ce mariage qui apportât une joie sincère au cœur tourmenté de la jeune épouse.

Au seuil de la grande vieille maison, Ellen les attendait avec le trio des serviteurs qui se tenait respectueusement à l'écart.

Audrey avait eu une exclamation de plaisir en voyant se dresser, dans la chaude lumière du soleil couchant, la haute silhouette du vieux manoir. Maintenant, elle embrassait les joues parcheminées des Forbes et celles, plus fraîches, de Maggy, comme si elle n'avait jamais dû les revoir.

Pendant que Martin guidait le nouveau maître vers le garage, Audrey laissa les deux servantes se débrouiller avec les bagages et alla faire le tour des aîtres.

L'escalier lui parut monumental, après ce long séjour en Suisse où tout était à une moindre

échelle.

– Donald m’a demandé de l’installer provisoirement dans la chambre d’amis, glissa Ellen qui surgit derrière elle.

Audrey rougit furtivement. Elle éprouvait une sensation de culpabilité. Pourtant, elle acceptait avec reconnaissance la délicate décision de son mari. La pensée d’une intimité entre eux l’épouvantait.

La chambre d’amis qu’Audrey tint à inspecter pour s’assurer que l’hôte aurait tout le confort souhaitable, était spacieuse et éclairée par deux fenêtres à meneaux. L’une des parois était meublée par le lit à colonnes. Une salle de bains modernes avait remplacé l’étroit cabinet qui lui faisait suite et qui servait autrefois à enfermer les innombrables et volumineuses robes des trisaïeules.

Un peu plus loin était l’appartement de jeune fille d’Audrey. Elle arpenta le couloir, humant avec enchantement les senteurs complexes où se discernaient les arômes des bois, du foin, de menthe séchée et de pommes.

Elle avait complètement transformé la pièce dont elle avait fait sa chambre de jeune fille. Des rideaux de soie bouton d'or s'accrochaient au-dessus des fenêtres et leur teinte contrastait heureusement avec la peinture vert Nil des murs et du plafond sculpté.

Elle en avait exclu les lourds fauteuils, les cathèdres et les coffres, mais la chaise longue et la coiffeuse d'acajou, ainsi que le bureau-secrétaire en bois satiné figuraient la note authentiquement ancienne de ce décor modernisé.

Une salle d'eau, de claire mosaïque, dont la baignoire encastrée dans le dallage du sol avait les proportions d'une petite piscine, complétait l'appartement.

Audrey s'assit devant son bureau. Toute une correspondance, parvenue pendant son absence, l'attendait dans le classeur. Il y avait aussi des journaux sous leur bande.

— Veux-tu déjà dépouiller ton courrier ?
s'étonna Ellen. Il a tant fait que d'attendre, tu peux remettre ce soin à demain.

Audrey ne répondit pas tout de suite. Sa main, qui avait repris sa fébrilité, éparpillait les enveloppes timbrées. Elle les scruta anxieusement. Rien ne lui parut anormal. Elle eût pu mettre un nom sur toutes ces écritures émanant de relations et d'amis.

Elle soupira. Qu'avait-elle espéré trouver ? Quelque chose qui pût l'éclairer sur le mystère de ces trois mois perdus ?...

Ellen la regardait, vaguement apitoyée. Drapée dans sa robe noire qui soulignait son corps svelte, elle gardait une étonnante jeunesse d'allure.

– Viens dîner, fit-elle, comme retentissait le gong, en passant son bras sous la taille mince d'Audrey. J'ai commandé un menu typiquement anglais, pour fêter votre arrivée : du *roastlamb* à la sauce à la menthe, du *ham pie* et un de ces poudings pour lequel Kate s'est surpassée.

– Tu es une vraie amie pour moi, Ellen, murmura Audrey avec gratitude.

Pour la première fois depuis des mois, elle avait dormi d'un sommeil calme et sans rêve, dans sa jolie chambre retrouvée.

Au matin, elle s'éveilla, fraîche, légère, avec une sensation d'euphorie qu'elle n'avait pas eue depuis longtemps.

Comme elle ouvrait les yeux, l'odeur du thé, échappée des cuisines au rez-de-chaussée, lui parvint à travers la fenêtre entrebâillée, mêlée à celle de la terre fraîche et des vieilles solives.

Agenouillée devant la pile de fagots et de bûches, Maggy, les joues rouges comme des pommes d'api, soufflait sur la flamme qui s'élança soudain et crépita joyeusement. Sa danse folle et colorée vint participer à l'optimisme d'Audrey qui battit des mains.

– Voilà un feu comme il ne s'en allume que dans les cheminées du Worcestershire ! s'écria-t-elle gaiement. Quel temps fait-il, Maggy ?

– Oh ! miss Audrey, un temps splendide. On aurait pu se passer de feu ce matin. Je vais

chercher le breakfast.

– Non, attends un instant...

Le sourire s'était effacé sur la bouche de la jeune femme. Elle devint pensive et grave.

– Est-ce que... Monsieur est levé ?

– Oh ! miss Audrey, il y a longtemps. Oncle Martin lui a sellé Diane et il est parti avec Mrs Ardington chevaucher dans la vallée.

– Bravo ! approuva Audrey qui s'étira voluptueusement sur ses oreillers. J'ai tout le temps de paresser... et de prendre mon petit déjeuner au lit. Va me le chercher, Maggy.

Maggy vola vers le couloir. Audrey l'entendit chanter. Maggy était contente, comme toute la maisonnée, de voir la jeune maîtresse rentrée au bercail.

« Moi aussi », songea Audrey, en redressant son buste pour contempler, à travers les petits carreaux le paysage familier : la lumière matinale baignait les hêtres, les chênes et les érables d'un rose impondérable et changeant ; des fils de la Vierge brillaient, suspendus féeriquement dans

l'atmosphère ; des vallonnements boisés s'éloignaient jusqu'à l'horizon.

– Il me semble que je rêve de me retrouver ici, murmura Audrey.

Le site et la maison lui étaient chers comme lorsque, écolière ou étudiante, elle y revenait pour les vacances, après les avoir longtemps quittés.

Le bruit bien connu de la table roulante sur les dalles polies du couloir lui arracha un mouvement de satisfaction. On lui apportait un vrai déjeuner anglais. De bon appétit, elle engloutit les œufs au bacon et la confiture d'orange, puis, accoudée aux oreillers de dentelle, le visage détendu, elle commença à déplier le *Daily Mirror*.

Elle se souvint tout à coup des journaux demeurés sous leur bande, sur son bureau.

– Passe-moi la pile, là-bas, veux-tu ? ordonna-t-elle à Maggy.

La petite Anglaise obéit. Et Audrey se plongea dans l'examen des nouvelles qui commençaient,

à vrai dire, à perdre de leur actualité.

Elle n'avait plus lu un journal depuis sa maladie. C'est à peine si, dans les derniers temps de son séjour à la clinique, elle avait pris quelquefois un communiqué de la radio. C'étaient là tous les vagues échos qu'elle avait reçus du monde.

Elle commença à parcourir directement les colonnes des feuilles périmées. C'était un hebdomadaire régional, auquel Audrey était abonnée, et qui résumait une fois par semaine les événements mondiaux pour les habitants du comté, mettant le point sur les nouvelles qui intéressaient spécialement la région.

On y avait souvent parlé d'Audrey Ardington : la petite localité s'honorait des exploits sportifs et de la vigoureuse personnalité de la brillante héritière dont tout le monde, à des lieues à la ronde, connaissait la famille et l'ascendance.

En dépliant un des derniers journaux de la pile, l'attention de la lectrice fut brusquement attirée par une photo s'étalant en deuxième page. Sa bouche s'arrondit d'étonnement, tandis qu'elle

lisait le communiqué qui accompagnait cette image d'elle-même qu'elle connaissait bien.

Les mains tremblantes soudain, elle alla vivement à la date : le journal avait paru la première semaine de mars, deux semaines avant son accident.

Ses yeux agiles et perplexes revinrent au texte, qu'elle se mit à relire lentement, en pesant chaque syllabe, comme si elle avait peine à se persuader de leur réalité.

Oui, ces lignes avaient de quoi la stupéfier :

Nous apprenons avec intérêt, communiquée par le Club Alpin Suisse, la nouvelle que notre compatriote, miss Audrey Ardington, dont les qualités sportives et le courage ont déjà été mis en valeur dans plusieurs compétitions, vient de s'inscrire dans les participants de la future expédition au Tibet. Cette expédition partira en juin prochain, renouvelant les promesses du colonel Hunt qui, on s'en souvient, avait offert à la reine Elisabeth II, pour la cérémonie solennelle de son couronnement, la conquête du « Toit du Monde ».

Miss Ardington est une fervente de la montagne et une initiée. Nul doute que l'audacieuse troupe qui a réussi à l'enrôler ne trouve en elle une de ses meilleures recrues, qui aura sa large part dans une victoire destinée à étendre glorieusement le rayonnement du Commonwealth britannique.

S'étant bien assurée qu'elle ne rêvait pas, que c'était là la signification de l'article, Audrey ne put retenir une sourde exclamation.

Elle s'était donc engagée dans l'expédition tibétaine ? Qu'elle en ait eu l'envie dévorante ne l'étonnait pas. Elle s'était passionnée pour les exploits du colonel Hunt et de ses compagnons. Mais comment elle était arrivée à signer cet engagement, sa mémoire rétive se refusait à le lui révéler.

Elle avait beau creuser ses souvenirs. En vain ! La confusion de son esprit pour ce qui touchait à cette période curieuse de sa vie – curieuse et angoissante – demeurait complète.

– C'est affreux ! gémit-elle en se laissant aller en arrière avec découragement.

Combien d'autres actes de la vie lui échappaient ainsi ? Elle se mit à rire sans la moindre gaieté, d'un rire amer et douloureux.

– Après tout, j'ai peut-être tué quelqu'un ?... Sait-on jamais !...

Toute son euphorie première, tout cet allègement qu'elle avait éprouvé à se retrouver dans la vieille maison de toujours, avait disparu, balayé d'un coup par le désespoir qui, à nouveau, submergeait son cœur.

– Oh !... s'exclama-t-elle, comme une idée se faisait jour, soudain, dans son cerveau. Ellen et Donald doivent être au courant... et ils ne m'ont rien dit !

Ardemment, elle réfléchissait.

Mais oui, ils devaient fatalement être au courant. Ce journal campagnard n'avait pas été le seul, certes, à donner l'information. Celle-ci avait dû paraître dans les grands quotidiens. Assez souvent, Audrey s'était plainte des indiscretions des journalistes à son endroit. Tous les journaux d'Angleterre avaient dû annoncer la participation

de la championne à l'expédition tibétaine.

– *Ils* n'avaient pas le droit de me cacher cela, protesta, à voix haute et révoltée, Audrey, qui sentait une sourde rage l'envahir. De quoi aurai-je l'air, vis-à-vis des gens, si je me dérobe maintenant à un tel engagement ?

Pour la première fois, la pensée d'une collusion entre Ellen et Donald lui apparut et elle en ressentit un choc, une obscure angoisse.

Bien sûr, ils avaient été guidés par le souci de la protéger, de ne pas compromettre sa guérison par un souci nouveau, une préoccupation déprimante. Mais cela ne représentait pas, pour elle, une excuse de leur part. *On n'avait pas le droit de lui voler sa vie...* Ils auraient dû lui rendre compte de tout ce qu'ils savaient de ses faits et gestes...

L'âme en désarroi et animée d'un sourd ressentiment contre son mari et sa belle-mère, elle procéda fébrilement à sa toilette, afin d'être sur pied pour les recevoir quand ils reviendraient de leur promenade équestre.

Dès qu'elle entendit les sabots des chevaux sonner sur le sol de la cour, elle prit les journaux et descendit dans le hall.

Ellen entra la première, les joues fardées d'air pur et un sourire heureux sur le visage. Elle vit tout de suite qu'il y avait de la rancune dans les yeux bleus de sa belle-fille. Sa face perdit son allégresse et se ferma.

– Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle avec inquiétude en s'avançant vers Audrey pour l'embrasser. Celle-ci se raidit.

– Je suis outrée de ce que vous avez fait, Ellen...

La voix d'Audrey éclatait de colère.

À ce moment, Donald entra et s'immobilisa sur le seuil, regardant tour à tour les deux femmes avec surprise.

Ellen s'était figée à quelques pas de sa belle-fille. Toutes deux se mesurèrent du regard, avec hostilité.

– Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Donald.

Il n'avait pas eu le temps de se débarrasser de

sa cravache. Il la posa sur un fauteuil et s'avança vivement vers Audrey.

– Vous semblez affolée, ma chérie ?

– Il y a de quoi, dit amèrement Audrey en se reculant pour se dérober à l'étreinte de son mari.

Don et Ellen échangèrent un rapide coup d'œil. Don eut soudain l'air malheureux d'un chien battu. Les minces sourcils d'Ellen se rapprochèrent et ses yeux gris se durcirent.

Audrey brandit le journal dans leur direction.

– Pourquoi ne m'avoir pas mise au courant d'une chose si importante pour moi ? jeta-t-elle d'une voix vibrante de courroux.

Ellen haussa les sourcils dans une expression d'étonnement interrogateur. Quant à Don, il prit brusquement le journal et chercha ce qui avait pu motiver l'étrange réaction de sa jeune femme.

– Quelle chose ? Ah !...

Il voyait enfin ce qui avait irrité et provoqué l'explosion d'Audrey. Il parcourut les lignes du regard. Ellen fit quelques pas pour venir lire par-dessus son épaule. Ses belles lèvres esquissèrent

une moue et elle reporta menter avec des regrets et la nostalgie de cette expédition à laquelle vous ne pouvez plus participer ?

Les yeux bleus d'Audrey foncèrent.

– Et pourquoi n'y participerais-je pas ?
répliqua-t-elle dans un éclat. Maintenant que j'ai, heureusement, connu l'engagement que j'avais pris, qui vous dit que je m'y déroberai ?

Il la regarda, stupéfait, tandis qu'Ellen, la tête un peu inclinée, suivait attentivement cette joute.

– Mais il n'en peut être question, voyons !
C'est absurde !

– Pour quelle raison ?

La voix de Don était un peu moins assurée.

– À cause de votre état, d'abord.

– Mes jambes vont presque bien. Vous m'avez promis que, dans un mois je marcherais comme avant et que je pourrai recommencer le ski.

– Je le maintiens. Mais il serait ridicule de croire que vous pourriez tout de suite affronter les fatigues énormes d'une telle expédition.

– Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?
J'ai toujours mis fort peu de temps à récupérer.

– Et puis, vous oubliez que vous êtes ma femme, dit Donald d'un ton presque sec.

La figure mince et pâle d'Audrey s'altéra. Elle regarda Donald sans tendresse.

– D'accord. Mais quand vous m'avez persuadée de le devenir, j'ignorais que j'avais un engagement antérieur, un engagement qui passe avant tous ceux que j'ai pu prendre après.

Ils se mesuraient, comme deux adversaires, prêts à croiser le fer. Ellen s'était doucement éclipsée.

Le premier, Donald reprit le contrôle de lui-même.

– Ne nous énervons pas, Audrey, ma chérie. Je comprends tout ce que cette situation a de pénible, de désagréable pour vous, et j'excuse votre... vivacité. Mais je vous aime trop, j'ai trop le souci de votre santé, le désir de vous voir vous rétablir complètement pour vous laisser tenter une telle folie.

– Libre à vous d'appeler cela une folie, répliqua-t-elle, les dents serrées, mais il y a une chose que je dois vous dire nettement, Donald : quand j'ai accepté – peut-être un peu légèrement – de tenir les engagements que j'avais pris avec vous pendant cette période d'inconscience qui met une ombre si lourde sur le présent, je n'entendais pas renoncer à tout ce qui a fait ma raison de vivre jusqu'alors.

« Comment j'ai été amenée à m'intégrer dans l'équipe qui a projeté l'expédition, je ne le sais pas encore. Mais ce que je réalise très bien, c'est que cela correspond à l'un de mes rêves les plus ardents. Ce sera pour moi une aventure merveilleuse, l'aventure de ma vie. Vous ne pouvez pas m'en frustrer.

Il la considérait, décontenancé, paraissant souffrir. Ses traits avaient une âpreté qui le vieillissait soudainement.

– Je ne savais pas que cela vous tenait tant à cœur, ma chérie.

Elle hocha la tête.

– J’ai bien peur qu’il n’y ait beaucoup de choses de mois que vous ignoriez, Donald... et que ce mariage, noué en des circonstances si bizarres, ne soit une erreur.

Il s’émut davantage.

– Ne parlez pas ainsi, Audrey, – sa voix était sèche et altérée, – vous me faites mal.

Il s’était approché d’elle vivement. Elle ne recula pas, cette fois. Elle l’attendait, passive, inerte, une moue incertaine sur sa bouche désenchantée.

Le bras de Don, qui allait entourer sa taille, retomba le long de sa hanche. Son visage se serra étroitement.

– Je regrette, Don, dit-elle avec une douceur inattendue. Vous méritiez sans doute une compagne plus agréable que moi. Nous avons été tous deux un peu inconsidérés.

Elle marcha vers le jardin et franchit la porte sans qu’il essayât de la retenir. L’air était doux et, sur les pelouses, c’était un éden de fleurs.

Audrey alla s’asseoir sur le muret du perron.

En profil perdu, elle contempla la perspective verte des bois lointains. Ses mains triturèrent une feuille qu'elle avait machinalement détachée de l'un des vases de fer forgé où s'enroulaient les volutes capricieuses des lierres.

À travers la porte ouverte, Donald la regardait avec, sur sa face creusée, une expression à la fois avide, mélancolique et passionnée.

Soudain, il parut prendre un parti.

Il traversa vivement l'espace qui le séparait de sa jeune femme boudeuse et solitaire.

Au bruit de son pas, elle se retourna pour le regarder venir. Elle l'accueillit d'un sourire triste, qui voulait s'excuser.

– Je viens de m'arrêter à une décision, Audrey.

Tout de suite, elle se cabra. Son menton levé, sa bouche contractée et ses yeux orageux le prévinrent de sa rébellion et affirmèrent son entêtement.

– Vous participez à l'expédition, puisque tel est votre désir, et je me proposerai comme

médecin de l'équipe, s'ils veulent bien de moi.

– Oh ! Don, vous arrangeriez cela ?

Toute l'attitude d'Audrey avait changé. Dans son visage ravissant, ses yeux brillèrent comme des étoiles.

– Pardonnez-moi, dit-elle en prenant furtivement la main de son mari pour y poser ses lèvres tièdes et douces.

– Ne faites pas ça, Audrey ! s'exclama-t-il en lui retirant sa main un peu brusquement.

Elle inclina la tête de côté, avec une inconsciente coquetterie, et le regarda entre ses cils.

– Comment pourrez-vous accepter mon mauvais caractère, Donald ? Je suis une abominable épouse, irritable, volontaire et emportée. Je fuse à la moindre contrariété. Mais vous, vous êtes un amour, acheva-t-elle calmement.

Il l'étreignit, la serrant étroitement contre lui.

– Soyez comme vous êtes, Audrey, pourvu que je ne vous perde pas.

Il se pencha et prit une mèche de ses cheveux lumineux qu'il laissa couler entre ses doigts. Audrey le laissa faire avec indulgence. Elle pensait à l'expédition, à ce projet merveilleux qu'elle avait formé à un moment de sa vie et à l'intense joie qu'elle avait dû en éprouver. Cette joie, elle la tenait maintenant, elle l'avait rattrapée, au milieu des ténèbres de son amnésie. Elle lui communiquait cette ivresse mystérieuse que chaque appel de la montagne faisait sourdre en elle.

Cette attirance magnétique avait été pour elle, toujours, comme une vocation, et plus encore peut-être maintenant. Oui, il lui paraissait qu'elle était encore plus attirée qu'avant son accident.

Elle sentait à peine les mains de Donald effleurer son visage pensif. Des images traversaient son esprit comme un beau film enchanteur : des images de neige, d'ascension, de cordée, de halte sous la tente, de campements, de colonnes cheminant au long de torrents et de sentiers inconnus.

Quand elle s'arracha à son rêve obsédé, le

visage de son mari était tout près du sien, si près que ses cheveux frôlaient sa joue.

Elle se sentit fondre de gratitude pour ce qu'il lui permettait, qu'il lui apportait. Ce fut elle qui prit entre ses deux mains la figure tourmentée de Donald et qui l'attira vers sa bouche, pour un baiser où elle mit toute sa nostalgie, sa confusion et sa ferveur reconnaissante.

V

Lisbeth descendit allègrement du train à la gare Charing Cross. Elle portait une valise en plastique vert sombre, un tailleur gris sous un manteau de voyage en loden et un béret de daim, planté sur ses cheveux cuivrés.

Elle était mince, jeune et frémissante de vie.

Ses yeux marron, doux et vifs, errèrent une seconde sur les groupes qui attendaient derrière le portillon d'arrivée. Elle aperçut Donald et Audrey et sa figure s'illumina. D'un pas assuré, elle se dirigea vers eux et passa bientôt des bras de son frère dans ceux de sa belle-sœur.

– Quelle joie de vous revoir !... Et ensemble !... Je crois rêver. Tu as bien reçu mon message ? s'informa Donald.

– À l'escale de San Francisco, oui. Et toi, mon télégramme ?

– Bien sûr.

Il enchaînait aussitôt :

– Nous sommes venus à Londres pour t’embrasser plus tôt et être là à ton arrivée, mais, en principe, nous sommes toujours installés à Peacock Castle. Audrey s’y refait une santé en attendant le départ pour l’expédition au Tibet.

– C’est vrai, j’ai entendu parler de ce magnifique projet. Vous allez tous deux me donner des détails complémentaires. Je grille de...

– Oui, coupa Donald, tout à l’heure. Parlons de toi, de ta croisière. Cela s’est bien passé. ?

Tout en parlant, il s’était interposé entre les deux femmes et les avait prises chacune par un bras.

Il se mit à poser des questions à sa sœur sur un mode rapide, lui laissant à peine le temps de respirer entre les réponses.

– Ouf ! gémissait celle-ci, essoufflée et rieuse, tu m’étourdis, Don. Tu es devenu une tornade !...

– Il y a si longtemps qu’on ne s’est vu, sœurette. J’ai bien le droit de t’interroger...

Ils gagnèrent l'endroit où était parquée l'Austin. Ellen attendait, assise à l'arrière. Elle n'avait pas voulu troubler les premières effusions du frère et de la sœur.

Les deux femmes se saluèrent, Ellen avec une amabilité extrême, Lisbeth avec réserve, car elle n'avait jamais beaucoup sympathisé avec la belle-mère de son amie, dont elle partageait l'animosité latente pour l'intruse.

Elle remarqua que cette animosité semblait avoir disparu et que des rapports beaucoup plus affectueux s'étaient instaurés entre Mrs. Ardington et Audrey.

Ellen rappela à sa belle-fille qu'elles étaient attendues pour un essayage.

Audrey, qui s'était assise à côté d'Ellen, laissant le siège avant, près du conducteur, libre pour l'arrivante, expliqua :

– Je profite de ma présence à Londres pour avancer mes préparatifs d'équipement en vue du futur départ. Veux-tu m'excuser, chérie ? Don te reconduira à la maison.

– D'accord, acquiesça Lisbeth. D'autant que j'ai toutes mes valises à défaire. Mes bagages ont dû déjà arriver *at home* par les bons offices de la compagnie.

– Je t'attends à Peacock Castle, dès que tu pourras, n'est-ce pas ? sourit Audrey en embrassant sa belle-sœur, quand la voiture l'eut déposée sur le trottoir, devant l'immeuble de Watson and Sons, où l'attendait son rendez-vous.

– Certainement, chérie. Merci et bonne chance pour ton essayage.

À part elle, Lisbeth trouvait qu'Audrey en usait assez cavalièrement avec elle. En d'autres temps, elle lui eût consacré sa soirée. Elle aurait voulu bavarder de longues heures. Sans doute le mariage l'avait-il changée.

Lisbeth n'occupait plus, maintenant, la première place dans le cœur de son amie d'hier. Et ce titre nouveau de belle-sœur ne remplaça pas l'autre, pour les confidences et l'intimité des cœurs.

En soupirant, elle se réinstalla à côté de Don

qui embrayait vivement, comme s'il eût voulu, lui aussi, séparer rapidement les deux amies.

Lisbeth occupait, dans le quartier artiste de Chelsea une chambre meublée et un cabinet de toilette qu'elle louait à une vieille demoiselle.

Depuis qu'elle avait pris cet emploi à bord des bateaux de la compagnie de navigation, elle avait pratiquement abandonné la maison où son frère avait installé son cabinet. Elle y revenait pour les vacances, surtout lorsque Audrey séjournait dans les Midlands.

L'amitié très vive qui liait les deux jeunes filles datait du temps où elles avaient fait ensemble leurs études à l'université et qu'elles y avaient partagé la même chambre. Mais la vie d'Audrey, beaucoup plus riche que Lisbeth, était devenue par la suite très différente, sans, pour cela, que leurs sentiments en soient affectés. Au contraire.

À l'endroit de son frère, Lisbeth gardait toujours une certaine réserve. D'abord, il était son aîné de plus de douze années. Leurs études respectives les avaient toujours séparés et, même

lorsqu'ils se retrouvaient ensemble, durant les congés, sous la garde de leur tante Elsa, qui remplaçait, dans la vieille maison des Midlands les parents morts prématurément pendant la guerre, victimes eux aussi des bombardements, leurs âges et leurs goûts réciproques tenaient assez éloignés l'un de l'autre le frère et la sœur.

Il n'y avait pas non plus une grande ressemblance physique entre eux. Au contraire de Donald, qui était blond au teint clair, typiquement Anglais, très maigre et les traits aigus, elle avait un air de vigueur et de bonne santé.

Ses stations sur le pont du bateau, face aux embruns et au vent de mer, ses bains à toutes les escales, sa vie au grand air avaient hâlé son teint.

Son visage était trop impertinent pour être beau – elle possédait ce qu'on appelle un minois spirituel – et sa bouche avait des proportions trop généreuses, mais ses lèvres avaient de l'éclat et ses larges dents bien plantées meublaient sereinement son sourire.

Le ventre parfaitement plat, les hanches minces, la poitrine ronde, les jambes longues et

fuselées, elle avait tout l'aspect d'une sportive. Sa voix allait avec ses manières et son allure, à la fois directe et cordiale ; et ses yeux marron regardaient toujours l'interlocuteur avec une assurance tranquille et sûre.

Les mains sur le volant, Donald conduisait adroitement dans le dédale des rues encombrées, retardé par les nombreux feux rouges. Il semblait tout à coup beaucoup moins loquace que tout à l'heure.

La première, Lisbeth rompit le silence.

– Quelle étonnante chose de vous trouver mariés, Audrey et toi ! murmura-t-elle, en tournant son profil pensif vers le conducteur. C'est la dernière chose à laquelle je me serais attendue...

– Qu'y a-t-il de si étrange à cela ? riposta Donald avec un soupçon de nervosité dans sa voix devenue légèrement irascible. Trouves-tu que je ne fasse pas un mari potable ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire, rectifia Lisbeth, conciliante. Je suis sûre, au contraire,

que tu dois faire un très bon mari : sérieux, prévenant, généreux. Et puis, je savais que tu étais amoureux d'Audrey. Je l'avais compris avant le départ. Non, c'est plutôt d'Audrey que je trouve... enfin que j'ai été surprise. Si tu veux que je te parle sincèrement, je croyais plutôt que... bref, que tu ne lui étais pas sympathique !

– Il faut croire que tu t'étais trompée, dit-il brusquement. Pour une fois, ta psychologie a été en défaut...

La main de Lisbeth se posa sur la poignet de son frère. Elle eut un sourire désarmant.

– Ne te fâche pas. Tu ne doutes pas que je ne sois *très, très* contente de ton choix ?... Es-tu heureux ?

Elle lui avait posé la question en tirant son étui de cigarettes de son sac à main, sans le regarder. Il prit l'allume-cigarette, sur le tableau de bord, et le lui tendit.

– Tu ne m'as pas répondu, remarqua Lisbeth, un peu étonnée. Je ne voulais pas être indiscreète.

– Tu ne l'es pas. Mais, enfin, si j'ai épousé

Audrey, c'est que je l'aimais, non ?

– Cela ne résout pas la question, s'entêta-t-elle avec son beau calme imperturbable.

– Si elle a accepté, je suppose qu'elle m'aimait aussi ?

Lisbeth laissa échapper quelques bouffées avant de répondre :

– Oui. Cela paraît évident.

Son frère lui jeta un regard oblique, puis ramena son attention sur sa conduite.

– Naturellement, reprit-il au bout d'un petit temps, les suites de son accident se font encore sentir et cela complique un peu les choses. Audrey est restée très impressionnable. Son amnésie... temporaire crée chez elle un état d'alarme, d'inquiétude, qui la rend un peu... anxieuse, parfois. Il est possible que tu la trouves bizarre.

– Jusqu'ici, et autant que j'aie pu en juger durant les quelques minutes que nous avons passées ensemble, je l'ai trouvée plutôt... distante.

Don hochala tête.

– Ne t'en émeus pas. Elle a reçu un rude choc. La chute qu'elle a faite dans un ravin très profond et les heures qu'elle a dû passer là, sans soins, en attendant les secours, l'ont durement secouée. Il n'est pas étonnant qu'il lui en reste quelque chose. Cela passera à la longue. Pour le moment, c'est assez pénible.

Voyant que Lisbeth allait parler, il enchaîna presque aussitôt :

– Ne va surtout pas lui faire des remarques à ce propos !... C'est un sujet sur lequel il ne faut pas ramener sa pensée, son attention. Sois très prudente dans tes conversations avec elle. Et même, vois-tu...

Il hésita une seconde. Sa bouche esquissa une grimace embarrassée, puis il dit, très vite :

– Il serait bon que, pendant quelques semaines au moins, tu la voies le moins possible. Tu me rendrais un réel service.

– Ne pas voir Audrey ? s'exclama Lisbeth, effarée. Mais c'est ma belle-sœur, tu voudrais

que j'espace mes visites ?

La main de Donald quitta le volant pour effleurer le genou de sa passagère. Il avait l'air troublé. Ses yeux inquiets cueillirent dans le rétroviseur le regard peiné de Lisbeth.

– Je comprends combien cela doit te paraître dur, dit-il, sur un ton confus qui quêtait l'indulgence, mais je t'en prie, sœurlette, fais-le pour moi. Je suis médecin. Je sais ce qui peut être nuisible à Audrey. En ce moment, il faut éviter surtout qu'elle revienne sur cette période du passé qui la tourmente. Tu as été mêlée à cette période. C'est pourquoi il serait mieux qu'elle te voie le moins possible pour ne pas être amenée à faire un retour en arrière, à te poser des questions, à s'appesantir sur cette lacune de mémoire qui lui cause tant de désarroi.

– Mais je ne suis pour rien dans son accident ! se récria Lisbeth. Quand j'ai quitté Audrey, elle était en parfaite santé. Elle venait justement de triompher dans ses premières épreuves. On la fêtait ce soir-là à l'hôtel. Elle était en pleine euphorie. Je ne pourrais lui rappeler aucun

mauvais souvenir. Nous avons dansé gaiement jusqu'au matin.

– Tu es un des témoins d'une période de sa vie qui lui a été arrachée, dont elle a été amputée... au moins momentanément. Tout ce qui lui parle de cette blessure l'irrite, la chagrine, la hante et, en conséquence, compromet sa guérison.

Sa voix se fit suppliante :

– Veux-tu, s'il te plaît, Lisbeth, m'aider à la guérir et faire ce que je te demande ?

Remuée par le tourment visible de Donald, Lisbeth acquiesça :

– S'il n'y a que ça pour qu'Audrey retrouve la paix et l'équilibre, j'y consens volontiers. Je la verrai peu sans pour cela lui donner l'impression que je la fuis, car je suppose qu'elle m'en voudrait d'une abstention qui n'est pas dans mes habitudes.

– Tu peux toujours arguer de tes occupations pendant le temps que tu passes à terre. Quand remarques-tu ?

– Pas avant deux mois et demi. Je ne serai pas

encore partie au moment où vous vous engagerez dans cette expédition dont vous m'avez parlé. Mais, Donald... – le ton de Lisbeth s'était empreint de perplexité. – Tu ne penses pas que c'est imprudent de laisser Audrey s'engager dans une telle entreprise, si elle n'est pas plus rétablie de son accident que tu ne le dis ?

Soucieux, Don haussa les épaules.

– Je n'ai pu arriver à l'en dissuader.

– Affronter les fatigues d'une telle performance me paraît un peu fou...

– Audrey n'a rien voulu savoir pour renoncer à ce projet qui lui tient à cœur. Elle s'était fait inscrire avant son accident. Elle veut remplir son engagement. Pour ne pas la contrarier, j'ai cédé... à condition que je ferais partie de l'expédition en qualité de médecin.

– Et ils t'ont accepté ?

– Pourquoi pas ? Ils ont besoin de toutes les bonnes volontés. De plus, le fait qu'Audrey ait tenu à financer une partie de l'entreprise m'a puissamment aidé à emporter l'accord des

responsables de la mission. Cela m'a allégé d'un grand poids...

Son front se rembrunit.

– Si ma femme seule avait affronté les aléas de l'expédition, je ne me le serais pas pardonné. De quoi aurais-je eu l'air ?

Lisbeth savait combien son frère attachait de prix à l'opinion du monde. « De quoi aurais-je l'air ? » Cela surtout importait : de quoi il pourrait avoir l'air auprès des amis et des relations. En escortant Audrey, il faisait sien son projet et cela sauvait la face.

– Hue... Évidemment.

– Tu n'as pas peur que tes affaires souffrent de ton absence ? Tes malades, ta clientèle ?

– Mon assistant prendra la direction de mon cabinet. En ce moment, j'y consacre tout le temps que je peux, en dehors des travaux que je dois faire pour notre futur voyage.

En fait, c'était lui qui s'occupait de tout, tandis que la jeune femme demeurait la plupart du temps à Peacock Castle, s'imposant une

discipline sévère afin de retrouver ses forces et sa forme.

Donald avait effectué toutes les démarches pour vérifier la participation d'Audrey à l'expédition, obtenir les détails restés nébuleux de son inscription première et se faire lui-même admettre dans l'équipe.

... Le frère et la sœur se séparèrent au seuil du petit appartement de Chelsea. Lisbeth, perplexe et profondément inquiète, encore qu'elle affectât une certaine désinvolture ; lui, soucieux et secret.

Le soir, chez elle, Audrey se montra pareillement pensive et mécontente d'elle-même. Elle avait conscience de n'avoir pas été assez chaleureuse avec Lisbeth. Elle devait s'avouer qu'elle n'avait rien fait pour avoir un tête-à-tête avec son amie. La vérité est qu'elle avait peur de ce tête-à-tête. Elle avait peur des questions qu'aurait pu lui poser Lisbeth. En fait, qu'aurait-elle répondu, si Lisbeth lui avait posé la question :

« Es-tu heureuse ? »

Et plus encore si elle lui avait demandé
abruptement :

« Aimes-tu Donald ? »

Comment aurait-elle pu lui cacher son désarroi
intime, son désespoir, devant le vide étrange de
son cœur ?... Aurait-elle osé lui traduire cette
impression de répulsion qu'elle éprouvait parfois
à l'égard de Donald, jusqu'à la nausée, et qu'elle
se reprochait comme une impardonnable faute ?

Hélas ! tout cela était très grave.

Elle supposait bien que c'était une des
conséquences navrantes de son état, de son
amnésie. Sans doute cela passerait-il. Mais elle
en souffrait. Et Donald aussi en souffrait, bien
qu'il fit tout le possible pour ne pas paraître s'en
apercevoir. Leur ménage était un échec, jusqu'à
présent. Elle ne devait pas se le dissimuler.

À cause de ces réticences, de cette réserve
hostile qu'elle subissait sans pouvoir la vaincre,
elle fuyait toute occasion d'intimité avec Donald
et c'était pour elle une torture constante, car elle
avait conscience, devant la patience, l'indulgence

de son mari, de commettre une monstrueuse injustice.

Heureusement, le présence d'Ellen apportait une opportune diversion. Discrète, effacée, elle empêchait le silence de se faire lourd entre les deux époux.

Près de la cheminée où rougeoyait un des derniers feux de printemps par l'électrophone automatique.

Ellen acheva de verser la verveine dans les tasser puis s'installa commodément devant la table pour y feuilleter le catalogue des costumes de sport et de montagne qu'elle avait ramenés de Londres.

Audrey s'arracha à sa muette rêverie et vint prendre sa verveine sur le plateau. Elle avala un cachet, les yeux mi-clos, avant de vider le contenu de sa tasse.

Comme elle passait près de lui, la main de Donald, au vol, capta son poignet.

– Vous devriez essayer de dormir sans le secours des comprimés, darling, observa-t-il,

avec une nuance de reproche dans la voix.

– Je ne peux pas, dit plaintivement Audrey. Le sommeil me fuit et je m'énerve... alors, je passe des nuits blanches jusqu'au matin.

Elle hésita un instant. Ses yeux s'assombrirent, puis, doucement mais fermement, elle dégagea sa main et alla arrêter l'appareil. La voix d'Eddie Constantine fut coupée net.

– Je crois que je vais aller me coucher, dit Audrey. Bonsoir, Ellen.

Ellen leva des yeux distraits et sourit :

– Bonsoir, chérie.

Audrey fit le tour du fauteuil et vint présenter son visage impassible aux lèvres de son mari.

– Bonsoir, Donald. Vous devez être fatigué. Vous avez eu une rude journée. Cette circulation dans Londres, tuant.

Elle eut un sourire indécis et s'éloigna de son pas glissant et souple. Sa silhouette adorable s'évanouit dans les ténèbres du couloir.

Don jeta rageusement sa cigarette dans l'âtre

où elle s'éparpilla dans un bouquet de minuscules étincelles.

– *Damn it !*

Choquée, Ellen montra une figure réprobatrice.

– Il me semble que vous jurez, Donald ? Son ton était sévère et sa bouche retenait mal une moue écœurée.

Don lui fit face brusquement.

– Avouez que nous formons un curieux couple !

– Nous ? répéta-t-elle innocemment.

Il haussa les épaules.

– Il ne s'agit pas de nous. Je parle d'Audrey et de moi. Il se leva et se mit à arpenter à pas nerveux le rectangle du tapis.

– Non, non et non ! J'en ai assez, de cette vie !

– Mais qu'est-ce qui vous prend, Donald ? demanda Ellen, haussant ses sourcils parfaits sur le calme lac de ses yeux gris.

– Il me prend que...

La main de Donald, qui s'était saisie d'un petit personnage de Copenhague posé sur la table ronde, se leva et la fragile statuette fut sur point d'aller s'écraser contre le mur. Ellen esquissa un mouvement rapide comme pour se protéger le visage. Don reposa le bibelot.

– Je vous demande pardon, mais il y a des moments où cette atmosphère me rend fou.

Il exhibait une face hallucinée. Ellen sourit, indulgente.

– Vous n'avez pas assez de patience, mon ami.

– Ah ! vous trouvez ?

– Mais oui. Vous avez affaire à une malade. Ne l'oubliez pas. Vous avez d'habitude plus de sang-froid devant vos malades. Vous êtes médecin, voyons !

Il s'emporta :

– Mais je suis le mari... et un mari amoureux, ce qui pire, ajouta-t-il à voix basse.

Il s'était laissé tomber sur le canapé, non loin d'Ellen. La tête dans ses mains, il pressa ses tempes de ses deux poings fermés.

– J’ai bien peur que cette maladie-là ne devienne chronique, commenta-t-il, comme pour lui-même.

– Le temps arrange tout, exhorta Ellen. Ne soyez pas si affolé.

– Vous en parlez à votre aise. Vous n’êtes pas en cause, dit-il, avec une sourde rancune. Votre cœur, vos nerfs, rien n’est pris dans cette aventure ? Mais, moi, je joue mon équilibre, ma vie... Ah ! j’en arrive à haïr cette maison. Je redoute le moment d’y rentrer. J’appréhende la minute où je vais me retrouver en face d’Audrey, de ses yeux insondables, de son visage tourmenté, de son air souffrant... Ah ! Ellen, Ellen... j’ai bien peur que nous n’ayons commis une énorme gaffe !

Les prunelles d’Ellen perdirent leur sérénité olympienne. Elle le dévisagea intensément.

– Eussiez-vous préféré la voir partir au bras d’un autre, d’un inconnu, sur un coup de tête, par une de ces folles impulsions dont elle était coutumière ?

Un instant, ils se mesurèrent. Les yeux gris flambaient et le profil pur de la femme avait pris une dureté qui lui redonnait tout à fait son âge. Le premier, l'homme baissa les paupières.

Il enfouit sa tête entre ses mains, d'un mouvement brusque et rageur.

– Non... je ne veux pas la perdre. Tout plutôt que cela !

Il resta un moment comme figé. Ellen entendait son souffle précipité et se demanda un instant s'il ne pleurait pas.

Elle se leva et vint jusqu'à lui. Ses traits s'étaient rassérénés. Elle appuya sa main blanche et soignée sur la nuque inclinée de Donald.

– Voyons, Don, il n'y a vraiment pas de quoi vous mettre dans un tel état. Pourquoi vous décourager aujourd'hui ? Tout est une question de temps, vous le savez bien, de temps et de prudence. Audrey s'éloigne peu à peu de ces événements qui l'ont secouée et bouleversée. Dieu merci, nous avons été là pour lui épargner les imprévisibles et redoutables conséquences de

ses actes inconsidérés. Cessez de vous tourmenter. Il faut être fort dans la vie, mon cher. Il faut vouloir ce qu'on veut. Et l'on arrive à tout... même à conquérir le cœur d'une femme, de la plus rétive, de la plus obstinée.

Elle avait mis une étrange persuasion dans ses paroles. Il releva le front et la regarda d'un air pathétique.

– Je serais plus fort, si je ne l'aimais pas autant. Moquez-vous de moi, Ellen, mais... je l'aime à en mourir, voyez-vous.

Ellen haussa les épaules. Son mince sourire se teinta imperceptiblement d'ironie et de mépris.

– Vous parlez comme un collégien, Donald... Mais je suis bien tranquille, ajouta-t-elle avec assurance, quand vous reviendrez de votre expédition tibétaine, Audrey sera éperdument amoureuse de vous à son tour et elle aura retrouvé toute son insouciance heureuse. Vous serez payé de votre amère attente, mon cher.

– Puissiez-vous être bon prophète ! dit-il sombrement.

VI

Au cours des jours qui suivirent, Audrey continua assez fiévreusement ses préparatifs. Elle se plaignit fréquemment qu'elle ne voyait pas sa jeune belle-sœur.

Cette dernière lui téléphonait, s'enquérant de ses nouvelles, mais elle arguait de multiples obligations qu'elle avait à remplir, durant le court laps de temps qu'elle passait à terre avant de reprendre son service à bord en vue de la nouvelle croisière, pour s'excuser de ne pas venir visiter le couple.

Au début de juin, Audrey téléphona à Lisbeth que, décidément, elle s'installerait à Londres pour quelques jours, ayant à voir des fournisseurs pour parfaire son équipement et prendre contact avec les éléments du groupe alpin qui devait définitivement prendre part à l'expédition.

– Je compte absolument sur toi pour dîner un

soir avec moi, déclara-t-elle. Tâche de te rendre libre et réserve-moi ta soirée. Sinon, je croirais que tu as un motif de fâcherie contre ma personne.

– Mais que vas-tu chercher ? s’insurgeait Lisbeth, très ennuyée. Bon ! je viendrai.

On rouvrit l’appartement demeuré fermé depuis le mariage d’Audrey, en fait depuis janvier, date de son départ pour le Continent, et l’ancienne femme de chambre des Ardington, Fay, fut mandée pour venir à nouveau servir son ancienne maîtresse.

Celle-ci avait éludé d’une façon très ferme les offres d’Ellen de l’accompagner dans la capitale.

– Il faut quelqu’un pour diriger la maison et préparer les repas de Donald, qui ne peut pas encore quitter ses malades et qui rentre tous les soirs à Peacock Castle. Ellen, sois un amour, remplace-moi, puisque je suis obligée de m’absenter ces quelques-jours.

Refoulant la mauvaise humeur qu’elle ressentait au fond d’elle-même, ainsi que ses

inquiétudes, Ellen acquiesça. Elle n'était pas rassurée sur le comportement de sa belle-fille qui, pour la première fois depuis sa maladie, allait vivre, livrée à elle-même. Elle aurait bien voulu la suivre. Mais Audrey était obstinée et autoritaire, et Donald et Ellen avaient compris que, cette fois, il serait inutile d'insister.

– Je ne peux pas continuer à être en tutelle, avait déclaré Audrey avec un rire qui sonnait un peu faux. Je peux fort bien passer quelques jours à Londres seule, sous ma propre responsabilité. Je ne suis pas un marmot en lisière, que diable !

« De plus, avant le voyage que je vais entreprendre, je ne suis pas fâchée de recommencer à voler de mes propres ailes.

La jeune femme manifesta une joie d'enfant quand elle se sentit débarrassée de la surveillance un peu obsédante d'Ellen et de la sollicitude de son mari, et cette période prit pour elle le goût des vacances.

Sa fidèle Fay, qui assurait le service de l'appartement durant les séjours des dames Ardington à la capitale, était efficace et

dévouée. Ce fut elle qui composa un savoureux dîner le soir où Audrey reçut Lisbeth.

Fatiguée par toutes les courses qu'elle avait dû faire durant la journée et par ses visites aux fournisseurs de matériel, Audrey était rentrée pour s'habiller vers la fin de l'après-midi, assez lasse.

Mais quand Lisbeth survint, elle était fraîche et reposée. Elle avait pris une douche et s'était réservé quelques minutes de « relaxation », avant l'arrivée de sa visiteuse. Elle avait aussi pris le temps de téléphoner à son mari.

Comme il arrive souvent en pareil cas, dès qu'elle était loin, Audrey se sentait dans des dispositions beaucoup plus tendres vis-à-vis de Donald. Elle se reprochait véhémentement sa froideur vis-à-vis de son mari et se promettait de changer d'attitude à l'avenir.

Elle aussi augurait beaucoup de bien de leur futur voyage. Quand ils auraient, jugeait-elle, partagé ensemble les mêmes fatigues, les mêmes dangers, nul doute que cette sourde et inexplicable méfiance, qui paralysait tous ses

élans en présence de Donald, disparaîtrait et cette vague hostilité qui la raidissait en sa présence s'effacerait.

La voix de Don au téléphone témoigna de la joie qu'il ressentait à sentir Audrey si adoucie tout à coup, si humanisée. Elle le mit au courant de toutes ses démarches, lui transmit une invitation du Club Alpin de Londres qui devait donner une réception en l'honneur de l'équipe et lui dit bonsoir d'une voix charmante et pleine de sollicitude.

– Ne vous fatiguez pas trop, mon chéri, ajouta-t-elle avec une gentillesse inaccoutumée.

Lisbeth la trouva tout alanguie et remuée par cet entretien téléphonique avec le lointain Donald.

Après les premières effusions, les deux jeunes femmes passèrent dans le living-room où le dîner avait été servi.

– Ce sera charmant, déclara Audrey, ce tête-à-tête, comme autrefois. Les deux inséparables, tu te souviens ?

Lisbeth acquiesça, attendrie et joyeuse.

Pourtant, une gêne demeurait entre elles deux : Lisbeth pensait aux recommandations de son frère et n'osait aborder certains sujets, de crainte d'effleurer les questions qui pouvaient provoquer chez Audrey un fâcheux retour en arrière ; Audrey, elle, répugnait à faire à sa belle-sœur certaines confidences touchant son état d'âme.

Si Lisbeth n'avait pas été la sœur de Donald, elle se serait peut-être confiée à elle, mais les liens de parenté existant entre eux arrêtaient toute velléité de ce genre.

Elles s'en tinrent donc aux banalités et se livrèrent à un bavardage à bâtons rompus, parlant surtout, Lisbeth de sa croisière, Audrey de ses projets d'exploratrice.

Après le repas, elles se retrouvèrent autour d'une petite table basse.

– Champagne ? proposa Audrey. Pour fêter nos retrouvailles, c'est tout indiqué.

Mandée, Fay arriva avec les coupes et, rieuses, les deux femmes portèrent un toast aux liens

nouveaux qui les unissaient.

– Je suis si heureuse que tu sois devenue la femme de Don ! déclara Lisbeth, s'aventurant sur le terrain dangereux.

– C'est un garçon merveilleux, approuva Audrey avec emphase.

En fait, elle le pensait sincèrement à cette minute. L'absence apportait son pouvoir d'apaisement et Audrey n'était pas loin de croire que Donald et elle formaient le plus affectueux ménage de la terre et le plus uni.

Le Champagne y était pour quelque chose.

Fay alluma les lumières douces et se retira discrètement.

Alanguie au creux du vaste fauteuil, où se perdait sa mince silhouette enroulée de moire bleue, Audrey se laissait aller à une agréable euphorie. Le visage de Don lui apparaissait maintenant idéalisé dans une sorte de halo que formait la fumée de sa cigarette dont elle tirait de voluptueuses bouffées.

Ses idées n'étaient pas très nettes, mais, dans

son cœur, la confiance et la joie semblaient être revenues.

Tout autour d'elle était doux et rassurant.

Ce fut cette seconde que Lisbeth choisit pour se diriger vers le piano. Elle s'assit sur la banquette et promena ses doigts sur les touches, vaguement d'accord, — elle partageait l'état languide et paresseux de son hôtesse, — puis avec plus d'assurance, à mesure que les notes se rejoignaient, s'entrecroisaient pour former un air. Celui qu'elle avait dans la tête...

La phrase méthodique s'éleva et elle se mit à l'accompagner à mi-voix.

Soudain, Audrey fut debout. Elle avait brusquement jeté sa cigarette et, l'oreille tendue vers le coin où se trouvait le piano, elle écoutait, immobile, comme pétrifiée.

Les yeux fixés sur les mains de Lisbeth qui ne s'était pas aperçue de ce trouble étonnant, elle se mit à murmurer les mots fredonnés par sa compagne :

*Un jour tu verras,
On se rencontrera,
Quelque part dans la vie...*

La voix de Lisbeth se haussa et jeta la chanson d'une façon plus distincte, en articulant chaque mot.

– Attends ! cria la voix angoissée d'Audrey.

La chanteuse se retourna vivement. Elle vit son amie, droite et pâle, comme si elle avait aperçu un fantôme, qui la considérait avec des yeux étranges, un peu hallucinés.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle, voilà sa crise qui le reprend ! »

Et elle fut sérieusement alarmée.

Elle se précipita vers Audrey.

– Chérie, qu'as-tu ? Tu te sens mal ? Veux-tu que j'ai...

Audrey, toujours en proie à son bizarre trouble, lui fit signe de se taire. Son visage crispé exprimait la hantise et la souffrance et une

tension intérieure intense.

– Lisbeth, demanda-t-elle d'une voix à peine perceptible et qui semblait venir de loin, de très loin, qu'est-ce que tu chantaïs ?

– Ce que... je chantaïs ?...

Lisbeth fut un instant à reprendre ses esprits. Incompréhensive, elle s'enquit :

– Quand ça ?

– Mais là, à l'instant... s'impacienta Audrey, nerveuse.

Et elle modula, à nouveau, les mains étreignant sa poitrine, les yeux fixes droit devant elle, comme si elle contemplait un spectacle invisible pour une autre que pour elle, d'une voix rauque et altérée :

– « Un soir, tu verras... On se rencontrera... »

– « Quelque part dans la vie », acheva Lisbeth. Mais, chérie, c'est une chanson. Une simple chanson dont je ne sais que des bribes.

– Où l'as-tu entendue ?

L'accent suppliant n'était pas en accord avec

la question. Lisbeth, surprise, considéra son amie, le sourcil froncé.

– Mais... un peu partout, déclara-t-elle, déconcertée. À bord... Dans la rue... Au bal... C'est une rengaine qu'on chante... et qui n'est même pas nouvelle.

– Une rengaine... qu'on chante...

Audrey se passa la main sur le front... Peu à peu, les couleurs revenaient à ses joues. Lisbeth la regardait avec inquiétude et anxiété.

– Cela ne va pas, Audrey ?

– Excuse-moi, murmura Audrey. Je ne sais ce qui m'a pris... là... pendant que tu chantais. Cela s'est mis à tourbillonner dans ma tête. J'ai cru... oui, j'ai cru que j'allais me souvenir de quelque chose... voir se déchirer ce voile qui s'interpose entre moi et ce passé qui m'échappe. Oh ! me rappeler... me rappeler !... Cela devient une obsession...

Elle éclata brusquement en sanglots.

Lisbeth était remuée indiciblement. Elle contempla un moment le chagrin bouleversant de

sa compagne. Dans tout son être, la compassion et la peine se déchaînaient et elle était désespérée de son impuissance.

Elle vint vers Audrey et s'assit sur le divan, tout près de la silhouette douloureuse, secouée par la détresse.

– Je voudrais pouvoir t'aider, soupira-t-elle.

Audrey releva son visage gonflé.

– Si encore tu avais été là auprès de moi, tu aurais pu me dire ce qui m'est arrivé ! Avec toi, Lisbeth, j'aurais pu renouer le fil. Je n'aurais pas cette affreuse impression de vide... ce trou... cette lacune déchirante dans ma vie. Je t'assure que c'est terriblement déprimant de se pencher toujours sur cet abîme qui m'attire irrésistiblement, où je reviens sans cesse, malgré moi... comme s'il y avait dans ce gouffre... un appel... une force inconnue...

Pensive et apitoyée, Lisbeth opinait, pleine d'une douloureuse sympathie.

– Hélas ! dit-elle, je n'ai passé avec toi que quelques jours et je t'ai quittée en pleine gaieté,

en plein triomphe. Jamais je n'aurais pu prévoir...

« Au fait...

Une idée jaillit soudain dans sa tête et elle jeta étourdi :

– Qu'est devenu l'homme à l'edelweiss ?

Audrey tressaillit. Elle releva la tête et fixa sa belle-sœur. Ses larmes avaient tari d'un seul coup.

Elle sembla chercher à nouveau dans sa mémoire rétive, répétant, sur un ton singulier :

– L'homme à... l'edelweiss ?

– Tu sais bien, fit Lisbeth, pressante. C'était justement le soir de mon départ... ce garçon avec qui tu dansais et qui avait gagné un edelweiss qu'il t'a offert. Il ne t'a pas quittée de la soirée...

– Quelle soirée ? murmura la voix blanche et fatiguée d'Audrey.

Maintenant, ses idées à nouveau se brouillaient.

– La soirée qu'on avait donnée à l'hôtel pour fêter la victoire des champions de ski. Tu étais la

grande triomphatrice de l'épreuve. Oh ! mais c'est vrai, tu ne te souviens pas de cela non plus. Cela fait partie de cette période qui échappe à ta mémoire.

Lisbeth eut un geste de dépit. Elle s'était laissée aller à aborder ces sujets tabou, malgré la défense qui lui en avait été faite par Donald. Et maintenant, cette pauvre Audrey semblait torturée à nouveau.

– Je ne me souviens pas de l'homme à l'edelweiss... se désespéra pathétiquement Audrey. Comment était-il, Lisbeth ?

La main de Lisbeth se posa sur les yeux meurtris de sa belle-sœur.

– N'y pense pas, chérie. Tout cela n'a pas d'importance. C'est le passé. Un passé que tu retrouveras au moment où tu t'y attendras le moins. Pour l'instant, il ne faut pas te fatiguer à chercher, à te torturer l'esprit. Je suis impardonnable de t'avoir entraînée dans cette évocation, stupidement.

« Maintenant, tu vas me faire plaisir et aller te

coucher. Si tu veux vraiment être d'aplomb pour affronter ce voyage, tu dois éviter des scènes comme celle-ci, qui t'épuisent.

– Tu as raison, soupira Audrey en se maîtrisant et essayant, dans un grand effort, de reprendre son calme. Je vais avaler un cachet et j'irai dormir. Dieu ! que je suis lasse !

– Je t'envoie Fay. Bonsoir, chérie.

– Bonsoir, Lisbeth.

VII

Déférent, empressé, sir Anthony Gallahand vint accueillir Audrey O'Sullivan à son arrivée au Mountain Club, où se donnait la réception organisée pour les membres de l'expédition Gallahand.

– Notre groupe est très fier de la présence parmi ses membres d'une aussi séduisante exploratrice, déclara courtoisement le célèbre alpiniste en s'inclinant devant la jeune femme.

– Tout l'honneur est pour moi, répliqua-t-elle chaleureusement. Vous ne pouvez imaginer ma fierté et ma joie d'avoir été acceptée dans l'équipe qui va entreprendre cette expédition sous la conduite d'un chef aussi valeureux que vous. Je vous remercie aussi d'avoir enrôlé mon mari.

– Il faut un médecin dans une équipe comme la nôtre. Le docteur O'Sullivan connaît la montagne et nous l'avons choisi de préférence à

ceux qui se présentaient, justement parce qu'il est votre mari.

– C'est tellement gentil à vous, dit Audrey.

– De plus...

Lord Gallahand n'était pas homme à laisser ignorer, fût-ce à une fort jolie femme comme l'était celle-ci, les raisons très... terre à terre qui avaient influencé son choix.

– Votre contribution financière à notre entreprise nous a puissamment aidés.

Audrey eut un geste négligent. Une idée l'effleura. Elle se demanda ce que penserait sir Anthony Gallahand, si elle lui avouait qu'elle ne se souvenait même pas d'avoir signé un chèque et qu'il avait fallu le papier de la banque pour qu'elle fût renseignée sur ce point.

Mais Gallahand, s'il n'ignorait pas qu'Audrey avait eu un accident et que ses jambes avaient dû être plâtrées pendant des semaines, ne savait rien de l'amnésie de sa coéquipière.

Ni Donald ni Audrey n'avaient tenu à ébruiter ce détail.

Audrey releva ses yeux bleus frémissants vers l'alpiniste.

– Cela va être passionnant, cette expédition vers le Tibet, déclara-t-elle avec ferveur. Quelle chance pour moi !

– Aussi grisant que les périlleuses descentes en ski, Mrs. O'Sullivan ? plaisanta son interlocuteur.

– Bien plus. C'est le plus grand rêve de ma vie. Et le réaliser sous votre égide me remplit d'orgueil et d'ivresse.

Elle ferma à demi les yeux. Tout son jeune visage flambait d'un chaleureux enthousiasme. Ses pensées se reflétaient comme un paysage nuageux à la surface de l'eau.

– Vous avez vraiment la vocation, remarqua Gallahand avec une satisfaction visible.

– Je l'ai eue depuis toujours et j'ai toujours suivi vos prouesses, sir Gallahand, passionnément.

– Oh ! mes prouesses... Je pense que pour nous autres, Anglais, il n'y a pas de meilleure

évasion, quand on n'est pas marins, que la conquête de la haute montagne. Sans parler du côté sportif de l'aventure.

Audrey, confiante, souriait. Ces dernières semaines avaient balayé de son âme tous les relents de nostalgie et de marasme. Elle s'était donnée à la tâche exaltante qui l'attendait et elle se sentait beaucoup mieux, beaucoup plus équilibrée.

Sir Gallahand regarda s'éloigner au bras d'un danseur, qui l'entraînait pour un tango, la charmante silhouette ennuagée de tulle blond, ravissant écrin pour sa fragilité de princesse.

Il pensait aux fatigues qui attendaient les explorateurs. Cette mince jeune femme montrerait-elle le cran et la ténacité nécessaires pour tenir ?

Il l'avait acceptée, car il connaissait ses exploits et savait par ouï-dire sa puissance de vitalité, les ressources d'énergie et de volonté de sa jeunesse. Durant les hivers dans les Alpes, elle avait pris part à plusieurs cordées célèbres. Il devinait qu'elle possédait ce qu'on a appelé « la

volupté du courage ».

Il était moins sûr du mari. Les antécédents de Donald O'Sullivan étaient moins péremptoires. C'était, certes un bon routier de l'alpinisme qui pratiquait l'escalade depuis l'adolescence, mais il était beaucoup plus intellectuel que « physique » et il n'avait encore jamais pris part à une cordée.

Enfin, chacun ne doit-il pas apporter un élément à l'expédition ? Donald O'Sullivan aurait une tâche qui lui demanderait surtout ses qualités de praticien, il devrait être à la fois médecin, infirmier, dentiste, masseur, neurologue.

Voilà pour ces deux-là, les seuls au sujet de qui Gallahand était un peu soucieux, car ils étaient *les nouveaux* ; avec les cinq autres faisant partie de son équipe, il était tranquille : il les avait déjà expérimentés, sauf peut-être le cameraman, un nouveau aussi, mais qui rayonnait de foi et de bonheur, sous son flegme apparent.

Le cavalier d'Audrey la ramenait vers le buffet, quand elle fut soudain enlacée par un bras vigoureux tandis qu'une voix sonore clamait à ses oreilles :

– Ma vieille Audrey, que je suis content de pouvoir enfin t’approcher !

Un immense garçon s’emparait sans façon de ses épaules qu’il serrait affectueusement entre ses paumes.

Audrey avait tourné vers lui son visage surpris et elle sourit aussitôt.

– Bob Travers ! Tu me chiffonnes, mon petit vieux ! Bas les pattes, jeune épagneul, voyons. Tu es toujours tout fou, à ce que je puis voir.

Elle riait tandis qu’il la regardait avec une adorante admiration.

– Si je pensais te retrouver ici !

– C’est tout de même plus normal que dans les salons de Buckingham. N’est-ce pas là une réception en l’honneur de la valeureuse expédition qui va prendre route vers le Tibet ? Entre nous, ma chère, je suis plus à ma place dans ce club que quelques-uns de ces petits snobs qui ne seraient même pas capables de parcourir deux kilomètres en terrain plat.

– Chut ! mauvaise langue !

– T'en fais donc pas. Ils ne s'occupent pas de nous autrement que pour te lancer des œillades enthousiastes. Ils n'ont pas tort, d'ailleurs. Tu vau le coup d'œil.

Il esquiva gaiement la petite tape que lui envoyait Audrey et enchaîna :

– Te voilà donc partie pour la grande aventure. Je prendrais bien ta place, tu sais. Tu as une de ces veines !

– Insinuerais-tu que je ne la mérite pas ?

– Tu sais très bien que telle n'est pas ma pensée. Tu es un crack, Audrey, et je te trouve absolument digne de figurer parmi les membres de l'expédition. Au fait, je n'ai pas encore aperçu ton mari ?

– Don n'est pas encore là.

Elle eut un regard chercheur par-dessus la foule.

– Je ne pense pas qu'il tarde maintenant.

– Dis donc, il n'est pas déçu de te voir t'éloigner du toit conjugal, à peine mariée ? Si j'étais à sa place...

– Mais Donald part avec nous. Tu ne le savais pas ?

– Première nouvelle. Et, à quel titre, sa présence dans le groupe ?

– Le sien. Celui de médecin de l'expédition. Le docteur Cartright, qui avait d'abord été choisi, a accepté de se désister en faveur de Don.

– Décidément, il a toutes les veines, ce toubib ! Heureux homme, tout lui réussit. Par exemple, je ne comprends pas qu'il ne soit pas continuellement dans ton sillage. N'est-ce pas un peu imprudent, surtout ce soir où tu es belle à damner tous les saints ?

– Doucement, champion, la flatterie ne vous va pas. Contentez-vous de vos prouesses sportives et ne piétinez pas les plates-bandes du voisin.

– Pour une fois que je suis en veine de galanterie, – soupira le virtuose du slalom, camarade de compétition d'Audrey, – je me fais sonner les cloches.

« Quant au voisin, il ne peut vraiment pas se

froisser. Ne suis-je pas ton vieux copain ? Il y a des années que nous nous retrouvons dans toutes les stations où se déroulent les championnats. Alors...

Audrey leva son regard plein de chaude sympathie sur la tignasse flamboyante qui encadrait un visage naïf constellé de taches de rousseur.

– Bien sûr, Bob, que tu es un vieux copain et je suis heureuse de t’avoir retrouvé.

Elle s’interrompit brusquement. Son regard avait été accroché par un autre regard, incisif et froid.

Un personnage auquel elle n’avait tout d’abord pas prêté attention se tenait derrière Bob.

L’inconnu avait plus d’un mètre quatre-vingts. Il était mince, mais de sa silhouette athlétique se dégageait une impression de force. Il devait avoir à peine atteint la trentaine. Dans son visage bronzé, ses traits rudes apparaissaient sculptés à grandes lignes. Ce visage ne collait pas avec l’habit bien coupé et l’impeccable élégance de la

tenue ; tel, son propriétaire avait l'air d'un dessin publicitaire pour grand tailleur. Il était bâti comme eux : hanches minces et étroites, épaules larges, le tout accentué par la coupe très moderne du vêtement.

Il avait les cheveux brun foncé, des yeux gris bleu aux paupières plissées, comme ceux d'un cow-boy ou d'un explorateur.

« En voilà un qui fait sûrement partie de l'équipe », se dit Audrey, étonnée qu'on ne le lui eût pas présenté.

Pourtant, elle s'était entendu nommer ce soir tous ceux qui devaient participer à leur expédition.

– Au fait, remarqua Bob qui avait suivi le regard d'Audrey, tu permets que je te présente mon camarade Henri Lafray ?

– Ravi de vous rencontrer, miss Ardington, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

Dans la voix basse et sympathique qui gardait un léger accent, Audrey crut déceler un peu de sarcasme.

– Miss Ardington ? Tu retardes, mon vieux, ricana Bob. Désormais, tu dois appeler Audrey Mrs O’Sullivan. N’oublie pas qu’elle est en puissance d’époux.

– Je n’aurais garde de l’oublier. Mes félicitations, Mrs O’Sullivan, déclara Lafray avec un étroit sourire.

Pourquoi ce timbre sarcastique ? Était-il toujours aussi mordant dans ses moindres paroles ?

Audrey ne réalisait pas très bien ce qui se passait en elle. Le personnage la fascinait. Elle en perdait son assurance et cet esprit de décision qui était une des caractéristiques de sa personnalité.

– Sais-tu que tu as devant toi un de tes partenaires pour la grande randonnée, le chançard ! interjeta Bob, en envoyant une tape vigoureuse dans le dos de Lafray qui ne broncha pas.

– J’étais en train de le supposer, répliqua Audrey, en appuyant sur le nouveau venu des yeux débordants de sympathie.

– Oh ! je suis un bien modeste comparse, déclara Lafray. Le cameraman de l'équipe. Mrs O'Sullivan, je photographierai vos prouesses pour la postérité.

Bob intervint :

– Il ne te dit pas qu'il est un mordu de la montagne et qu'il a déjà participé à la dernière escalade suisse de l'Everest. Il en a rapporté des documents sensationnels. Tu n'imagines pas quel bon technicien il fait, doublé d'un poète. Il a une manière de manier l'ombre et la lumière qui est d'un véritable artiste.

– Tout cela n'intéresse pas Mrs O'Sullivan, interrompit Lafray d'un ton sec.

– Mais si, par exemple ! Je trouve cela merveilleux.

Elle le fixait chaleureusement.

– Et je me sens bien profane à côté de vous. L'Himalaya n'a donc plus de secrets pour vous, monsieur Lafray ?

Il haussa ses épaules carrées.

– C'est beaucoup dire. Mais j'avoue que je

reparais avec joie à mon poste de combat. Vous dansez, madame ? demanda-t-il brusquement, comme pour couper court à des propos qui l'ennuyaient.

– Oui, dit Audrey, oubliant qu'elle avait promis cette danse.

Elle le suivit, fascinée.

– Eh bien ! ça, exhala la voix éberluée de Bob, c'est plus fort que tout. Je te présente et tu me prends ma dame ? Quel toupet !

Il sourit. Son sourire indulgent démentait sa rage apparente. Il aimait Audrey comme une sœur. C'était une si chic fille ! Pourquoi diable était-elle allée lier sa vie avec ce solennel docteur O'Sullivan, qui était si grave et tellement plus vieux qu'elle ?

Les vingt-cinq ans de Bob étaient sans pitié pour les « plus-de-trente-ans ».

Audrey tournait dans les bras de son danseur silencieux. Elle ne savait plus ce qui lui arrivait. De fait, depuis un instant, elle n'était plus elle-même et il lui semblait que sa personnalité se

dédoublait. C'était comme si une autre se fût trouvée à sa place, eût ressenti cette fièvre, cette émotion sans cause, cette euphorie indicible qui l'habitait.

Dans les bras qui l'enserraient toute et où elle se sentait tout à coup si bien, contre cette épaule où elle pressait inconsciemment sa tête charmante, elle se serait laissé emporter au bout du monde.

Tout à coup, l'image de Don se présenta à son esprit. Elle l'avait complètement oublié pendant ces minutes étranges. Prise de remords et l'affolement la gagnant, elle se raidit.

– Vous en avez déjà assez ? constata la voix brève qui lui adressait la parole pour la première fois.

Partagée entre le désir de ne pas paraître impolie et aussi de ne pas montrer son trouble et celui de sauvegarder sa dignité, elle murmura d'un ton contrit :

- Mais non. Nous pouvons terminer la danse.
- Vous me faites beaucoup d'honneur...

À nouveau, l'ironie du ton et la nuance méprisante du mince sourire la frappèrent. Certes, il ne devait pas éprouver à son endroit la même sympathie spontanée et instinctive qui avait habité Audrey dès qu'elle s'était trouvée en sa présence !

La jeune femme en fut secrètement déçue et ulcérée.

Peut-être était-il misogyne ? Peut-être jugeait-il que ce n'était pas la place d'une femme dans l'expédition et il n'avait aucune confiance dans ses qualités sportives ?

– Vous êtes Français, n'est-ce pas ? Cela s'entend à votre accent.

Il lui jeta un regard singulier.

– Vraiment ?

Cette affectation de perpétuelle raillerie la déconcertait et l'agaçait à la longue. Il la fixait maintenant de ses yeux qui viraient parfois vers le bleu foncé, de gris qu'ils paraissaient d'ordinaire. Leur expression était froide et hostile.

C'était bien ça. Il n'aimait pas que les femmes se mêlassent de sport difficile et de compétitions.

– J'ai su que c'était vous qui financiez une partie de notre entreprise, dit-il sans cesser de la tenir sous son regard narquois.

Il était tellement plus haut qu'elle, qu'elle devait lever très fort la tête et son menton lui effleurait parfois le front et les cheveux.

Elle se rebiffa contre l'intention malveillante que contenait sa remarque.

– Cela vous gêne ?

– Oh ! pas le moins du monde...

Son rire sans gaieté montra des dents étincelantes dans une face hâlée. Assurément, il était séduisant, dans un genre un peu barbare, conclut-elle.

– Chacun donne ce qu'il peut pour réaliser un rêve, rétorqua-t-elle, sentencieuse.

– Mais vous donnez aussi de votre précieuse personne, puisque vous venez avec nous ?

Encore cet accent sarcastique qui la

rebroussait !

– Mon mari vient aussi, dit-elle rageusement. Il ne craint pas de quitter son cabinet, sa clientèle... pour nous accompagner.

– Est-ce le mari ou l'alpiniste qui parle le plus fort dans la décision ?

Le visage d'Audrey se crispa. Un éclair de colère traversa ses yeux bleus. Vraiment, ce Français exagérait !

– L'un n'empêche pas l'autre, rétorqua-t-elle vertement. L'aventure nous a tentés tous les deux et il nous sera très agréable de la courir ensemble.

– Mais je n'en doute pas... encore que le mot « agréable » sera parfois exclu du vocabulaire.

– Vous-même, reprit-elle avec le désir de le blesser à son tour, nierez-vous qu'il n'y ait pas, dans votre résolution de suivre le voyage, une sorte de... d'intérêt, mettons... artistique ?

À son tour, elle attaquait.

– Si vous voulez dire par là que je fais mon métier, répliqua-t-il, flegmatique, c'est exact. Maintenant, il y a autre chose...

L'orchestre changeait de rythme. Il la lâcha.

– Voulez-vous vous arrêter ?

– Mais non, refusa-t-elle en applaudissant impétueusement, plantée debout devant lui, je continue... Quelle est cette autre chose dont vous parliez ?

Un air de tango remplaça le rythme de la rumba. Il reprit la danseuse entre ses bras, impérieux mais distant.

– J'ai un compte à régler avec la montagne, dit-il.

– Oui ?

Elle attendait, elle était tout oreilles, tendue dans une sorte d'âpre et véhémence curiosité.

– Vous êtes sûre que cela vous intéresse ? Il l'examinait sans douceur. Quel étrange garçon et quelles manières brutales !...

– Naturellement, cela m'intéresse. Toutes les histoires de montagne m'intéressent.

– Toutes, vraiment ?

Elle soutint son regard. Y avait-il un sens

caché dans ces paroles ? À quoi rimaient ces airs sibyllins ?

– Alors ?

Il rit et, pour la première fois, son rire était dépouillé de son hostilité.

– On croirait une petite fille qui attend la suite du conte de *Mère-Grand*. C'est un conte assez triste, comme la plupart des histoires de montagne, d'ailleurs. Mon père était guide. On était guide de père en fils chez nous depuis trois générations, avant que j'aie été pris par ma vocation de chasseur d'images. Par hérédité et par tradition.

– Alors, votre père ?

– Il s'est tué, comme son père...

Sa voix s'assourdit.

– Ils avaient un dieu qui était le mont Blanc. Ils ont fait des ascensions beaucoup moins spectaculaires que celles que nos expéditions offrent au monde. Pour eux, pas d'appareils à oxygène, d'échelles perfectionnées, d'émetteurs *talkie walkie*. Ils n'avaient ni boussole, ni

inhalateurs. Ils n'avaient que leur piolet, leur corde et leur courage. Mais quand ils donnaient au monde un chemin d'accès nouveau vers un de ces sommets que leurs yeux de Savoyards avaient depuis toujours caressés du regard comme en rêve, ils dansaient de joie.

« Mon père s'est tué au Weisserhorn...

« J'en pris le relais. Pour moi, l'expédition tibétaine est une sorte de revanche des Alpes. Vous voyez que ce n'est pas seulement l'ambition qui joue, chère madame.

– Je vous demande pardon, dit doucement Audrey.

La danse se terminait sur les applaudissements des couples.

– Je vous ramène au buffet ? interrogea Lafray qui avait repris son ton nonchalant et courtois.

– Non. Je crois que je vais partir, souffla-t-elle en faisant un effort pour surmonter le malaise bizarre et l'émoi inexplicable qu'elle ressentait.

Elle cherchait des yeux dans la foule tandis qu'il la conduisait hors de la piste, effleurant à

peine son coude pour lui éviter les heurts.

Le timbre d'une voix familière la fit sursauter.

– Audrey, ma chérie, enfin je vous retrouve !
Je commençais à croire que vous étiez déjà repartie.

Donald s'arrêta devant elle, un sourire sur sa face sévère.

Elle eut l'impression d'échapper à un envoûtement.

– Oh ! Don, que je suis contente, exhala-t-elle dans un élan qui n'était pas feint. Il y a longtemps que vous êtes là ?

Elle n'entendit pas la réponse, car elle n'écoutait pas. Elle était tout simplement heureuse de la diversion qu'il lui apportait. Avec lui, elle reprenait pied dans la vie. Elle redevenait maîtresse d'elle-même.

Volubile, elle expliqua :

– Donald, je vous présente Mr Henri Lafray, un de nos futurs coéquipiers. C'est le cinéaste de l'expédition. Monsieur Lafray, le docteur O'Sullivan, mon mari.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

Très nettement et sans se l'expliquer, la jeune femme perçut qu'il n'y avait pas de sympathie entre eux.

– Ainsi, dit un peu lourdement le docteur, c'est vous, monsieur, qui allez nous photographier sous tous les angles ? Vous êtes un homme dangereux, vous savez ?

– Pas plus que vous, docteur, déclara Lafray avec un sourire en coin. Pour ma part, j'espère ne pas avoir besoin de vos bons offices...

– J'avoue que j'utiliserai les vôtres avec plus d'insouciance, blagua Donald, avec un furtif sourire.

Il prit vivement congé.

– Vous connaissez ce garçon depuis longtemps ? s'enquit-il en dirigeant sa femme vers le vestiaire.

– Moi ? Pas du tout, protesta nerveusement Audrey. Bob Travers me l'a présenté il y a dix minutes.

– Je n'aime pas ses airs avantageux. Tous ces gens de cinéma sentent leur cabotin d'une lieue.

– Vous avez des jugements bien définitifs, se hérissa Audrey, fâchée. Vous avez vu Mr Lafray juste quelques instants. C'est peu pour le qualifier ainsi.

Donald lui coula un regard incisif.

– Je ne savais que mon jugement sur cet étranger pouvait vous être désagréable, Audrey ?

– Désagréable ? Pas du tout, mais je déteste l'injustice. Elle se rendit compte tout à coup combien son ton était devenu agressif.

– Oh ! et puis, nous n'allons pas nous quereller pour un inconnu, – même s'il doit faire partie de notre équipe, – déclara-t-elle en prenant la main de Donald. Excusez-moi, je suis un peu nerveuse. La fatigue, sans doute. Je désire rentrer...

– Comme vous voudrez, chérie...

Avant de quitter les salons pour gagner le vestiaire, le regard pensif du docteur chercha machinalement entre les groupes une silhouette

athlétique. Quand il l'eut repérée, dansant avec une brune en robe de safran, qui se penchait languissamment sur son épaule, son visage se pinça et devint soucieux.

La voix d'Audrey l'agrippa :

– Y a-t-il quelqu'un que vous vouliez voir, Donald, avant que nous nous retirions ?

– Mais non, ma chérie. Nul ne m'intéresse que vous. Vous le savez bien.

– Oui... soupira Audrey.

Elle serra son visage contre sa gorge.

– Je suis si fatiguée, ce soir ! soupira-t-elle plaintivement. Vous voulez bien vous presser d'appeler la voiture ?

– À vos ordres.

Quand le taxi les emmena, ils se tenaient chacun recroquevillé dans son coin. Peut-être Audrey dormait-elle déjà, ses paupières baissées sur sa face immobile. Quant au docteur, il y avait sur son visage, enfoui dans l'ombre du véhicule, une expression un peu hagarde et désespérée.

VIII

La grande aventure commença à la mi-août.

Au début du mois, Audrey accepta le diagnostic d'un éminent praticien londonien, ancien patron de Donald, qui avait déclaré qu'elle était parfaitement remise et en état physique d'affronter l'épreuve.

Restait le moral... Mais, pour cela, l'expédition projetée, avec son dépaysement, l'effort physique qu'elle demandait et l'exaltation spirituelle dans laquelle elle devait forcément plonger Audrey, ne pouvait être qu'une heureuse panacée.

Les derniers jours furent consacrés aux ultimes préparatifs. Audrey n'eut pas le temps de revoir sa belle-sœur. Et comme Lisbeth l'évitait, aucune occasion ne se présenta de forcer une rencontre entre les deux femmes.

La fièvre du départ possédait le couple. Les bagages étaient prêts et le matériel. Mais il y eut toutes les piqûres nécessaires à faire faire : choléra, variole ; ensuite, les assurances pour les caisses personnelles emportées par eux. Donald devait, en même temps, s'occuper de tout laisser en ordre afin que rien ne souffrît de leur départ. Ellen s'était chargée de la maison et de l'appartement de Londres, où elle comptait faire un séjour avant d'aller passer l'été sur le continent.

La première étape réunit tous les membres de l'expédition à Genève, pour une réception officielle donnée par le comité himalayen suisse. C'est ce comité qui s'était chargé d'obtenir du gouvernement du Népal tous les papiers et autorisations nécessaires à l'entrée des explorateurs dans le pays interdit.

Au cours de cette réception, Audrey, aux aguets, chercha à repérer parmi les assistants le cameraman qui l'avait si fortement impressionnée à Londres. Elle se persuadait que son trouble du début aurait disparu et elle

attendait de pied ferme cette confrontation qui lui permettrait de faire le point sur ses sentiments et de chasser l'absurde et gênante exaltation qui lui était venue en face de cet inconnu ironique et désinvolte.

Il n'était pas là. Elle le chercha vaguement toute la soirée à travers les groupes. Il ne parut point. Pour rien au monde, elle ne se fût informée de lui auprès de ses camarades. Néanmoins, quand elle partit au bras de Donald, elle éprouvait une secrète déception.

Elle s'appliqua à chasser l'étranger de sa pensée, de se persuader qu'au fond il devait lui être antipathique.

Pendant toutes les journées qui avaient suivi la soirée du club, elle s'était étourdie avec les multiples détails de l'organisation où elle était entraînée, mais trop souvent son esprit était hanté par l'image du géant brun aux yeux clairs. Cela lui causait un intime malaise qu'elle s'efforçait honnêtement de maîtriser.

L'heure n'était pas au rêve, ni aux souvenirs sentimentaux. Elle était mariée... même si ce

mariage, d'ores et déjà, constituait un échec, même si, pour l'instant, Donald et elle n'étaient époux que de nom, séparés par l'étrange aberration née de l'accident de la jeune femme, elle devait faire honneur à sa parole et sa pensée ne devait pas se prêter à ces mirages coupables et déprimants.

L'expédition partait avec un effectif de huit personnes augmenté d'un guide suisse de Zermatt, qui avait déjà fait l'Everest et participé à de nombreuses expéditions suisses. Sir Anthony Gallahand l'avait engagé en dernier ressort.

Après la Suisse, chacun se sépara pour rejoindre à son gré le lieu de rendez-vous, premier objectif de la mission : l'Inde népalaise.

L'avion Paris-Saïgon emmena le couple O'Sullivan, puis leur Constellation relia d'un coup d'aile Damas et Bagdad... et ce fut l'Arabie saoudite et Karachi où on changeait d'appareil pour prendre celui de Bombay.

Au passage, ils avaient visité les Pyramides, Aden et les villes fabuleuses, les sites historiques et millénaires.

Cela aurait pu être un merveilleux voyage pour des amoureux. Audrey l'accomplissait en voyageuse avide de voir des paysages nouveaux, en vagabonde curieuse de dépaysement.

Mais la présence de Donald, si elle était rassurante et commode, à chaque étape du voyage, ne lui apportait aucune joie d'ordre sentimental ou affectif. Pas une fois, en découvrant les prodigieux aspects des pays traversés, ceux qui provoquent l'admiration et secouent la sensibilité, elle n'éprouva le besoin de glisser sa main dans celle de son compagnon pour partager avec lui l'émoi de ses découvertes. Et si Donald risquait une tentative timide de rapprochement, elle saisissait aussitôt un prétexte pour s'éloigner de lui.

De sorte que bien avant de rejoindre, à Bombay, sir Gallahand, – venu en avant des autres pour s'occuper de l'expédition des caisses de vivres arrivées d'Europe et qui comprenaient les denrées essentielles : ovomaltine, chocolat, bacon, nougat, bonbons, potages en sachets, etc., – les deux époux s'avéraient séparés par un

abîme que rien ne semblait devoir combler.

Audrey, responsable de cet état de choses assez navrant, s'en désolait au fond d'elle-même.

« Mon cœur est bien mort, songeait-elle, désespérée de cette impuissance affective qu'elle n'arrivait pas à maîtriser. Pourquoi... mais pourquoi ne puis-je le ranimer ? »

À ces instants, le visage de l'homme qui hantait sourdement sa pensée depuis leur rencontre de Londres émergeait de son subconscient. Il se présentait à elle, victorieux, comme pour lui prouver par l'accélération des battements de son cœur, qu'elle prétendait incapable de s'émouvoir, que là n'était pas la *vraie* raison de sa froideur vis-à-vis de son mari.

Il lui en venait une honte secrète mêlée de remords.

Quelle femme était-elle devenue pour penser si fort à un autre que celui avec lequel elle était unie ?

« Mon Dieu, priait-elle, affreusement troublée, guérissez-moi de ce mal étrange ! »

Ce qui augmentait son malaise moral, c'était l'attitude de Donald qui, au lieu d'insister et de lui imposer les manifestations d'un amour qui l'importunait, refrénait ses sentiments et ne lui demandait aucune explication.

Certes, il souffrait visiblement de cette sorte d'aversion que ne pouvait pas toujours déguiser Audrey. Elle le voyait triste, absorbé, nerveux ; mais il ne lui faisait aucun reproche. Il la traitait en malade qu'on doit ménager.

« Il arrive parfois, avait-il dit un jour, qu'au cours de certaine période les malades prennent en grippe les êtres qu'ils aiment le plus... »

Peut être cette assurance le consolait-elle du comportement vexant et déconcertant d'Audrey ?

Lui aussi devant attendre un bienfaisant résultat de ce voyage qui, en dépaysant complètement la jeune femme et en lui apportant le puissant dérivatif qui exalterait sa vision et sa conscience des choses, provoquerait un choc heureux.

Les étapes se poursuivaient. Un à un, les

coéquipiers rejoignaient le groupe, mais Lafray ne se manifestait pas. Quand Audrey se retrouva à Delhi avec tous ceux de l'expédition, il manquait encore à l'appel. Elle comprit qu'il ne viendrait pas. À son allègement, se mêla une sourde détresse.

Delhi était la dernière étape pour le regroupement définitif. Il y aurait la dernière soirée officielle avant que les explorateurs quittent le monde civilisé.

Après, ce serait la partie sportive et peut-être héroïque qui commencerait. On récupérerait les indigènes qui devaient faire partie du convoi : les muletiers, les porteurs de haute montagne. L'expédition serait organisée à pied d'œuvre et les seuils himalayens se refermeraient derrière la caravane en marche.

En marche vers les plus hautes cimes du monde, par les pistes des grands nomades tibétains, vers les neiges éternelles de l'Everest et d'abord vers Patna où le Gange, sombre et somptueux, roule entre les rives sacrées ; vers Lassa, capitale du Népal, où le mystérieux dalaï-

lama, le dieu aux onze mille têtes et aux milliers d'yeux, dans son palais rouge aux coupoles d'or et aux prodigieuses terrasses, défend l'accès des pays interdits.

La mousson avait quelque peu retardé les participants en raréfiant les services aériens. Il faisait une température assez malsaine, chaude et humide, et l'air était infesté de moustiques.

Audrey sortit de la magnifique piscine de l'hôtel Cecil à Delhi, où elle avait plongé avec délices après la moiteur et la fièvre du trajet. Ses bagages personnels étaient déjà dans sa chambre.

– C'est la dernière fois que nous aurons l'occasion de nous habiller, dit sir Gallahand à la jeune femme. Faites-vous belle, chère madame, et régalez nos yeux avant de vous transformer en exploratrice.

Il y avait en effet une réception à l'ambassade du Népal en l'honneur de l'expédition. Audrey y parut en robe de satin broché bleu, assorti à ses yeux, où voltigeait une vaporeuse ceinture d'organza, qui ne déparait pas les somptueux sari des princesses indiennes, ni les parures des

ambassadrices.

À vrai dire, elle obtint un franc succès et chaque diplomate présent brigua l'honneur de danser avec la jolie Européenne qui allait assumer si courageusement sa part de la mission.

« *Aussi belle que brave* », chuchotait-on autour de la séduisante invitée.

Audrey acceptait ces hommages avec un sourire figé sur ses lèvres ravissantes. Au-dedans d'elle-même, elle se sentait infiniment malheureuse et elle ne savait exactement à quoi attribuer ce dégoût soudain qui lui était venu, alors qu'elle avait pris le départ avec tant de chaleur enthousiaste, comme si de cette expédition elle attendait le salut.

Elle gagna la galerie pour respirer un peu entre les danses et échapper au bruit et à la foule. C'est alors qu'elle déranga l'invité solitaire, penché sur la balustrade de bois.

Elle ne le vit ou plutôt ne le devina qu'à la seconde où elle s'asseyait sur le banc et elle en reçut un choc : c'était Lafray.

– Oh !... vous ? émit-elle, sans pouvoir retenir un petit cri.

Il salua, imperturbable. Sous la lumière irisée qui provenait des lampadaires épars répandant leur douce lueur un peu féérique, elle vit briller ses yeux gris et son brun visage aux traits rudes.

– Mes hommages, madame...

Il portait un smoking bleu-nuit très élégant et une fleur à la boutonnière. Comme attirée par un aimant magique, la main d’Audrey avança vers la fleur.

Elle prononça, comme en rêve :

– L’homme à l’edelweiss...

Il ne parut pas surpris. Il la considérait d’un air singulier avec, toujours, ce demi-sourire amusé sur ses lèvres sarcastiques.

– Est-ce que je suis supposé avoir entendu ?

Elle releva vers lui ses yeux étonnamment bleus dans le soir lumineux et doux.

– Entendu, quoi ?

– Ce que vous venez de dire... D’un air un peu

égaré, elle passa sa main sur son front dans un geste qu'il lui avait déjà vu faire à Londres.

– Ne faites pas attention à ce que je dis. Je suis... distraite, parfois.

– Je le croirais volontiers, railla-t-il.

L'étonnant personnage ! Il semblait trouver toujours motif à exercer sa verve narquoise. Qu'avait-elle donc dit ou fait d'extraordinaire ?

– Je croyais que vous ne viendriez plus, dit-elle pensivement.

– Peut-être cela vous aurait-il arrangée ?

– Arrangée... Moi ? Pourquoi ?

Elle était visiblement stupéfaite. Il continua à la regarder en souriant, puis soupira, avec une indulgence railleuse :

– Ah ! les femmes...

– Que vous ont-elles fait, monsieur Lafray ? Vous paraissez en vouloir terriblement aux femmes ?

Elle subit le choc de ses yeux courroucés qui fonçaient brusquement. Sa lèvre eut un pli, colère

ou mépris, – puis il dit sèchement :

– Je préfère ne pas vous suivre sur ce terrain.

– Je m’excuse. Je ne voulais pas être indiscreète.

Les mains d’Henri Lafray eurent l’air de broyer quelque chose. Il fit deux pas en avant, comme s’il allait partir et la planter là.

– Vous ne m’offrez pas de danser, monsieur Lafray ?

Elle n’eut pas plutôt proféré l’invite que le rouge lui monta au front. Qu’est-ce qui lui prenait de faire des avances à ce garçon hostile et brutal ? Elle avait été poussée par une force impétueuse, indépendante de sa volonté. Elle se serait battue et elle aurait donné beaucoup pour pouvoir rattraper ses imprudentes paroles !

Mais, déjà, il s’inclinait devant elle.

– À vos ordres, madame.

Les flonflons de l’orchestre arrivaient jusque sur la galerie. Quelques couples dansants s’y étaient glissés pour échapper à la chaleur étouffante des salons.

Ils dansèrent un moment, silencieux.

– Vous ne m’avez toujours pas dit, formula-t-elle soudain, pour faire cesser la tension entre eux et meubler ce silence troublant, pourquoi vous êtes si en retard sur votre horaire ?

– Je ne suis pas en retard.

Il daigna expliquer, tandis qu’elle levait le nez à la hauteur de son menton pour le considérer d’un air sceptique :

– J’ai dû convoyer l’avion spécial qui doit transporter le matériel et les vivres...

– Car vous êtes pilote ?

– Mais oui, je me débrouille assez bien devant un manche à balai et je sais tenir un cap.

– Je croyais que sir Gallahand s’occupait des questions du matériel ?

– Il s’en est occupé avec moi. Vous n’avez pas l’air de vous douter, madame, appuya-t-il avec un peu de moquerie, que notre expédition n’est pas une simple promenade, un voyage d’agrément...

– Je sais parfaitement où je vais, répliqua-t-

elle vertement. Et je connais les difficultés de l'entreprise, la minutie qu'il faut apporter à la mise au point de détails.

– Alors, vous savez qu'il y a des formalités de douanes à remplir et qu'on doit ouvrir aux frontières les caisses maritimes, les compter à chaque fois, ravitailler ensuite ce que nous devons prendre en cours de route. Ces soins m'ont été dévolus, à moi et à l'un de nos camarades. De plus, j'ai dû aller chercher l'avion pour l'amener ici afin d'y embarquer notre matériel. Ajoutez que la température n'est pas clémente : la mousson est fertile en surprises et nous avons été retardés plusieurs fois.

– En somme, vous sortez aisément de vos attributions de « chasseur d'images » ?

Il haussa les épaules.

– Dans une entreprise comme la nôtre, rien n'est compartimenté. On est solidaires les uns des autres. Qui sait ce que vous serez amenée à faire, avant la fin de l'expédition ? ajouta-t-il en lui coulant un coup d'œil narquois.

– Oh ! je m’attends à tout, rétorqua-t-elle, insoucieuse. Et je suis disposée, du reste, à me plier aux exigences de la situation.

– Je vois que vous êtes en excellentes dispositions.

– Pourquoi donc croyez-vous que je me sois engagée à suivre l’équipe, sinon parce que j’ai accepté d’avance toutes les servitudes qui peuvent accompagner mon rôle ?

– Bravo !... De mieux en mieux !...

Il riait toujours, de son rire agaçant et plein de sous-entendus. Exaspérée, elle cessa de lui parler, renonçant à s’expliquer cette attitude qui devenait quasiment offensante.

Comme l’orchestre terminait une des figures de la danse, elle s’apprêtait à profiter de la pause et, déjà, esquissait le mouvement pour entraîner son cavalier hors de la piste, quand les musiciens attaquèrent un air nouveau :

*Un jour, tu verras...*¹

¹ Paroles de Mouloudji. Compositeur : Georges Vanparys.

On se rencontrera

Quelque part, n'importe où,

Guidés par le hasard...

Lafray s'était arrêté net et Audrey, brusquement raidie, s'immobilisait aussi, comme pétrifiée.

Nous nous regarderons

Et nous nous sourirons...

continuait le chanteur de l'orchestre.

Soudain, Audrey échappa aux mains inertes de son cavalier.

– Oh ! assez, assez ! gémit-elle en étreignant ses tempes de ces paumes convulsives.

Elle s'évada en courant vers le fond de la galerie et, réfugiée dans le noir, appuyée des deux coudes sur les balustres, elle éclata en sanglots.

Les épaules secouées par la rafale du chagrin, à bout de nerfs, elle pleurait le mal inconnu qui la désespérait, étreignant de ses deux mains sa tête douloureuse.

– Je vous en prie, dit une voix tout près d'elle.

Elle se redressa. Elle n'avait nul besoin de ses consolations. Elle était à son endroit pleine d'amertume et de révolte. Alors qu'elle eût désiré lui offrir son amitié instinctive, sa sympathie, il était toute hostilité et toute raillerie. Et maintenant, voilà qu'elle lui donnait le spectacle de son désarroi... incompréhensible.

– Pardonnez-moi, fit-elle en s'essuyant rageusement les yeux, je n'ai pas encore les nerfs bien guéris. Chaque fois que j'entends cet air, depuis quelque temps, j'éprouve une émotion idiote. C'est plus fort que moi. Quelque chose se déclenche et il faut que je pleure... C'est ridicule, n'est-ce pas ?

– Cet air-là ?... Vous voulez dire la chanson de Mouloudji ?...

Elle s'arrêta de pleurer.

– C'est un succès de Mouloudji ? Je l'ignorais. Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il influence curieusement sur mes nerfs. Et il me hante. C'est comme l'air mystérieux, à la radio française, vous savez ? Seulement, moi, je n'ai rien à gagner à le déchiffrer... Il m'obsède... il creuse en moi des sources inconnues de peine, presque de désespoir...

Elle se tamponna les paupières, essaya de se maîtriser, de reprendre un peu de calme.

– Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, dit-elle avec une visible confusion. Vous devez me trouver un peu déséquilibrée ? Et je crois que je le suis.

– Non, dit-il.

Sa voix avait une douceur inaccoutumée. Elle leva vers lui ses prunelles humides, où quelques larmes brillaient encore. Elle fut surprise de lui voir soudain un air tout autre, bien différent de l'aspect sardonique qu'il avait présenté chaque fois qu'il s'entretenait avec elle.

– Vous avez dit que vous aviez les nerfs

malades, remarqua-t-il avec une sorte de sollicitude. Depuis quand êtes-vous ainsi ?

Il la dévisageait curieusement.

– Oh ! depuis quelques mois. En fait, depuis l'hiver dernier. J'ai eu un accident...

– Ah ! oui ?

Il semblait attendre un complément d'information.

– Vous avez dû l'apprendre, non ? On en a parlé dans les journaux, chez nous... C'est vrai, dit-elle avec un petit rire embarrassé, que vous n'avez aucune raison de vous intéresser à moi.

– Vous vous trompez, dit-il gravement mais j'étais en France. Je sais, en effet, que vous avez eu un accident... de montagne.

– Oui. Il paraît que je suis tombée dans un ravin et qu'il s'en est fallu de peu que je ne sois plus là pour en parler.

– Il *paraît* ?... répéta-t-il, sur un ton singulier et interrogateur.

Il était debout près d'elle. Son habituelle et

narquoise impassibilité semblait lui avoir échappé. Il fixait Audrey et ses mains impatientes ne cessaient de se promener de haut en bas de son smoking. Si elle avait pu lire davantage, dans cette pénombre que la lumière des lampadaires n'arrivait pas à dissiper tout à fait, sur sa face sévère et dans son regard, elle aurait vu qu'il y avait une espèce de terreur, d'appréhension de ce qu'il allait entendre. Et, en même temps, un immense étonnement.

– Je ne sais de tout cela que ce qu'on m'en a dit, révéla-t-elle, au bout d'un silence lourd, j'ai perdu la mémoire et...

Elle s'interrompt, car il venait de pousser une sourde exclamation.

– Vous voulez dire que... qu'il y a des choses dont vous ne vous souvenez *pas du tout* ?

Avec une vivacité étrange, il s'était assis sur le banc au bord de la balustrade, tout près d'elle. Le buste redressé, il lui faisait face. Il avait crispé ses mains sur ses genoux. Son visage paraissait plus mince et plus dépouillé.

Elle le regarda, les yeux dans les yeux.

– Je ne me souviens de rien, dit-elle sourdement, rien de la période qui s’est écoulée entre mon départ d’Angleterre et le moment où je me suis retrouvée, les jambes immobilisées, dans une chambre de clinique, en Suisse. C’est une histoire étonnante et pathétique... Très cruelle aussi. Vous n’imaginez pas combien de temps j’ai été torturée par ce mystère qui s’intégrait dans ma vie. J’ai vécu dans une mortelle incertitude... n’arrivant pas à me résigner à être ainsi frustrée d’une partie de moi-même.

Les lèvres de Lafray remuèrent. Il chuchota :

– Mais vous n’avez retrouvé de cette période aucun fait... aucun visage ?...

Elle détourna son regard pour le fixer droit devant elle.

– Rien, fit-elle sombrement, accablée. Tout ce que j’ai pu en savoir, c’est ce qu’on m’a dit... Quand je pense, acheva-t-elle tout bas comme pour elle seule, que je me suis fiancée avec mon mari et que je n’en ai gardé aucun souvenir, pas

la moindre réminiscence !

– Je ne savais pas cela, affirma-t-il d'un accent rauque et tout chargé d'émotion contenue.

Il sembla contempler un gouffre à ses pieds. Elle pleurait silencieusement. Ses larmes tombaient sur ses joues-pâles. L'une d'elles roula sur la main de son compagnon qui la contempla, comme hypnotisé.

– Mais... votre mari vous a raconté toutes les circonstances qui... enfin, qui touchent à ces points névralgiques ?

Elle soupira :

– Lui et ma belle-mère ont été très bons. Ils m'ont ramenée lentement à la vie. Donald montre beaucoup de patience et de compréhension. Pauvre Donald ! C'est un homme admirable et qui méritait mieux que la femme que je suis devenue, si différente de la fiancée qu'il avait choisie, cette fiancée qui lui jurait un amour éternel.

– Et cette fiancée... c'était vous ?

Elle ouvrit les mains.

– C’est ce qu’on m’a dit... Et, parfois, cela me semble si incroyable... impossible ! J’ai tellement changé... Je suis si instable, si lointaine ! acheva-t-elle d’une voix étouffée.

La musique leur parvenait comme à travers de l’ouate, un nuage floconneux.

*Et je t’emmènerai
Sous un ciel plein de brume,
Ta taille, je prendrai,
L’on se rencontrera...*

Elle l’entendit chantonner sourdement avec l’orchestre. Alors, elle se dressa et jeta avec une force étonnante, dans un cri de supplication :

– Je vous en prie, monsieur Lafray, plus cet air-là !

Elle crispait ses mains sur ses oreilles, nerveusement, affolée. Il sursauta, parut remonter d’un rêve.

– Je vous demande pardon. Calmez-vous,

madame. Puis-je quelque chose pour vous ?
s'enquit-il avec une grande douceur apitoyée.

Le corps d'Audrey tremblait. Dans un grand effort sur elle-même, elle réussit à se maîtriser. Le silence s'appesantit sur eux un bref instant. Il restait immobile auprès d'elle, attendant on ne savait quoi.

Elle réussit à sourire, d'un sourire fragile et désarmant.

– Je me suis laissée aller à vous faire des confidences absurdes. C'est encore un trait de ma faiblesse actuelle, murmura-t-elle, honteuse. Excusez-moi...

Il se taisait toujours. Mais, sans doute, si les émotions avaient pu se transformer en bruits, la terrasse et le jardin, et toute l'atmosphère sous le ciel, eussent été pleins de tumulte.

Elle hocha la tête.

– Nous espérons que ce voyage va tout de même m'apporter la détente, le choc physique et psychologique dont j'ai besoin pour retrouver mon aplomb.

– Singulière cure, émit-il brièvement, que de vous exposer à cette somme de fatigues et de dangers.

– Oh ! mais je ne crains ni la fatigue, ni le danger ! Je ne crains que moi-même et les fantômes sans forme qui s'agitent dans mon cerveau malade.

– Me permettez-vous de vous poser une question, madame ?

Il la dominait de toute sa taille athlétique. Elle fut surprise de voir, sous la lumière des lampes, son visage altéré.

– Certainement, dit-elle, puisque je vous ai choisi, ce soir, pour confident.

– Comment en êtes-vous venue à vous joindre à cette expédition ?

Elle eut un geste familier pour effleurer ses tempes de sa main fine.

– C'est une chose que j'ai faite durant cette inconcevable période d'inconscience que je ne peux retrouver au fond de ma mémoire. Un jour, j'ai su que j'étais inscrite pour le voyage. J'ai

même appris, dans le même temps, que j'y avais apporté ma contribution financière, ajouta-t-elle avec un mélancolique sourire. De cela non plus, je n'avais pas la moindre idée.

– Et votre mari ne vous a pas demandé d'y renoncer ?

– Je n'aurais pas accepté, répliqua-t-elle, le regard durci. Cette expédition me passionne...

Elle ramena ses yeux vers lui.

– J'ai toujours été une fervente de la montagne, comme vous, sans doute, monsieur Lafray... et je crois même que... depuis cette étrange maladie, je l'aime encore davantage. Comme si, depuis mon accident... j'avais une raison nouvelle de m'attacher à elle... de faire de cette passion un des buts de ma vie...

Elle parlait en trébuchant sur les mots, hésitant parfois à les formuler.

– Comme tout cela est étrange !...

Il avait les paupières baissées, comme s'il regardait quelque chose en dedans de lui-même. Quelque chose de triste et d'un peu amer, car son

expression s'était faite plus désenchantée.

Elle retrouva sa voix enjouée :

– Monsieur Lafray, vous semblez ne pas éprouver beaucoup de sympathie pour moi, lors de notre première rencontre. Pour moi, je l'avoue, il n'en a pas été de même.

Le sourire adorable et toujours un peu triste apparut sur ses lèvres.

– La confiance que je vous ai montrée, murmura-t-elle, m'a-t-elle gagné un camarade... à défaut d'un ami ?

Pour ramener Audrey vers le salon, il prit doucement sa main et la posa sur son bras.

– Vous aurez toujours en moi un ami, dit-il avec une espèce de solennité qui contrastait avec le ton qu'il avait employé toujours avec elle.

– Merci, monsieur Lafray.

Ils marchèrent sur la galerie comme s'ils ne se décidaient pas à rentrer dans la foule. Audrey pensait qu'elle avait dû connaître son nouvel ami dans une autre existence, tant elle se sentait *accordée* à lui, même dans le silence, satisfaite

intimement, *familière*.

Demain, ils chemineraient ensemble vers les hautes pentes de l'Everest... vers la grande et passionnante aventure.

Sans le regarder, elle pouvait voir combien son compagnon était taillé pour ce genre de prouesses. Elle cherchait à l'imaginer sans le smoking de l'homme du monde, sous la tenue de montagnard, avec ses muscles d'athlète, sa ligne de grimpeur, ses yeux directs qui semblaient toujours chercher une piste, droit devant lui, et cet edelweiss à sa boutonnière.

Soudain, une autre silhouette se superposa à la vision. Elle dit tout à coup :

– J'aimerais que Donald et vous, vous deveniez amis.

Elle sentit frémir imperceptiblement le bras sur lequel elle s'appuyait.

– Permettez que je vous reconduise, madame. Je crois que je vais me retirer, dit-il sans répondre.

IX

Sir Gallahand examina l'homme qui lui exposait une si étonnante requête.

Ils venaient d'assister à une soirée typiquement indigène. Assis à même le sol, jambes repliées, ils avaient mangé des mets népalais fortement épicés de « chilli » et de curry, ce qui avait excité la soif des convives.

Mais le visiteur ne touchait pas au verre de whisky que le chef de la maison venait de lui servir. Il gardait un air concentré et distant.

Depuis plusieurs jours, les explorateurs étaient arrivés à Katmandu, sous une pluie diluvienne. C'était une de ces pluies de la mousson, si terrifiantes, qui inondent les plaines, font s'effondrer les murs de séparation des jardins et même les petites maisons de sherpas, fragilement composées de briques et de terre ou de bouse de vache séchée.

Il fallait attendre les coolies qui devaient accompagner le convoi et que l'état des routes retardait.

Le groupe des Européens les avait déjà précédés à la première étape, Bagdaon, dernière ville accessible aux voitures. Audrey ayant manifesté le désir de visiter la ville prestigieuse aux pagodes millénaires et l'adorable temple de l'Amour dont parlent toutes les caravanes qui passent par là.

Henri Lafray, visiblement contrarié par le silence pensif de son chef, insista :

– Je ne vous aurais pas demandé cela plus tôt, sir... Mais le matériel est maintenant à pied d'œuvre. C'est l'affaire des convoyeurs indigènes de le charger. Je peux donc respectueusement vous prier de me laisser partir.

Les yeux de sir Gallahand étincelèrent.

– En somme, Lafray, c'est un lâchage ?

L'interpellé réprima un haut-le-corps. Sa lèvre supérieure ne fut plus qu'une barre horizontale dans son visage figé.

– Appelez-le comme vous voudrez, sir...

Sir Gallahand ne releva pas l'impertinence de la réponse. Il savait manier les hommes. Il attendait beaucoup de celui-ci et cherchait à comprendre quelle mouche l'avait piqué pour qu'il se comportât d'une façon si peu en accord avec son caractère.

– Je suppose que vous avez des raisons... sérieuses de m'exposer une si curieuse prétention ?

– Sérieuses, oui, sir.

– On dira que vous vous dégonflez.

Ici, un imperceptible haussement d'épaules de Lafray.

– Peu m'importe ce qu'on dira, sir.

L'alpiniste prit sa pipe sur la petite table de bambou et se mit à la bourrer, sans plus regarder son interlocuteur. Il parut converser avec lui-même.

– Évidemment, moi, je ne suis que le chef que vous vous êtes choisi. À la minute où vous reniez mon autorité, je n'ai aucun moyen de vous

obliger.

Lafray esquissa un mouvement de protestation.

– Je ne renie rien, sir. Je vous demande seulement une faveur.

Il indiquait ainsi qu'il faisait toujours confiance au chef de l'expédition et reconnaissait ses prérogatives.

Sir Gallahand releva la tête. Ses yeux clairs fixèrent le visage énergique et fermé du cinéaste.

– Le jugement de vos camarades ne vous importe-t-il pas ? Vous n'êtes pas seul.

Les traits du jeune homme se crispèrent.

– Je regrette, sir.

Sir Gallahand alluma sa pipe et en tira quelques bouffées. Il se donnait ainsi le temps de réfléchir.

Lafray attendait. Peut-être pensait-il au rêve qu'il avait formé, à cet Everest fabuleux, aux huit mille huit cent quarante mètres d'altitude qu'il avait osé espérer atteindre un jour ; aux pistes

sillonnées par les troupeaux de gazelles et de moutons sauvages ; à la caravane cheminant avec son train de muletiers ses sherpas, ses coolies ; à toutes cette perspective qui s'étendrait devant eux dès qu'ils auraient gagné le belvédère de Darjeeling, porte de l'Himalaya difficilement accessible.

Et, pour renoncer à ce rêve, qui lui tenait si fort au cœur, il devait maintenant tenir tête au *bara sahib*, le chef de route magnifique qui avait déjà mené à bien plusieurs expéditions et lancé des vagues d'assaut vers l'invincible sommet.

– Voyons, Lafray, dit paternellement sir Gallahand, il y a là autre chose qu'un caprice ?

Il pointa sa pipe vers la poitrine de son interlocuteur, tandis que sa voix se faisait plus forte et plus convaincante :

– C'est vous, Lafray, qui avez mis en branle notre projet. C'est de vous que nous est venue la première suggestion. Et c'est vous qui m'avez écrit pour que j'en prenne la direction. Vous étiez tout feu tout flammes, alors, et vous avez trouvé, vous-même, les concours qu'il nous fallait.

Une légère rougeur monta aux joues pâles de Lafray. Sir Gallahand ne parut pas s'en apercevoir ; il continua :

– Vous n'en étiez pas à votre coup d'essai. Outre votre expérience alpine, – j'ai connu votre père, mon vieux, et vous avez hérité de ses qualités qui sont celles, je crois, de toute une génération de Lafray ? – vous vous êtes déjà aventuré vers le Tibet. Une expédition comme celle-ci n'a plus guère de secrets pour vous. Le pliage et le chargement des tentes, les haltes dans la poussière, le vol des choucas au-dessus des convois essoufflés, toutes ces servitudes et ces difficultés ne sont pas pour vous rebuter. Personne n'a oublié votre magistral reportage sur le monastère de Rongbuck, au pied même de l'Everest... Oui, vous avez déjà connu tout cela...

Il fronça ses gros sourcils autoritaires.

– Alors, pourquoi renoncer aujourd'hui ?

Le visage de l'homme était obstinément clos.

– Permettez-moi de ne pas répondre, sir.

– Oui, je vois...

Le *bara sahib* reporta sa pipe à sa bouche et tira furieusement.

– Cherchez la femme, naturellement, maugréat-il. Et, comme il n’y en a qu’une dans notre groupe, il n’y a pas besoin d’aller bien loin pour connaître la conclusion.

Lafray demeura impassible. On eût cru qu’il n’avait pas entendu.

Sir Gallahand hocha la tête.

– Vous vous êtes rendu compte que votre brusque départ pourrait compromettre cette femme beaucoup plus que ne le ferait votre présence parmi nous ?

– Il n’y a pas de femme, sir, dit durement Lafray.

– Alors, – le ton sévère de l’explorateur s’éleva, tranchant et définitif, – il n’y a pas de raison que vous puissiez invoquer pour abandonner l’expédition après l’avoir organisée et nous y avoir entraînés tous.

Cette fois, le cinéaste accusa le coup. Ses traits frémirent et il pressa, dans un geste inconscient,

ses deux mains roides l'une contre l'autre.

– Je regrette, Lafray. Nous sommes partis ensemble dans l'aventure dont vous avez bien voulu, vos camarades et vous, me confier le commandement. Nous sommes solidaires et chacun a besoin de tous.

– Désormais, mon rôle se borne à celui d'un simple observateur, objecta Lafray, visiblement démonté. Je puis manquer sans que personne en souffre.

– C'est ce qui vous trompe. Beaucoup d'alpinistes, déjà, nous ont précédés sur cette route fascinante des sommets du Népal. Quelques-uns ont disparu à jamais, d'autres ont réussi. Au prix de quels efforts, de quelles souffrances !... Nous prenons notre part d'un grand relais, Lafray. Aucun de nous n'a le droit de se dérober, sans motif valable. Or, vous ne m'avez fourni au-cun mo-tif va-la-ble.

Il ponctua sa déclaration de petits coups secs du tuyau de sa pipe sur le bambou de la sellette.

Il attendit un instant, Lafray demeura muet. Il

regardait tout droit devant lui, obstinément.

La voix inexorable reprit :

– Nous formons une équipe liée par un engagement de consentement mutuel. Devant nous, il y a déjà les vainqueurs... et il y a les morts. Nul de nous ne peut rester sourd à l'appel des uns et des autres. C'est mon dernier mot. Vous demeurez avec nous.

Le jeune homme se raidit.

– Bien, sir.

Et il tourna les talons.

À travers les rizières et les champs de maïs, les vallées aux clairs torrents, les terrains de culture étagés et les sentiers étroits où l'on croisait malaisément les troupeaux de vaches ou de bœufs d'eau, les chèvres et les yaks puissants, à travers les forêts semi-tropicales, habitées par les singes et les oiseaux siffleurs, les massifs de rhododendrons et les pentes enneigées, de camp en camp, de lac en lac, la petite colonne, avec ses sherpas et ses coolies, avait gagné, dans la chaleur et la pluie ou le brouillard, le premier

alpage, à quatre mille mètres.

On était au douzième jour de marche. Aujourd'hui, le camp de base était installé au bord du lac et les sherpas avaient commencé à dresser les tentes.

Le premier soin d'Audrey fut d'aller plonger dans l'eau fraîche et tentante, après l'épuisante randonnée. Tout le jour, la chaleur avait été écrasante. Mais les pieds, couverts d'ampoules au début, endurcis maintenant, tenaient le coup.

Quant aux jambes d'Audrey, ses jambes fines et robustes de skieuse, on n'eût jamais dit qu'elles avaient dû être immobilisées pendant des semaines. Infatigables, elles l'avaient portée à travers les difficultés du parcours.

Pour le groupe des alpinistes, la vie civilisée avait pris fin et elle s'éloignait d'eux chaque soir davantage. À chaque aube, ils s'habituèrent au fardeau des servitudes et se familiarisèrent avec leur nouvel état.

Depuis douze jours, on couchait au hasard des étapes, sous la tente, dans la pluie et dans la boue,

ou, roulés dans les chaudes couvertures de yak ou de mouton ou sous les légers sacs de couchage, parfois, à l'abri de la maisonnette qui entoure le moulin à prières qu'on trouve à côté de chaque temple bouddhiste.

Audrey faisait l'expérience de la montagne tibétaine. Pour elle, qui s'était bornée jusqu'ici aux ascensions alpestres, c'était une révélation, une épopée passionnante dont elle goûtait l'âpre et merveilleuse joie. Mais, si sa force physique était parfaite, le moral était toujours au même point.

Le seul avantage, c'est qu'elle n'avait guère le temps de penser à ses propres problèmes. D'abord, parce que l'ascension ne se prête guère aux conversations et aux échanges sentimentaux. Durant les dures marches, on ne peut guère offrir à ses compagnons de route que des sourires ou des paroles fraternelles d'encouragement.

À l'étape, il y a tout à faire et l'on est fourbu.

Il faut installer le camp, vérifier le matériel, répartir les équipements, reconstituer les charges, établir les comptes, écrire le courrier que les

coolies, faisant office de messenger, emporteront vers la ville, en arrière, d'où il pourra être acheminé.

Tous se partageaient la besogne. Audrey, pour sa part, avait reçu la mission de s'occuper du ravitaillement, des repas, de discuter avec le chef de cuisine, de veiller au bien-être relatif de toute l'équipe.

Le premier soir, elle avait eu une curieuse mésaventure. Elle occupait une tente seule, Donald couchant avec ses compagnons. Elle commençait à s'endormir, quand elle avait été réveillée en sursaut avec une désagréable impression : des choses gluantes et innommables glissaient sur elle, s'insinuant dans son cou, derrière ses oreilles ; avec horreur, elle avait pensé aux sangsues, ces plaies des campeurs du Népal.

Le premier nom qui avait jailli à ses lèvres, pour appeler au secours, avait été :

– Henri !...

Cela l'avait si fort stupéfiée elle-même qu'elle

en avait oublié une seconde les horribles bêtes.

Pourquoi ce nom monté de son sommeil inconscient ? Assise sur son matelas pneumatique, les mains en avant pour se protéger de l'invasion des affreuses sangsues, elle en rougissait, redoutant d'avoir été entendue.

Elle avait crié enfin :

– Donald !...

Il était apparu presque aussitôt. Avait-il perçu le premier appel ? Ce nom incongru prononcé par sa femme l'avait-il frappé ? Il n'y paraissait pas.

Il s'était empressé auprès d'elle pour la débarrasser des immondes créatures. Il avait dû, selon la méthode efficace des montagnards, leur brûler le dos avec sa cigarette. La chasse avait duré un moment, écœurante.

– Voulez-vous que je reste auprès de vous ? s'était-il enquis.

– Oui, s'il vous plaît, Donald.

Il était allé chercher son matelas pneumatique et son sac de couchage et les avait posés en diagonale à ses pieds. Mais il avait dû lui

administrer un cachet pour qu'elle trouvât le sommeil.

... Depuis le départ de la colonne, Audrey n'était plus en contact avec Lafray. Sir Gallahand, le *bara-sahib* de l'expédition, l'envoyait toujours en avant pour déterminer les emplacements des camps à venir, de sorte que, lorsque la caravane parvenait à ces derniers, l'équipe de reconnaissance, dont faisait partie Lafray, quittait l'endroit pour effectuer de nouvelles découvertes.

La jeune femme en était presque allégée.

Le trouble continuait à habiter son cœur. Quand, le premier jour où les explorateurs s'étaient rassemblés, elle avait aperçu Lafray dans ses vêtements de montagnard, elle avait reçu un étrange choc.

Son cœur s'était mis à battre furieusement et elle avait senti se déclencher dans sa tête un irrépressible remous, comme si les idées n'arrivaient pas à se coordonner, à cheminer jusqu'à sa conscience claire.

Elle en était restée très marquée, en proie à une sorte d'idée fixe qu'elle tentait en vain de chasser de son esprit.

« Ce doit être l'amour, songeait-elle, l'amour-choc dont parlent les livres... Ce coup de foudre auquel je ne croyais pas. C'est pourtant ce que j'ai éprouvé pour cet étranger la première fois que je l'ai vu... Quelle folie et quel malheur !...»

Elle comptait beaucoup sur cette école de volonté qu'est l'exploration en montagne pour arriver à vaincre cette utopie et à retrouver son équilibre perdu.

Dans son désarroi, elle tenta de se placer sous la sauvegarde de Donald, de se rapprocher de lui, de lui demander mentalement les secours nécessaires à surmonter la crise d'âme qui la minait.

Mais comment Donald aurait-il compris ce qui se passait en elle ? Elle ne pouvait rien lui révéler sans le blesser, ni lui expliquer ce qu'elle ressentait. Aussi, quand ils s'asseyaient l'un près de l'autre durant les heures de repos, ils avaient de la peine à meubler le silence. L'invisible

abîme qui les séparait était toujours là.

De plus, la montagne éprouvait Donald physiquement. Alors qu'Audrey, en dépit de ses problèmes intimes, restait fraîche et résistante, il paraissait souvent déprimé. Il avait dû soigner quelques maux de gorge, des maux de dents, réduire la fracture d'un coolie qu'on avait retransporté à l'arrière, panser des pieds blessés et cicatriser des ampoules... mais, en dehors de ces traitements bénins qui touchaient à son activité de médecin, il ne s'intéressait pas à la vie de l'explorateur, à ses espoirs, à ses enthousiasmes...

« C'est pour *moi* qu'il est venu, songeait Audrey, repentante, mais cela ne lui apporte rien. Il n'a pas la foi. Je n'aurais pas dû l'entraîner dans cette aventure dont il ne retire rien pour lui-même... »

Ainsi, les jours passaient, apportant à chacun son lot, ses soleils et ses brumes, ses variations brusques de la température dont chacun ressentait sourdement les effets.

La marche d'approche vers les bases d'où l'on

peut s'élançer à l'assaut des buts à atteindre est toujours longue, monotone et harassante, surtout dans ces pays où tout est à une échelle tellement plus vaste qu'en Europe. C'est ce qui use le plus l'exaltation et les forces. Tous les familiers de l'exploration tibétaine connaissant cela et l'expédition Gallahand n'échappait pas à la règle commune.

Vint enfin le moment où l'on se prépara à affronter les hauts cols. Pour cela, une pause de quelques jours au camp de base était nécessaire, afin que les hommes puissent s'entraîner et s'adapter aux hautes altitudes.

Pour la première fois, toutes les équipes seraient réunies durant plus d'une semaine et l'on pourrait s'organiser pour vivre à peu près agréablement ; en tout cas, profiter un peu de l'amitié, de la camaraderie qui lie les membres d'une expédition.

Cette perspective rendait Audrey inexplicablement heureuse... Du moins, si elle connaissait la source secrète de sa joie, faisait-elle de louables efforts pour ne pas lui donner son

véritable visage.

Quelques jours avant, un incident s'était passé entre son mari et Lafray, qu'Audrey avait ignoré, heureusement, sans quoi elle eût été quelque peu inquiète.

Revenant rejoindre ses camarades après une exploration avec ses coéquipiers, un des compagnons de Lafray avait indiqué que celui-ci souffrait d'un début d'angine.

Donald avait été envoyé auprès de lui.

– Merci, grognait celui-ci, je me soignerai bien tout seul.

Le médecin avait insisté, par devoir. Lafray s'était montré intraitable. Audrey, qui survenait à cet instant avec un grog bouillant qu'elle avait copieusement arrosé de whisky, ne s'était pas aperçue de la tension qui régnait entre les deux hommes.

Aussitôt, le sherpa chargé de s'occuper du *sahib* Lafray était arrivé sous la tente et les deux époux lui avaient laissé la place.

Le lendemain, le cinéaste était reparti vers

d'autres missions, sa caméra en bandoulière, et Audrey ne l'avait plus revu depuis lors.

Du seuil de la tente, elle guettait l'arrivée de l'équipe de reconnaissance. Elle était allée parlementer avec le cuisinier pour que le repas qui serait servi sous la tente soit réussi. Justement, on avait tué un yak et l'odeur de la viande grillée emplissait l'atmosphère, excitant les appétits.

L'équipe arriva en retard, catastrophée. Ils étaient fourbus, après avoir cheminé à travers une moraine difficile, et ils apportaient une terrible nouvelle : Lafray, qui s'était aventuré un peu trop loin pour filmer des glaciers, n'était pas revenu. Depuis des heures, ils le cherchaient sans résultat. Ils avaient résolu de rentrer pour alerter le chef.

Aussitôt, tout le camp fut en émoi. Très pâle, Audrey alla aux nouvelles sous la tente de sir Gallahand, qui étudiait la carte afin de distribuer les itinéraires de secours.

Ses yeux bleus fiévreux interrogèrent le *barasahib*.

– On le retrouvera, n'est-ce pas ?

– Je l'espère, dit-il, bref, sans égard pour la voix angoissée et le visage altéré de son interlocutrice.

– Mais il faut...

Sir Gallahand tourna vers la jeune femme une face glacée.

– Accordez-moi, madame, de savoir mieux que quiconque ce qu'il faut en pareille occurrence. Tout ce que je puis vous dire, c'est que tout ce qui sera humainement possible pour retrouver notre camarade sera fait.

Ses sourcils froncés lui donnaient l'air d'un ours mal luné.

– Je voudrais suivre les chercheurs, formula Audrey, suppliante.

– Pas question, madame.

– Mais...

– Voyons, dit-il, avec une nuance de blâme dans sa voix impétueuse, ce n'est pas votre place. Vous devez rester au camp. Votre mari

demeurera près de vous, d'autant qu'il n'est pas très bien. Il a étonnamment maigri. Sa santé ne vous donne-t-elle pas quelque souci ?

Elle rougit, sentant la leçon et, sans répondre, tourna les talons, voulant dissimuler son émotion. Le regard du *bara sahib* s'attarda une seconde sur la silhouette qui s'en allait, noire sur la neige, si solitaire parmi le désarroi des secours qui s'organisaient. Il se tourna ensuite avec une expression perplexe vers les arêtes abruptes qui se dessinaient sous le ciel brumeux où le vent chassait les nuages. Le thermomètre marquait — 20°.

Son front resta plissé tandis qu'il pointait son crayon sur la carte étalée devant lui.

Les sherpas avaient cessé leurs danses autour des feux. La nouvelle de la disparition du sahib les consternait. Ils appartenaient à la grande famille de la montagne et n'ignoraient pas ce que signifient, en haute altitude, ces fugues involontaires. La plupart du temps, cela se termine tragiquement.

Tandis que les sauveteurs, ayant revêtu leur

équipement, prenaient un repas en hâte avant de se mettre en route, Audrey était revenue vers sa tente. Donald était au mess, en train de manger avec les autres.

Quand il revint, il la trouva prostrée, assise sur sa couchette déployée, les coudes aux genoux, le visage enfoui dans les paumes.

– Vous ne dînez pas, Audrey ?

Pour toute réponse, un bruit de sanglots explosa entre les fragiles murs de toile.

Donald s'émut pour la première fois.

– Eh ! vous ne cachez pas, au moins, les sentiments que vous inspire ce Français.

La jeune femme releva brusquement la tête. Sa voix se fit âpre à son tour :

– Que voulez-vous insinuer ?

– « Insinuer » me paraît un euphémisme, dit-il avec dérision. Il n'y a qu'à constater, je pense.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, maugréat-elle en détournant les yeux.

Les larmes, à nouveau, la bouleversèrent.

– Voyons, Audrey, un peu de tenue ! Pour une alpiniste... et une alpiniste britannique vous n'avez guère de sang-froid.

– Est-ce mal de m'inquiéter d'un de nos camarades en danger ?

– Vous n'en feriez pas autant si c'était moi, remarqua-t-il, amer.

Elle haussa les épaules.

– Oh ! vous... il ne vous arrivera rien de semblable.

– Vous le regrettez ? interrogea-t-il piqué.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, vous le savez bien.

– Alors, quoi ?

– Rien.

Il la regardait intensément, méchamment. On eût dit que toute sa rancœur accumulée, à ce moment où il ne se possédait plus, se concentrait dans ses prunelles hostiles et dures.

– Oui... Vous trouvez sans doute que je suis beaucoup moins aventureux et téméraire que

Lafray ? Si vous voulez mon sentiment, ce n'est pas là du courage, c'est de la folie pure.

– Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas, répliqua-t-elle, mordante.

– Audrey !

Ils se mesurèrent, hostiles, furieux. La fatigue accumulée depuis des jours, l'inconfort, les dures nécessités de l'épreuve et, maintenant, le spectre du danger qui guettait leurs moindres défaillances, tout cela avait mis leurs nerfs à vif. Ils étaient incapables, l'un et l'autre, de contrôler leurs réactions.

La première, Audrey comprit la gravité de la situation où ils s'embarquaient. Elle se maîtrisa.

– Excusez-moi, murmura-t-elle avec un geste égaré, je... nous nous laissons aller... C'est ridicule... Mes paroles ont dépassé ma pensée...

Peut-être ces mots, où passait le regret, auraient ils eu le pouvoir de calmer la colère de Donald, si elle n'avait ajouté, reprise par le souci présent :

– Il n'y a, actuellement, qu'une chose qui

compte : retrouver notre compagnon... J'espère qu'ils le retrouveront, ajouta-t-elle avec ferveur, d'un accent étouffé.

– Vous l'aimez, hein ?

Elle le regarda, stupéfaite. Sa mâchoire s'était durcie et tout son visage disait la fureur retenue à grand-peine.

– Vous êtes fou, Donald ?

– Oui, je suis fou, gronda-t-il, exaspéré. Fou de vous avoir épousée, alors que je savais...

Elle se redressa.

– Que vous saviez ?...

Dans sa face brunie par le soleil des cimes qui l'apparentait à quelque cherpani de la troupe, ses yeux bleus étincelèrent soudain, pleins de méfiance et de soupçon.

– Vous saviez quoi ? répéta-t-elle, devant son silence buté.

Il desserra ses lèvres crispées.

– Que vous êtes une malade, incapable de vous y retrouver dans des sentiments normaux,

jeta-t-il hargneux.

Elle ne l'avait jamais vu ainsi. Elle retrouvait soudain, avec une secrète épouvante, le Donald de son enfance, celui qu'elle n'aimait pas et qui lui faisait peur. La phrase a percuté en elle comme une arme empoisonnée.

– Mon Dieu ! gémit-elle sourdement. Ses larmes coulent, tandis que ses épaules s'agitent dans des soubresauts désordonnés.

– Ne comprenez-vous pas, reprend-il sur le même ton rageur et blessé, que j'en ai assez de penser à vous comme à une de ces idoles des temples bouddhistes, enfermée dans sa niche d'or ? Vous portez mon nom depuis six mois et vous n'avez jamais été ma femme.

Son ton prenait maintenant l'accent du réquisitoire.

– Vraiment, je suis à bout de patience. Je vous ai suivie jusqu'ici pour tenter un rapprochement. J'ai sacrifié à ce caprice absurde, dans l'espoir que vous m'en sauriez gré, que ce voyage vous ferait plus compréhensive... et plus humaine.

Vous ne consentez à sortir de votre indifférence glacée que pour vous intéresser à cet étranger !... Quel mari supporterait cela ?

Elle continue à pleurer sans répondre. Tout ce qu'il lui dit, elle se l'est déjà dit, maintes fois. Avec honte, avec désespoir. Elle sait qu'il a raison dans sa véhémence, dans son indignation. Mais comment pourrait-elle lui donner le change sur ses sentiments ?

Alors qu'elle ne peut se le donner à elle-même ; alors que tout son cœur tremble d'angoisse et frémit à la pensée de l'homme menacé qui l'occupe, ce cœur, si mystérieusement.

– C'est vrai... prononça-t-elle d'une voix assouvie, sans pouvoir empêcher ses lèvres d'articuler l'aveu... je crois que je l'aime... Mais, Donald...

Elle relève vers lui son visage tuméfié où la bouche a des tremblements spasmodiques.

– Est-on responsable de ce qu'on n'a pas voulu ? De ce contre quoi on se défend, de toutes

ses forces ? Dieu m'est témoin que cet amour est né en moi et a flambé sans que je fasse rien pour l'activer. Quand j'ai rencontré Lafray à Londres, cela a été une sorte d'hypnose. J'ai éprouvé une étrange impression... comme si je le retrouvais... comme si je l'avais connu dans une autre existence ; tenez, comme si nous avions déjà été en présence durant cette période de ma vie qui m'échappe. Et ce fut comme si j'avais été promise à lui depuis toujours...

Elle pleure pathétiquement.

– Pardonnez-moi de vous dire ces choses atroces, Donald, supplie-t-elle. Je sais combien je suis injuste et cruelle, alors que vous avez été si bon pour moi.

– Bon ?... Bon ?...

Il explose et la considère, les yeux flamboyants, avec une telle expression de sauvagerie et de détresse et une telle menace dans l'attitude, qu'elle lève la main comme pour se protéger.

Soudain, il fait demi-tour.

– J'en ai assez... assez... de cette montagne inhumaine, assez de me morfondre et de perdre mon temps dans ces marches forcées vers un inaccessible but, assez du visage inamical de cette femme de glace que j'ai eu la folie d'accompagner. Tout cela est trop froid, trop gelé pour moi... Je redescends avec les coolies... J'abandonne... Adieu !...

X

La sortie de Donald avait été si brusque qu'Audrey en était restée pétrifiée. Ses yeux regardaient étrangement devant elle, d'un regard où il y avait de la terreur, de la colère et une immense incompréhension.

Soudain, elle se précipita en avant et s'arrêta juste au seuil de la tente.

Le camp était immobile et silencieux. Les colonnes de sauveteurs avaient déjà pris le départ et s'éloignaient comme des fourmis noires. Mais ce n'est pas eux qu'Audrey regardait. C'était cette silhouette sombre qui redescendait sur la piste, solitaire, appuyée sur ses bâtons, le sac au dos et luttant contre le vent.

Donald avait pris à peine le temps de fixer son paquetage tandis qu'Audrey, paralysée par son étrange émoi, ne pouvait s'arracher à sa prostration, et il se pressait, avide et furieux, pour

tenter sans doute de rattraper les coolies qui avaient une bonne avance sur lui.

Les yeux d'Audrey, un peu égarés, contemplaient l'ombre fugitive, les mains crispées à ses joues. Un lent travail se faisait en elle. Des bribes d'images, de pensées, tentaient de s'agglomérer, de s'accrocher à ce qu'elle voyait. Elle sentait qu'elle tenait une partie du mystère, de ce passé, et ces souvenirs qui s'étaient dérobés jusqu'ici à elle. Et, tout à coup, ce fut comme si quelque chose, au fond de sa conscience, se dégelait, telle une eau impétueuse fait éclater les croûtes de glace qui la maintiennent prisonnière. Elle *vit*... elle vit ce que sa mémoire gardait, englouti au fond de ses brumes, et elle chancela comme si le blizzard qui soufflait dehors avec force était entré sous la tente avec ses tourbillons.

– Je me souviens !...

Elle avait crié comme si quelqu'un pouvait l'entendre... comme si la silhouette qui s'amenuisait sur la piste où elle se lançait à toute vitesse pouvait être atteinte par sa clameur.

– Je me souviens !... Donald !... Je sais... JE SAIS ! ...

Elle s'égosillait devant le camp déserté par les équipes et qui reflétait le désordre de l'alarme. Les sherpas, devant la violence de la tempête, se réfugiaient à l'abri des tentes pour parler entre eux de la disparition inquiétante du sahib.

L'orage emportait les cris d'Audrey. Une rafale de neige, pulvérisée par le vent, s'infiltra par l'ouverture de la tente et vint la frapper au visage. Elle se recula précipitamment, referma le volet de toile, fit glisser la fermeture éclair, agissant comme un automate. Puis tandis que l'abside vibrait autour d'elle et se gonflait sous la gifle des éléments furieux, elle revint en trébuchant s'abattre sur le lit de camp.

Là, étreignant ses tempes, le souffle court, toute sa volonté tendue pour ne pas laisser échapper le fil ténu qui commençait à se dérouler sur l'écran soudain clair de son souvenir, elle refit le chemin perdu dont elle venait de retrouver la piste, depuis ce moment où les hélices de l'avion de Croydon avaient commencé de

rythmer pour elle la chanson du départ...

*

... Elle revoyait, aussi nettement que si elle y était encore, le trajet de l'avion qui les emportait, joyeuses et ivres de leur liberté, Lisbeth et elle. La passe franchie, elle avait retrouvé le Rhône, puis les eaux bleues du Léman et enfin les pentes ensoleillées, l'odeur des mélèzes et les champs de neige sur lesquels les skieurs filaient vers les chalets comme de noirs oiseaux vertigineux.

Elle revoit son triomphe le jour de la compétition, l'ovation qu'on lui a faite, le soir, à l'hôtel. C'était le dernier soir de Lisbeth qui prenait le train le lendemain à l'aube pour gagner l'aérodrome d'où elle devait rejoindre son port d'embarquement.

Ce soir-là, elle avait rencontré « l'homme à l'edelweiss ». Or, elle savait maintenant qui était l'homme à l'edelweiss. Les brumes déchirées de sa mémoire lui avaient restitué le trésor perdu, et

son émotion était si forte et si bouleversante qu'elle ne savait pas encore démêler de quelle nature étaient les sentiments qui l'agitaient.

Son aventure, elle la revit, pas à pas, comme une convalescente qui apprend à nouveau à marcher ; elle pénètre lentement dans ce décor qui lui fut si longtemps dérobé.

– Me permettez-vous, mademoiselle, de vous féliciter... et de prendre une image de vous ?

Il braquait sur elle sa caméra.

Tout de suite, elle s'était sentie attirée et troublée mystérieusement par ce grand garçon solide au regard clair, qui semblait unir toutes les ardeurs et les impatiences de la jeunesse à une virtuosité, une vigueur, un sens de la montagne, une ferveur et un courage indomptables.

Presque toute la soirée, ils étaient demeurés ensemble. Quand ils ne dansaient pas, ils bavardaient, ou, plutôt, ils parlaient gravement d'un sujet qui leur tenait à cœur à tous deux : la montagne. Il avait participé déjà à deux expéditions aux cimes invaincues de l'infini

himalayen, au Tibet, et il en gardait une inguérissable nostalgie.

Deux fois, il avait failli réussir et avec lui ceux qui donnaient l'assaut, mais, pour des raisons indépendantes de sa volonté et de son courage, il avait dû abandonner et, – pire déception, – la seconde fois, tout près du but. Et il rêvait de recommencer.

Tout cela, il le lui avait dit dès le premier soir, parce que, dès le premier soir, ils avaient éprouvé cette étonnante attirance, ce choc réciproque qui vous révèle que votre route a croisé celle d'un être qui vous ressemble. Ou, peut-être, qui vous complète sans vous ressembler... et qui, désormais, ne peut plus disparaître de votre chemin.

Au cours des jours qui suivirent, l'absence de Lisbeth avait contribué à rapprocher les deux gens. Ils avaient fait des ascensions ensemble et couru la montagne avec leurs skis, leurs piolets et leurs peaux de phoque, le visage brûlé par le soleil et le vent des cimes s'engouffrant dans le capuchon de leurs anoraks.

Parfois, le matin, ils allaient patiner sur la piste circulaire. Le jour où, ensemble, ils remportèrent le prix de la saison, l'orchestre jouait l'air de Mouloudji :

Un jour, tu verras,

On se rencontrera...

Tandis qu'ils évoluaient sur la glace, leurs deux têtes s'étaient rapprochées. La voix d'Henri, basse et émouvante, s'était substituée à celle du chanteur. C'est à la fin de la danse que le jeune homme avait dit à Audrey qu'il l'aimait.

Elle avait reçu l'aveu, qu'elle attendait au fond de son cœur sans se l'avouer, avec une gravité étonnée, et puis, tout son charmant visage s'était illuminé de joie.

– Moi aussi, je vous aime, je vous ai aimé dès les premiers instants, Henri. Que la vie sera belle !...

Il avait épinglé à sa veste l'edelweiss qui était sa fleur préférée, celle qu'il portait toujours,

comme un insigne.

– Ceci, en attendant de passer à votre doigt la bague de fiançailles, Audrey.

– Je le garderai toujours...

Elle avait ajouté :

– Et je n’oublierai jamais non plus cet air-là :

Un jour, tu verras...

Ils emportèrent la chanson sur leurs lèvres et allèrent se perdre dans les sapins, insoucieux de la neige tourbillonnante. Le refrain s’était évanoui dans le soir à la minute où ils échangeaient leur premier baiser. Un baiser qui avait le goût d’un sorbet, un baiser tendre et pur et plein de promesses qui scellait leur engagement réciproque.

Au-dessus de la tête renversée d’Audrey, il y avait le visage énergique et passionné d’Henri et, par-dessus, le ciel, d’un bleu pâle et glacé. Les arbres ployaient sous la neige immaculée et leurs silhouettes sombres, portant du givre à leurs branches, étaient comme des arbres de Noël qui se pressaient pour chanter un alléluia d’amour en

l'honneur de ceux qui venaient s'ajouter au monde enchanté de ceux qui s'aiment.

Et il y avait eu cet autre matin où ils étaient partis, leurs skis sur l'épaule, malgré les menaces de la tempête.

La veille, ils avaient projeté cette expédition.

Au seuil de l'hôtel, il lui avait crié :

– Vous vous dégonflez ?

– Jamais de la vie.

Personne n'était encore levé, même pas les matinaux, ceux qui prennent le premier remontepente. L'ouragan avait soufflé toute la nuit et balayé les velléités des plus audacieux. Qui aurait pu arrêter leur jeunesse téméraire ? Même pas le vent sauvage, même pas la neige devenue brusquement hostile. Tous deux prétendaient « en avoir vu d'autres ».

Le ciel était brouillé et la neige avait cette teinte bleue qu'elle garde quand le soleil ne la fait pas miroiter comme un verre étincelant.

Le gardien de nuit, en leur ouvrant la porte, remarqua :

– Eh ! eh ! la bourrasque est déchaînée. C'est un temps d'avalanche. Vous feriez peut-être bien de demeurer ici au chaud pour une fois ?

– Vous ne nous avez pas regardés, répondit insoucieusement Henri.

Quant à Audrey, elle prenait ses peaux de phoque, le rire sur le visage.

Et ils étaient partis, dans l'obscurité de cette aube hivernale et hostile qui ne ressemblait pas aux autres. Pourquoi en auraient-ils senti la tragédie ? Ils étaient habités par un éclatant bonheur et par une folle espérance.

L'edelweiss qui leur avait servi d'anneau de fiançailles n'avait pas quitté la poche d'Audrey, – côté cœur, – où elle l'avait placé quand elle l'avait détaché du revers où Henri l'avait accroché.

Tout d'abord, ils n'avaient senti que la griserie de l'effort, la féerie de cette ascension. Les peaux de phoque fixées aux pieds, se servant tantôt des bâtons, tantôt du piolet, ils montaient, secoués par la rafale. Enfin, ils étaient parvenus au sommet.

Et là, ils avaient pris la piste, dévalant la pente et se défiant joyeusement, trop occupés l'un de l'autre pour remarquer l'aspect plus sombre et plus maussade du ciel et de la morsure plus âpre du froid.

Quand ils s'aperçurent que le tourbillon fonçait vers eux et qu'il allait les prendre dans sa tornade, il était trop tard pour revenir en arrière, retrouver une zone plus paisible.

Au prix d'effroyables luttes contre les éléments, ils étaient parvenus à atteindre un modeste chalet qui se trouvait providentiellement sur leur route et à s'y engouffrer au moment où la situation devenait intenable, car ils étaient obligés de progresser presque à plat ventre.

– Ouf !... Nous l'avons échappé belle !

Avec un rire de victoire, Henri regardait sa compagne qui, les joues écarlates de froid, les lèvres gercées, se débarrassait de son serre-tête et essayait de reprendre son souffle.

Elle s'était laissée tomber sur un banc.

– J'ai cru que ce vent terrible allait nous

emporter.

– C'est un véritable ouragan. Et nous nous sommes trouvés bien mal à propos dans sa trajectoire.

Autour du chalet, la tempête faisait rage, soulevant des nuages de neige poudreuse qu'elle plaquait contre les vitres. En vain, essayait-on de distinguer quelque chose à travers les vitres brouillées.

– Nous voilà bien, soupira Audrey. Nous aurions peut-être été mieux avisés d'écouter ce vieux radoteur de gardien de nuit.

– Vous avez peur ? dit Henri, en se retournant.

Audrey sourit, d'un sourire calme et sûr.

– Jusqu'ici, je n'ai jamais eu peur de grand-chose... mais, maintenant, je suis certaine de n'avoir jamais plus peur de rien.

Elle le regardait, confiante, rassurée.

Il la prit et la serra dans ses bras, impétueusement. Elle lui abandonna ses mains, qu'il réchauffait peu à peu sous ses lèvres, et ses joues froides.

Mais, à la seconde où leurs lèvres se rencontrèrent, elle tressaillit et s'éloigna de lui d'un geste brusque. En même temps, il avait eu le même réflexe. Leurs yeux se croisèrent : tous deux venaient en même temps de prendre conscience de leur solitude... et de ses dangers.

Le silence qui les enveloppa était plus éloquent que des paroles.

– Je crois qu'il faudra tenter de sortir d'ici, dit Henri d'une voix un peu altérée, formulant ce qu'ils pensaient tous deux.

– Je le crois aussi...

Le visage d'Henri était devenu soucieux. Audrey se détournait pour cacher sa confusion.

Elle examina le décor. Ils étaient dans un de ces chalets-refuges où les alpinistes en difficulté peuvent trouver un précaire abri. Dans la cheminée, quelques restes de bûches noircies témoignaient que d'autres étaient passés là, beaucoup plus tôt, dans la saison.

Contre la cloison, il y avait deux bat-flanc où étaient disposés des matelas rudimentaires. Une

lampe-tempête pendait au plafond et un morceau de bougie pleurait des larmes figées sur une tablette de bois fichée dans le mur.

Audrey frissonne. Il fait froid dans la cabane et elle n'a pas retiré ses vêtements trempés ni ses chaussures.

– Où diable sont les allumettes ? s'inquiète Henri, pour dire quelque chose.

La main d'Audrey disparaît dans la poche de sa veste et y puise son briquet. Agenouillé devant l'âtre, il se met en devoir de rallumer les braises, puis, quand il a réussi à faire éclore une flamme dansante et gaie, il s'exclame :

– Voilà !... Qui a dit qu'il fallait être fou ou amoureux pour bien allumer un feu ? Je crois que je suis à la fois l'un et l'autre.

Elle rit :

– Les deux vont si souvent ensemble. La gêne entre eux s'est évanouie. Henri prend la direction des opérations et décide :

– Vous allez défaire vos chaussures et les vêtements humides. Pendant ce temps, j'irai

dehors tâcher de récupérer un peu de bois.

Il a repéré une sorte de grotte où la cabane s'épaule et son flair de montagnard lui souffle qu'il trouvera là la provision de combustible. À peine est-il rentré péniblement, les cheveux couverts de givre et portant sa charge de bois, que la porte se referme avec force.

– Attention ! crie Audrey.

Un grondement sourd qui grandit à mesure se répercute à travers la montagne. Audrey, qui se chauffait devant le foyer, se relève brusquement, pâlissante.

– L'avalanche !

Elle a eu à peine le temps de se précipiter vers la poitrine d'Henri et de se cacher le front contre son épaule, épouvantée. Le bruit s'est amplifié et devient terrifiant. Les bras de Lafray se referment sur la forme fragile et tremblante. Lui aussi pâli. Il l'étreint désespérément.

Terrible, un craquement se fait entendre. Le chalet va-t-il être soulevé et emporté dans une folle course à l'abîme ?

– Mon Dieu, protégez-nous ! souffle la voix affolée d’Audrey.

Soudain, autour d’eux, tout s’immobilise comme en une attente prodigieuse. Henri peut percevoir enfin les coups de marteau du cœur d’Audrey qui semble battre dans sa propre poitrine.

Le silence se prolonge, dénouant peu à peu l’angoisse.

– Nous sommes sauvés, murmure-t-il.

– Sauvés !... répète Audrey d’une voix sanglotante et presque hystérique.

C’était vrai pourtant ; le miracle se réalisait.

Lentement, ils se séparèrent. Leurs cœurs, qui avaient battu ensemble aux portes mêmes de la mort, – qui, pour cette fois, n’avait pas voulu d’eux, – continuaient à vibrer sur le même rythme, comme s’ils étaient dans la même enveloppe de chair.

– Quelle émotion pour vous, ma petite fille ! Mais c’est fini.

Il était doux et rassurant. Il s’éloigna vers la

fenêtre. L'obscurité s'était faite d'un coup et les tisons rougeoyaient dans la pénombre. Audrey reprit ses esprits, écoutant s'épanouir en elle le chant de la vie qui se confondait avec le rythme de son jeune et triomphant bonheur.

Lafray, le front collé à la vitre glacée, regardait : la tourmente avait englouti le paysage. Un mur opaque et blafard se dressait tout contre le chalet et la neige, qui continuait à tomber sur le toit, formait un incessant chuchotement, comme si elle était chargée de dire tout bas à ceux qui étaient là quelque important message.

Quand Henri se retourna, sa voix prit une gravité nouvelle :

– Je crains bien que nous ne soyons prisonniers, Audrey.

Elle était venue s'accrocher à son épaule. À son tour, elle vit cet obstacle soudain dressé devant eux et frémit.

– N'ayez pas de crainte, dit-il doucement. Nous en sortirons.

– Je le sais.

Vaillante, elle réussit à dominer sa panique et lui sourit.

– Vous avez confiance en moi, Audrey ?

– De toute mon âme.

La voix d'Henri éclata, rayonnante, convaincante :

– Alors, tout est bien, *darling*, mon cher *sweetheart*. Nous sortirons d'ici pour aller nous marier dans la petite chapelle de Notre-Dame des Neiges. Êtes-vous d'accord ?

– Oh ! Henri, je trouve ce projet merveilleux.

Son accent vibra d'enthousiasme et de ferveur. Il la lâcha, sourit à son tour. Ses dents étincelaient dans sa face sombre.

– Eh bien ! chère madame, dit-il plaisamment, vous allez, je crois, avoir à déployer vos qualités de femme d'intérieur. Nous ne pourrons pas attaquer la neige avant demain. Il faut nous arranger confortablement pour passer la nuit.

– Mais bien entendu, cher monsieur, fit-elle, cérémonieuse, je suis ravie de vous souhaiter la bienvenue dans ce palais. Je vous promets un

régal de roi. Avec un peu d'imagination, bien entendu.

Ils avaient du sucre et des biscuits dans leurs sacs, un paquet de thé et du rhum dans une gourde. Henri réussit à prendre de la neige et la fit fondre. Dans le placard, ils trouvèrent, sous les couvertures enroulées, une casserole et quelques ustensiles de ménage.

Bientôt, l'eau chanta sur le feu et l'odeur du thé emplit la cabane. La boisson chaude, agrémentée d'alcool, les réconforta.

Leur frugal repas terminé, ils étaient pleins d'euphorie. Ils s'assirent au bord de l'âtre, les coudes aux genoux, et commencèrent la veillée, la plus extraordinaire de leur vie. La danse des flammes allumait des ombres au mur. Une douce tiédeur emplissait l'atmosphère où régnait l'odeur de neige et de fumée. La tête d'Audrey s'appuyait à l'épaule d'Henri. Elle avait remis ses vêtements secs, mais ses cheveux indisciplinés voltigeaient sur sa nuque et frôlaient la joue de son compagnon.

– Henri ?...

– Audrey ?...

– Je veux vous dire une chose...

– Dites, ma chérie.

– Je pense que cela m'aurait été égal si l'avalanche nous avait emportés tout à l'heure. J'aime mieux mourir que de vivre sans vous.

– Vous êtes un peu folle, mon cœur. Qui parle de mourir ? Moi, c'est vivre que je veux. Vivre avec vous jusqu'au bout de notre destin.

Ils firent des projets d'avenir. Ce soir-là, Audrey apprit d'Henri tout ce qu'elle ne savait pas encore, tout ce qu'il n'avait pas eu le temps de lui dire : de son enfance, de la rude et belle vie des guides que son père et tous les siens avant lui avaient vécue... Elle parla de la maison dans les Midlands, du lac et des bois où elle chevauchait et de ses ascensions d'hiver dans la Suisse qu'elle aimait.

Et ils parlèrent aussi de cette expédition vers le Tibet qu'Henri avait proposée à Audrey comme voyage de noces et qu'elle avait acceptée d'emblée, s'inscrivant le jour même.

Après, ils rêvèrent l'un de l'autre et, pour finir, ils chantèrent ensemble la chanson qui avait rythmé le prélude de leur bonheur :

Un jour, tu verras,

On se rencontrera...

Leurs mains s'étaient jointes sur les dernières paroles de leur chanson. Ainsi, ils demeurèrent longtemps silencieux à regarder les flammes. Sur le toit du chalet, la neige chuchotait toujours ses secrets.

– Il faut dormir, chérie. Je veillerai pour que le feu ne s'éteigne pas.,

La voix d'Henri était un peu rauque. Mais, à la clarté tremblante de la lampe-tempête, elle rencontra ses yeux pleins de tendresse et la paix s'installa dans son cœur... Les échos de la chanson ne semblaient pas s'en être allés. Ils erraient encore autour des vieux objets rustiques, du vieux banc, de la table mal équarrie, autour du feu de bûches. La solitude, l'inquiétude ne

hantaient plus l'esprit d'Audrey. Elle s'épanouissait dans la confiance et l'espoir, et l'amour qui l'habitait était un foyer chaleureux.

Elle se laissa envelopper dans la couverture et goûta le calme et chaste baiser que les lèvres d'Henri posèrent sur ses paupières. Le sommeil, déjà, l'alourdissait.

Jamais elle ne dormit mieux que cette nuit-là, sous le toit de sapin, dans la cabane, bercée par le vent sauvage, tandis que la neige continuait à verser sur le toit ses confidences sans fin.

*

Le lendemain, à l'aube, Henri attaqua le mur de glace qui les séparait du monde. Il dut travailler deux jours avant de pouvoir percer le blockhaus qui aurait pu leur servir de tombeau, deux jours pendant lesquels ils vécurent cœur à cœur le plus prodigieux duo qui fût accordé à des fiancés solitaires. Courageusement, Audrey l'aidait de son piolet, mais parfois le vent et le

froid les obligeaient à rentrer se réfugier dans la cabane.

– On doit nous croire perdus, en bas.

Audrey pensait à sa belle-mère et à la lettre qu'elle lui avait écrite au soir de ses accordailles avec Henri pour lui annoncer le merveilleux rêve qui était entré dans sa vie.

Et à Donald qu'elle avait avisé aussi.

Il ne faut pas penser à moi, mon cher ami. J'ai découvert le seul homme qui peut me rendre heureuse. Et je compte l'épouser. Nous ferons de grandes choses. Il a toutes les qualités dont je rêvais. Il aime tout ce que j'aime et, près de lui, je ne désire rien d'autre. Ne m'en veuillez pas. Je suis heureuse.

... Il fallut à Henri trois journées pour arriver à ses fins. Le troisième jour, les provisions étaient épuisées et il ne restait plus qu'un peu de thé au fond de la boîte. Le temps ne s'améliorait pas. La température avait encore baissé.

Aussi euphoriques que fussent leurs sentiments, ils ne pouvaient pas demeurer

aveugles devant des réalités aussi pressantes. Le bonheur ne leur avait-il souri que pour rendre plus pathétique leur situation ? Avant de penser à l'avenir, il fallait dominer le présent. Et cela s'avérait difficile.

– Chérie, dit-il, tout grave, je dois aller chercher du secours.

– Pourquoi ? Si vous partez, je peux vous suivre.

– Pas question. Vous n'avez plus assez de forces et je ne vous engagerai jamais dans une telle aventure. Vous retarderiez ma descente. Mais ayez confiance ; dans quelques heures, je serai de retour.

– Vous n'imaginez pas que je vous laisserai affronter une telle équipée sans en prendre ma part ? Vous et moi, nous formons une équipe, ne l'oubliez pas.

– Je ne l'oublie pas, mais il ne s'agit pas ici de compétition. Nous sommes en difficulté, Audrey. Vous avez déjà fourni un rude effort. Malgré vos prouesses de skieuse et d'alpiniste, vous ne

pourriez supporter le trajet. Soyez raisonnable.

Il sourit :

– Gardez-moi, ma bien-aimée, Audrey, je vous la confie.

De guerre lasse, elle avait feint d'accepter cet arrangement. Mais elle ne renonçait pas. Elle était fière de son endurance et hardie jusqu'à la témérité.

Ils avaient échangé le plus fougueux des baisers et le plus déchirant.

Du seuil de l'igloo enfoui sous la neige, elle l'avait vu s'évanouir dans le brouillard, silhouette émouvante qu'avait emportée la bourrasque hostile du dehors.

Mais à peine avait-il disparu au bout du couloir de neige tracé par les piolets, qu'elle s'était vivement équipée, dans l'espoir de le rejoindre. Imprudemment, follement, elle se lançait derrière lui.

Demeurer seule – combien de temps, combien d'heures interminables ? – lui paraissait au-dessus de ses forces. Elle préférait l'effort et la

lutte dans la neige meurtrière que l'insupportable et dissolvante attente.

Trébuchant, pliée en deux pour avancer tête baissée, et perdant l'équilibre dans les attaques infernales du vent, elle progressait en aveugle. Elle ignorait alors que sa poursuite était vaine dès le départ. Elle avait pris l'autre versant et ainsi ils avaient marché en sens inverse parce qu'elle n'avait pas pu reconnaître sa piste, s'éloignant inéluctablement à chaque pas qu'ils faisaient.

Jusqu'au moment où, trébuchant sur l'étroite corniche du lacet, elle avait cogné la dure arête d'un rocher dont le choc l'avait étourdie. Elle avait quitté la piste et, à demi évanouie, roulé sans un cri dans la profondeur.

C'est là que, douze heures plus tard, alertés par la radio, les guides qui, de tous les points de la montagne, s'étaient lancés à la suite des disparus, l'avait trouvée, parfaitement inconsciente et les jambes blessées. Ils l'avaient ramenée jusqu'au village.

Le jour suivant, sa belle-mère la rejoignait par avion dans la clinique où elle avait été

transportée... De son côté, Henri Lafray, engourdi de froid et les pieds à demi gelés, avait dû bivouaquer et creuser un abri dans une grotte où, incapable d'avancer davantage, il s'était arrêté pour attendre l'accalmie et les secours.

Sa première pensée avait été d'expédier ses sauveteurs au chalet. Quand ces derniers l'eurent atteint, ils trouvèrent l'abri vide et l'oiselle envolée. Quelques heures plus tard, les journaux relataient le sauvetage de la jeune championne anglaise, mettant un terme à l'affolement de Lafray.

Mais comme ils ne donnaient pas l'adresse de la clinique, Henri, l'âme en détresse, n'avait su où retrouver sa bien-aimée. Du lit d'hôpital où l'on soignait ses gelures, il avait fait effectuer des recherches.

Lorsqu'il arriva enfin à identifier la maison où avait été transportée sa compagne d'infortune, il apprit en même temps que sa belle-mère était auprès d'elle ainsi que *son fiancé* !

L'entrefilet, signalant qu'un romanesque mariage avait lieu dans la chapelle de la clinique

entre l'héroïne de l'aventure et le « promis » qui était accouru à son chevet pour la ramener en Angleterre, lui était tombé sous les yeux, un peu plus tard, fauchant ses dernières illusions.

Il avait haussé les épaules avec un peu d'amertume. Décidément, les femmes sont toujours trompeuses, même celles qui savent prendre un visage d'ange et la voix de la sincérité.

Il lui restait la montagne... et l'âpre goût d'inassouvi que lui avaient laissé toutes ses premières expéditions manquées lui remonta au cœur. Puisque l'amour l'avait trompé et déçu misérablement, il se donnerait exclusivement à une autre conquête, celle qui ne lui promettait ni douceur, ni fallacieuse tendresse, celle qui lui apparaissait à l'avance, de par les expériences anciennes, dure, farouche, inexorable, mais qui, dans sa pureté glacée et dans sa vérité éternelle, valait qu'on lui sacrifiât le meilleur de soi.

Aussi, rejetant le souvenir du visage charmant, du sourire ensorceleur, des bras câlins qui l'avaient fasciné jusqu'à lui faire prendre au

sérieux ce qui n'avait été chez la riche et belle Audrey qu'un vain caprice, il leur avait adressé mentalement un adieu définitif. Et, parodiant le mot du poète, il avait jeté, dans un défi, aux fantômes de son amour meurtri

« Ma victoire est plus belle que toi !... »

Désormais, pour lui aussi, la vie serait un perpétuel départ...

XI

– Audrey !...

Arrachée au film hallucinant de ses souvenirs, Audrey a vivement relevé la tête. L'homme qui vient de paraître au seuil de la tente et qui paraît si las et chancelant, c'est le seul qui compte pour elle, c'est celui que son cœur vient de retrouver.

– Henri !... Oh ! Henri, vous êtes sauvé !

Elle est venue s'abattre sur sa poitrine comme une oiselle atteinte par la balle du chasseur. Ses mains convulsives pressent ses épaules pour s'assurer de la réalité de cette présence qui lui a tant manqué, dans son inconscience malade. Elle a failli le perdre deux fois et le destin pourrait encore lui jouer un de ses tours.

Il la tient serrée contre lui, tremblante et secouée de sanglots, comme là-bas, sur les hauteurs alpines où s'était révélé leur amour.

Il n'a pas eu besoin de regarder deux fois l'expression de son visage bouleversé pour comprendre que le voile s'est déchiré enfin, qu'il a, devant lui, son Audrey, sa pauvre et pitoyable amie, victime du traquenard où l'ont jetée sa faiblesse et la rouerie des autres.

– Vous m'avez reconnu, Audrey, finit-il par dire tout bas.

Elle halète, incapable de dominer l'émotion qui la poigne.

– Je me souviens de tout... Cela a été comme une déchirure... Oh ! Henri, pourquoi m'ont-ils tous menti, pourquoi ont-ils abusé ainsi de ma maladie, de mon ignorance, de mon malheur ?

Elle pleure misérablement, partagée entre la joie de le revoir vivant après avoir tant tremblé pour lui et l'angoisse de l'heure présente, de sa situation sans issue, de son incertitude actuelle.

– Calmez-vous, Audrey, je vous en prie. Ils m'en rendront raison, je vous en donne ma parole ! gronde la voix vibrante de Lafray. Oui, tous ceux qui nous ont pris dans ce piège odieux.

Elle presse sa tête dolente contre le vêtement mouillé qui ramène des hauteurs son odeur de neige et de fumée.

– Vous êtes là, Henri. Sain et sauf, c'est cela qui compte d'abord. Comment vous ont-ils retrouvé ? Que vous est-il arrivé ?

– Je me suis égaré et je suis revenu par un autre passage beaucoup plus long. Le blizzard est terrible et retarde la marche.

Ses regards chargés de colère cherchent quelqu'un. Sa face devient brutale.

– Où est-il... où est le docteur O'Sullivan ?

Audrey baisse les paupières.

– Il est parti, Henri. Il a voulu rejoindre les coolies ; mais, je vous en prie, pas de violence !... Nous n'avons pas le droit...

– Nous avons tous les droits, brusque-t-il, les traits durs et implacables. C'est lui qui n'avait pas le droit de vous voler votre conscience, votre cœur... et plus encore parce qu'il est médecin, il ne devait pas abuser de votre état pour vous imposer ce que vous n'auriez pas accepté de

voire gré. C'est un criminel, Audrey.

– Peut-être, dit Audrey, mais nous n'avons pas à le condamner sans l'entendre. Je crois que c'est surtout un malheureux, Henri, car toutes ses manœuvres ont échoué. Même inconsciente, même amputée de ma mémoire, je ne pouvais pas l'aimer.

Elle regarde Henri gravement.

– Je n'ai jamais été sa femme, Henri. Je vous le jure devant Dieu qui m'entend.

Il la scrute et son visage s'adoucit. Il va pour parler quand la fermeture de nylon de la tente s'ouvre. Une grande ombre s'interpose entre le jour et les grisailles de l'abri. Un homme pénètre : Gallahand.

Le couple s'est immédiatement séparé.

Il les regarde tour à tour, de ses yeux aigus et sagaces. Gênés, Henri et Audrey attendent, muets et figés.

Devine-t-il le drame pathétique qui se joue entre ces deux êtres ? Il n'en paraît rien sur sa face impassible.

– Les sherpas prétendent que le docteur a pris la piste pour retourner en arrière ?

Audrey incline la tête affirmativement.

– Sa décision a été si subite que je n'ai pu l'en empêcher, souffle-t-elle, malheureuse.

– Une décision qui équivaut à un suicide, constate le *bara sahib* d'une voix brève. Jamais il n'atteindra le village. Il n'a pas l'endurance des coolies pour traverser les passes. Il faut aller à son secours.

Henri se tait, le front baissé, l'air hostile.

– Avez-vous entendu, Lafray ?

Henri lève les yeux et croise ceux de son chef.

– Je regrette, sir. Mais je décline l'honneur de faire partie de cette expédition.

La voix du *bara sahib* s'élève, sévère et coupante :

– Avez-vous oublié la loi de la montagne, Lafray ? Se porter au secours de ceux qui sont en difficulté. Sans délai. C'est ce qu'on a fait pour vous, il y a quelques heures.

– J’ai été mis en difficulté en exécutant ma mission. O’Sullivan a fui comme un lâche, abandonnant ses compagnons et sans se soucier qu’il pouvait leur être utile. Non, je refuse.

Sa main tranche l’air, comme un sabre.

– Ce n’est pas à vous de juger, Lafray. Un homme est en péril. Quelle que soit la raison qui l’a mis dans cette position, vous lui devez l’assistance. Tous vos camarades, tous ceux qui sont valides sont déjà prêts.

– Qu’ils y aillent, je ne les suivrai pas.

Audrey a joint les mains.

– S’il vous plaît, Henri, supplie-t-elle, la voix basse et priante, ne laissez pas la colère et la rancune balayer le meilleur de vous-même. Vous le regretteriez trop...

Buté, Henri serre les poings. Son timbre monte.

– Inutile. Je n’irai pas.

– Êtes-vous bien sûr des motifs qui dictent votre attitude, Lafray ?

Du regard, Henri défie son interlocuteur.

Il ne répond pas. Ses lèvres ne forment plus qu'une ligne pâle dans sa figure fermée.

Les yeux de sir Gallahand vont à Audrey dont la bouche tremblante et les traits bouleversés disent le désarroi désespéré, puis ils reviennent, sévères, vers son équipier.

– Serait-ce donc que la disparition du docteur O'Sullivan arrangerait vos petites affaires, Lafray ?

Audrey a tressailli. Un gémissement lui échappe.

– Oh ! non ! non !... Ne vous méprenez pas sur...

Un éclair de colère a passé dans les yeux froids d'Henri. La violence s'inscrit sur son visage, en traits menaçants. Audrey retient son souffle, les joues blêmes.

– Croyez bien que c'est là ce qu'on dira, ajouta calmement le chef. Et c'est, peut-être, ce que vous vous demanderez vous-même un jour, en interrogeant votre conscience. Il n'y a pas

plusieurs façons de comprendre son devoir, quel que soit l'effort que l'accomplissement de ce devoir vous demande.

Les mains d'Henri Lafray se disjoignent brutalement.

– Assez, assez, assez !...

Il les a portées à ses tempes. Il regarde farouchement ce chef qu'il s'est librement choisi et dont les paroles le fouaillent à cet instant plus sûrement qu'une cravache. Il le fixe droit dans les yeux.

– Vous avez gagné. Mais si vous connaissiez exactement les hauts faits de celui pour qui vous quémandez mon aide, vous comprendriez qu'il n'y a pas de quoi en être fier.

En trombe, il est sorti de la tente.

Audrey s'est écroulée sur son lit de camp, les mains plaquées sur le visage. Elle pleure à lourds sanglots convulsifs.

Un instant, sir Gallahand la regarde ; puis il s'approche d'elle et lui effleure les cheveux.

– Je ne sais pas quel est votre problème, dit-il

douceMENT. Mais la montagne nous apprend, entre autres choses, qu'on ne peut rien édifier de valable sur un acte dont on aurait à rougir. Laisser un être en perdition est l'action la plus vile pour le participant d'une équipe. Celle-là aurait pesé trop lourd dans vos relations futures avec Lafray.

Il est parti, la laissant à ses pensées, à son bouleversement, à tout l'émoi fait de tant de sentiments contradictoires, dans son âme douloureuse. Qu'a-t-il compris de la tragique situation où se trouvent les trois acteurs de ce drame pathétique ?

Son métier de meneur d'hommes lui a donné une grande philosophie et beaucoup de perspicacité. Mais, pour lui, ce sont là de petits dissentiments humains. Au-dessus des contingences, d'autres grandes lois jouent, qui ont une autre importance. Telle la loi de fraternité qui unit et défend la grande famille de la montagne, sahibs, sherpas et coolies, et que personne ne peut transgresser.

L'expédition était terminée avant que d'être arrivée à son but.

Tout s'en était mêlé : le temps, l'hiver précoce, le drame du vent et des gelures, l'impossibilité d'endurer davantage dans cet enfer de glace où les dernières nuits l'expédition avait dû vivre, privée des soins d'un médecin. La fuite du docteur O'Sullivan – que chacun, sauf les initiés, ne s'expliquait que par un coup de folie – avait été pour le groupe le coup de grâce.

Pour lui aussi, que les sauveteurs avaient ramassé dans une crevasse, mort de froid et serrant contre lui le ruck-sac où était le dernier message que ses mains engourdies avaient pu encore tracer à l'adresse de sa femme.

Audrey a beaucoup pleuré quand l'équipe des secouristes est remontée – sauf celui qui escortait la victime jusqu'au village. Elle devait abandonner l'expédition pour ramener le corps du défunt en Europe. Elle l'a fait avec une amère

tristesse. Les dernières lignes tracées par Donald mettaient en elle une grande mélancolie :

Je crois que je ne reviendrai pas en bas vivant. Cela vaut mieux ainsi. Adieu et pardonnez-moi.

Dans les affaires laissées par Donald, au moment de son brusque départ, elle a trouvé un carnet de bord. De nombreuses annotations qui témoignaient de son perpétuel souci et de son remords croissant l'avaient quelque peu éclairée sur le comportement de son mari.

Quand j'ai vu cet homme, j'ai tout de suite compris que c'était celui-là même qu'Audrey avait appelé dans ses nuits délirantes, celui contre qui Ellen Ardington m'avait demandé mon aide... et ma complicité.

Mais ce n'était pas l'aventurier dont Ellen, guidée par des sentiments de sécurité personnelle et matérielle que je comprends trop tard, m'avait décrit. Cet homme est loyal et courageux et il a marqué l'âme d'Audrey qui, même dans son inconscience, subit encore son influence occulte.

Je commence à craindre de jamais pouvoir conquérir le cœur de ma femme.

Et un peu plus loin, sa peine crevait :

Pardonnez-moi, Audrey, d'avoir fait ce que j'ai fait. Dieu m'accorde le courage, quand nous serons revenus de cette maudite équipée, de vous avouer mon stratagème. Il est ignoble et je m'en veux aujourd'hui plus que vous ne m'en voudrez jamais, même si un jour vous reprenez conscience de ces temps où, en pleine liberté, vous aviez décidé de votre sort...

Parfois, on le sentait tirillé par des courants contraires et également forts :

Lui avouerai-je mes turpitudes ? Lui dirai-je la raison qu'elle ne comprend pas elle-même de cette aversion qu'elle éprouve à mon endroit ? Je suis médecin, j'ai pu analyser son cas avec une parfaite lucidité. J'ai maintenant acquis la conviction qu'Audrey ne m'aimera jamais. Non seulement son cœur reste plein de l'autre, mais elle doit avoir éprouvé inconsciemment la prescience de mes agissements vis-à-vis d'elle.

Le carnet continuait ainsi et Audrey, épouvantée et apitoyée, avait pu se rendre compte combien Donald avait été torturé par le remords. Cela avait effacé les griefs qu'elle eût pu garder envers l'homme si tragiquement disparu et qui avait payé si cher un moment d'aberration dont elle avait été victime.

Le plus dur de sa tâche avait été de se retrouver en face de son amie Lisbeth. Elle aurait voulu lui cacher la vérité, par respect pour la mémoire du mort. Mais Lisbeth n'avait jamais été dupé.

Le comportement de son frère, celui d'Audrey l'avaient toujours troublée. Audrey dut lui faire les confidences que son amitié exigeait et qui remettaient les choses au point.

– Qu'as-tu avec Ellen ?

– Elle est partie avant mon retour. Avec armes et bagages. Une lettre comminatoire – je l'ai su par ma brave Maggy qui ne dédaigne pas de se montrer indiscreète – émanant de Donald, qui lui reprochait avec véhémence de l'avoir entraîné dans cette vilaine aventure et lui faisait part de

ses scrupules, l'avertissait qu'il voulait tout me révéler de leurs agissements. Cette lettre a dû provoquer chez elle une panique. Elle n'a pas tenu le coup.

« Elle est retournée à Londres, dans une pension de famille où elle occupe, semble-t-il, un vague emploi de gérante. Il me suffit d'être débarrassée d'elle. Au surplus, elle aura toujours – modique mais suffisante – la pension que lui a laissée papa.

– Qu'elle aille se faire pendre ailleurs !
conclut Lisbeth avec rancune.

Et les mois avaient passé sur les peines et les troubles des cœurs...

*

... Sir Gallahand tirait sur son éternelle pipe en regardant à travers les vitres de la fenêtre, au-dessus du cirque de Zermatt, la silhouette fantastique du Cervin aux crêtes dressées comme un défi sur le ciel hivernal, un ciel pur et bleu de

saphir.

D'ici, les cruelles étendues tibétaines et les péripéties de sa dernière équipée vers les sommets vierges de l'Everest lui semblaient un rêve un peu fou. Un rêve qu'il n'aurait vécu que dans son imagination.

C'était pourtant sa cinquième expédition. D'autres l'avaient faite avant lui qui avaient dû renoncer, pour cette fois. Sir Gallahand se remémorait ce que disaient les Européens à chacun de leurs échecs : « Pour tenir à l'Everest, il faut une trempe d'indigène. »

Et pourtant, ils étaient toujours prêts à recommencer, à frayer plus loin le chemin, à se rapprocher du but qu'un plus chanceux atteindrait un jour et, de rêve en rêve, d'effort en effort, à assurer le relais.

Ainsi le chef, perdu dans ses pensées, anticipait sur les victoires futures, mené par cet éternel mirage qui fait accomplir des prodiges aux humains. Le sherpa qu'il avait ramené de ces expéditions et qui compagnon de combat fidèle et sûr, l'avait suivi dans celle-ci, entra dans la pièce.

– Ils sont là, sahib.

Sir Gallahand retira vivement sa pipe de sa bouche pensive et vint la poser sur le coin de la table.

– Fais-les entrer.

Lui-même alla au-devant du couple et s'inclina pour baiser la petite main de celle qui, depuis quelques heures, était devenue M^{me} Henri Lafray.

– Nous n'avons pas voulu quitter la Suisse, sir Gallahand, sans vous dire au revoir.

Le chef sourit, amical, paternel :

– Ainsi, tout est arrangé pour vous deux ?

– Nous nous sommes mariés hier dans la chapelle de Notre-Dame des Neiges, dit le cinéaste avec un accent de triomphe.

– C'était un vœu que nous avions formé il y a quelque temps déjà, flûta Audrey, en écho.

Elle était fraîche, détendue, ravissante. Lui, montrait cet air calme et sûr qu'il tirait de la certitude de son cœur.

Ils échangèrent un chaud regard que surprit le vieil alpiniste. Il en fut tout ragaillardi. *By Jove*, ces deux-là avaient bien mérité leur bonheur. Ils étaient appareillés comme les deux coques jumelles d'un beau coquillage. Ils pourraient faire de grandes choses ensemble.

Tandis qu'ils s'asseyaient et puisaient dans le coffret aux cigarettes, tandis que le sherpa allait, sur l'ordre de son maître, chercher le scotch des grandes occasions, l'Anglais interrogea :

– Vous avez des projets ?

– J'ai un reportage à faire en Afrique du Sud. J'emmène Audrey, naturellement. Ce sera pour nous un curieux contraste avec les semaines que nous venons de vivre.

La joie s'effaça sur leur visage comme un nuage passe sur le ciel. Ils pensaient tous trois à leur rêve avorté, à l'aventure malheureusement et tragiquement terminée, au renoncement obligatoire, si pathétique après l'effort. Et l'amertume de leur défaite se refléta sur leurs traits brusquement assombris.

Ils avaient injustement perdu la dure bataille à laquelle ils avaient donné pourtant le meilleur de leur courage et de leur foi.

Sir Gallahand pensa, avec un peu de tristesse :

« Ils sont jeunes, heureux, euphoriques. Ils retrouveront d'autres bonheurs. »

– Et vous, sir, quand recommencerez-vous une nouvelle expédition ?

Le profil osseux et volontaire de l'Anglais s'affirma.

– Peut-être l'automne prochain, dit-il avec force.

Et il ajoutait mentalement, sentant tout à coup, devant ce jeune couple triomphant, son âge peser sur ses épaules de lutteur :

« Si Dieu me prête vie... »

– Alors, bonne chance, sir.

– Merci, formula le vieux chef, mélancolique.

Car, dans ces jeunes voix éclatantes, il n'avait perçu nul regret. Pour ces deux-là, l'aventure alpine, l'aventure himalayenne étaient terminées.

Prodigieuse, attirante, magnifique, avec tout ce qu'elle comportait de réalisation et d'espoirs qui sont ceux de tous les couples heureux, la simple aventure de leur vie commençait.

Cet ouvrage est le 257^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.